This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 3439.1

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

LE GÉNÉRAL MIGUEL MIRAMON

Le Général

MIGUEL MIRAMON

NOTES
SUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE

PAR

VICTOR DARAN

ROME
IMPRIMERIE DE L'EDITEUR EDOARDO PERINO

1886.

SA 3439.1

HARVARD COLLEGE
SEP 22 1911
LIBRARY

Bright fund

MADAME VEUVE DE MIRAMON,

Paris le 19 Juin 1886.

MADAME,

J'ai passé au Mexique les meilleures années de ma vie.

Addoné au travail, je suis resté étranger aux luttes civiles qui dévoraient ce pays, auquel je suis toujours profondément attaché.

J'ai gardé le silence lorsque j'ai assisté au triste dévouement des événements politiques de 1867, mais mon cœur palpita de douleur en voyant succomber sur le Cerro de las Campanas le chef de la Monarchie, et les vaillants généraux qui le soutinrent loyalement dans le siège héroïque de Queretaro.

Permettez-moi donc, Madame, que je m'incline devant votre juste deuil et que je vous offre comme un tribut de mon respect, ces notes d'un livre que je gardais pour moi comme les feuilles mortes de l'arbre de ma jeunesse, recuillies avec enthousiasme dans le pays qui pendant de longues années m'a offert son hospitalité.

Croyez, Madame, à ma plus profonde considération.

VICTOR DARAN.

AVANT-PROPOS

La révolution d'Ayutla qui avait pris naissance en 1854 aboutit en 1855 par l'élévation du général Juan Alvarez au fauteuil présidentiel.

Effrayé par la tâche difficile qui lui était imposée, ne se croyant pas capable de s'en acquitter, Alvarez, quelques jours après son élection, remettait le pouvoir entre les mains d'un homme conciliant et libéral modéré, le général Comonfort.

Comonfort tint les engagements pris par la révolution. Il convoqua un congrès constitutionnel qui dicta au Mexique une charte pleine de réformes libérales qui furent la cause de la guerre civile.

La parfaite égalité des droits de l'homme, l'exclusion du clergé des fonctions civiles de l'Etat, la division des pouvoirs publics en exécutif, législatif et judiciaire, la création

de la garde nationale, la suppression des *fueros* ecclésiastiques et militaires, furent les éléments principaux de cette charte qui fut discutée sur les champs de bataille.

Le clergé, fort riche à cette epoque, se voyant attaqué dans sa propriété et dans ses individus, trouva, pour défendre ses droits, un puissant et terrible allié dans l'armée, qui voyait sa ruine dans la création de la garde nationale et se sentait cruellement blessé par la suppression de ses justes prérogatives.

Puebla fut la première ville importante attaquée par les insurgés : ils s'en rendirent maîtres. Les corps d'armée envoyés pour les soumettre tournaient leurs armes contre le gouvernement et se jetaient dans les bras de l'insurrection

La guerre débuta par de brillants combats, des sièges sanglants et vaillamment soutenus, par des actions d'éclat, des prodiges de courage et de science militaire dans l'un et dans l'autre camp ; mais bientôt les emprisonnements arbitraires, les gibets dressés pour châtier les insurgés, et toutes sortes de vexations impossibles à décrire, démontrèrent le besoin de recourir à des moyens extraordinaires pour mettre un terme à ce déplorable état de choses.

Comonfort promulgua alors une loi qui défendait au clergé de posséder des bien-fonds.

Ce fut une nouvelle source de mécontentement. Le gouvernement vit fondre sur lui les anathèmes de l'église, et la société en grande partie considéra les insurgés comme les vrais défenseurs de la religion.

Les champions conservateurs qui se distinguaient dans cette lutte étaient deux jeunes colonels, liés par une étroite et profonde amitié, hommes d'un grand courage et d'un sang-froid à toute épreuve.

Jouissant, malgré leur jeunesse, de l'estime de leurs supérieurs par leur intelligence et leurs connaissances dans l'art difficile de la guerre, ils étaient réellement dignes d'occuper le poste élevé qu'on leur avait désigné dans cette nouvelle croisade.

C'étaient Louis Osollo et Miguel Miramon.

Leurs actes de témérité avaient été si nombreux, leurs aventures militaires telles, qu'on ne comptait pas leurs années, mais les fois qu'ils avaient échappé à la mort.

On les voyait conduisant dans les grandes batailles qui ensanglantaient la patrie, des bataillons bien ordonnés ; ailleurs ils réduisaient par leur énergie des masses indisciplinées ; tantôt prisonniers, tantôt proscrits, ils faisaient trembler le gouvernement à la tête d'une conspiration, se battaient personnellement avec leur ennemi et si besoin était remplissaient l'office de simples soldats.

Pendant qu' Osollo, battu à la Magdalena par de nombreux adversaires, tombait un bras fracassé au moment où il pointait lui-même une pièce, Miramon, armé d'un pistolet, s'introduisait chez le gouverneur de Puebla et l'obligeait à lui livrer les troupes de la place.

Loin de les effrayer, cette vie aventureuse et pleine de dangers les excitant davantage à l'accomplissement de leur

entreprise, Comonfort se vit dans la nécessité de dissoudre le congrès et d'annuler la constitution de 1857.

Les conservateurs vinrent alors lui prêter leur appui, mais le parti radical se souleva, et Comonfort, effrayé par son attitude, se jetta de nouveau dans ses bras et put ainsi garder quelque temps encore le pouvoir.

Cette faiblesse le perdit.

Les radicaux le rejetèrent et donnèrent la présidence à l'avocat Benito Juarez, très-arrêté dans ses idées et essentiellement radical ; Osollo et Miramon lui enlevèrent la capitale après une lutte encore plus sanglante que les précédentes.

Hommes de guerre l'un et l'autre, ils n'aspiraient pas au pouvoir. Ils le remirent au général Zuloaga et marchèrent avec l'armée pour obtenir de nouvelles victoires.

Osollo mourut.

Miramon resta à la tête de l'armée.

Élevé à la présidence par des circonstances extraordinaires, lors qu'il avait pacifié le pays, sauf Vera-Cruz, où s'était réfugié Juarez avec son gouvernement, il en aurait triomphé, si l'escadre américaine, prêtant son appui aux radicaux, n'avait insulté le pavillon national, en s'emparant à Anton Ligardi des vaisseaux de guerre mexicains qui devaient coopérer au siège de Vera-Cruz.

Juarez assura son triomphe en décrétant les lois de réforme par lesquelles les biens de main-morte devenaient propriété de l'Etat qui ensuite les revendait à vil prix.

La révolution gagna le pays entier ; les armées conservatrices subirent plusieurs échecs et Miramon voyait les 7000 hommes, qui lui restaient, écrasés à Calpulalpam par Gonzales Ortega qui en avait 18,000 et par la fuite de sa cavalerie qui refusa de charger.

Proscrit de Mexico, il réussit à gagner le port de Vera-Cruz, accompagné, d'un seul aide-de-camp et de son ministre de justice. Durant ce long trajet, ses compagnons tombèrent en pouvoir des libéraux, et seul il put se frayer passage à coups de revolver au milieu de nombreux adversaires et s'embarqua pour l'Europe.

II.

Le duc de Morny, qui travaillait à la réussite des projets politiques des émigrés mexicains qui se trouvaient à Paris, voulut faire entrer Miramon dans ses vues en lui offrant l'appui de l'armée française pour de prochaines opérations de guerre au Mexique.

Miramon repoussa ces propositions qui offensaient son patriotisme et rompit les conférences avec le duc.

Plus tard, le 31 octobre 1861, eut lieu la signature de la convention Franco-Anglo-Espagnole.

Ces trois puissances décidèrent d'exiger au Mexique une

réparation, si besoin était, par les armes, pour les dommages causés à leurs nationaux. Elles devaient en même temps appuyer le gouvernement local qui leur donnerait de sérieuses garanties.

Pendant ce temps la république des États-Unis du Nord était déchirée par la guerre civile ; les puissances coalisées qui voyaient avec regret son influence s'étendre chaque jour davantage sur le continent Américain, jugèrent le moment propice pour établir au Mexique un gouvernement solide et puissant qui contrebalançât leur pouvoir et empêchât de nouveaux démembrements de son territoire.

Dès leur arrivée à Vera-Cruz, les représentants des puissances coalisées ouvrirent des conférences diplomatiques avec le gouvernement mexicain, dirigé par Juarez.

Le général Prim et sir Charles Wike plénipotentiaires d'Espagne et d'Angleterre en vinrent à un accommodement avec M. Doblado, ministre des affaires étrangères. Mais le représentant de la France, s'écartant du programme de la Soledad, déclara la guerre au Mexique.

Quelques jours après, le 5 mai 1862, le général Laurencez était battu sous les murs de Puebla et se retirait à Orizaba.

Juarez refusa d'accepter, contre les Français, les services des chefs conservateurs qui combattaient son gouvernement. Il les exclut de toutes les amnisties, ce qui obligea les uns, tels que les généraux Zuloaga, Cobos et Benavides, à se réfugier à l'étranger, d'autres à se jeter dans les bras de l'intervention française.

C'est ainsi qu'une guerre qui devait être nationale se convertit en civile, car les conservateurs, en grande partie, s'abstinrent de prêter leur aide au gouvernement de Juarez.

Un renfort de 40,000 hommes sous les ordres du général Forey vint tirer les français de l'inaction dans laquelle ils étaient à Orizaba. Ils marchèrent sur Puebla et s'en rendirent maîtres après un siège de cinquante-cinq jours.

Juarez dut abandonner Mexico. Les français y pénétrèrent et réunirent une assemblée de notables de la capitale qui élut empereur du Mexique, l'archiduc Maximilien d'Autriche.

III.

Pendant que ces événements se déroulaient, Miramon se trouvait à Bronswile. Doblado, qui était auprès de Juarez à San Luis Potosi, lui adressa une lettre confidentielle en l'invitant à prendre service dans l'armée nationale.

Miramon, donnant suite à cette invitation, se rendit immédiatement à Cerro Prieto dans les environs de S. Luis.

Il y attendait l'entrevue qui lui avait été promise par Doblado pour s'entendre avec le gouvernement de Juarez, lorsqu'il apprit que le général Escobedo marchait sur Cerro

Prieto à la tête de mille hommes avec ordre de l'arrêter et de le passer par les armes.

Force lui fut de quitter cet asile ; en effet, le lendemain de son départ pour Mexico, Escobedo arrivait à Cerro Prieto, qu'il fouillait en tous sens de même que les *haciendas* du voisinage.

Miramon trouva dans la capitale un gouvernement établi, qui soutenait les mêmes principes qu'il avait défendu toute sa vie à la pointe de son épée, et qui avait donné à l'archiduc Maximilien le sceptre de la nouvelle monarchie.

Malgré cela, il se serait retiré de la politique si le général Forey ne l'avait mis dans le cas d'opter pour servir l'empire ou pour quitter le pays.

À cause de ses circonstances particulières, il était dans l'impossibilité de prendre ce dernier parti et il se vit obligé de se mettre aux ordres de la Régence, qui l'envoya à Guadalajara pour y former une division.

Il remplissait cette mission avec son activité habituelle, lorsque Bazaine voulut le subordonner au colonel Garnier. Cette décision fit qu'il se retirât complètement de la chose publique.

Maximilien arriva au Mexique dans les premiers jours de 1864 et une de ses premières mesures fut de lui confier une mission militaire en Prusse, où il demeura pendant toute la durée de l'empire.

Lorsque le corps expéditionnaire fut rappelé en France et que le gouvernement de Maximilien ne comptait plus

que des éléments nationaux, Miramon retourna au pays. Il y soutint le trône de ce malheureux prince jusqu'à ce que la trahison de Lopez l'ayant livré à ses ennemis, il mêla son sang avec celui de son souverain sur le *Cerro* de las Campanas.

C'est l'histoire de ce guerrier que nous allons raconter.

NOTES SUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE

PREMIÈRE PARTIE

CHAP. I.

Chapultepec.

Naissance de Miramon — Son entrée au Collège de S. Gregorio et à l'école militaire — Batailles du 8, 12 et 13 Septembre 1847 — Miramon est fait prisonnier par l'armée américaine.

L'homme dont nous allons raconter la vie, Miguel Miramon, naquit à Mexico le 21 novembre 1831. Par son aïeul il était d'origine française, du Béarn, et son père, entré dans la carrière militaire au temps de la domination espagnole avait été un des officiers d'Iturbide.

La complexion de Miguel était faible et délicate; et au souvenir de la vie aventureuse des camps, des rudes campagnes et de la tâche ardue des combats, son père recula devant l'idée de lui donner une instruction militaire.

Il ne songeait point alors que cet enfant débile jetterait un jour sur le nom de Miramon un éclat qui le placerait incontestablement au premier rang parmi les gloires militaires d'Amérique.

Et ce n'était qu' après avoir traversé les mers et les siècles que devait avoir lieu la résurrection d'un nom qu' avait

illustré à Pavie un ancêtre de Miguel, le marquis de Miramon, frappé mortellement dans cette mémorable journée à côté de François I.

Pavie et Queretaro! Singulier contraste que devait rapprocher le nom de Miramon.

A dix ans Miguel fut déclaré impropre au métier des armes et il entra au collège de S. Gregorio pour y commencer ses études littéraires et faire ses humanités, selon l'usage du temps. C'était mettre l'enfant à l'épreuve. Il ne tarda pas à révéler un tempérament ardent, amoureux de lutte et d'action. L'étude des lettres exige une application calme dont il n'était guère capable et la méditation répugnait à son caractère impétueux. Miguel délaissait à plaisir ses devoirs d'écolier.

Son père sut comprendre qu'il avait engagé son fils dans une fausse voie et peu après Miguel abandonnait le paisible collège de S. Gregorio pour entrer à l'école militaire de Chapultepec.

Ce devait être bientôt son premier champ de bataille.

A l'ouest de Mexico et à une lieue environ de cette ville on aperçoit, ainsi qu'un immense rocher jeté dans la vallée, une montagne couronnée par un édifice aux tons blanchâtres émergeant à peine au-dessus des cimes d'énormes cyprès. C'était Chapultepec.

Ces arbres plusieurs fois séculaires ombrageaient la maison de plaisance des empereurs aztèques. Les *ahuehuetes* — tel est le nom de ces arbres dans la langue primitive des indigènes — étonnent par leurs proportions colossales, leur ramure puissante et noueuse, et l'aire immense qu'ils embrassent. Géants de la végétation tropicale dans la vallée de l'Anahuac, ils ne croissent qu'avec une extrême lenteur. Les printemps perpétuels qui seuls règnent dans ces régions, s'accumulent sur l'*ahuehuete* avant qu'il n'ait atteint toute sa puissance, et sur son déclin le vieil arbre se joue des années pendant quelques siècles encore.

Les générations passent, les empires s'effondrent, l'*ahuehuete* survit.

Les souvenirs historiques s'y gravent comme sur le granit, et non loin de Chapultepec, à Popotla, s'élève encore, ainsi qu'un monument, l'*ahuehuete de la noche triste* sous lequel s'arrêta Fernand Cortes, vaincu sans être abattu, pour compter les hommes que la mort avait fauché dans les rangs de son héroïque phalange.

Témoin vivant et muet des révolutions humaines, l'*ahuehuete* n'élève point ses branches vers le ciel ; elles s'inclinent vers la terre, éplorées, et comme pliées par le souvenir des générations disparues qu'abritait son feuillage.

Le gui parasite du chêne ne s'y trouve qu'accidentellement, le *héno* envahit l'*ahuehuete* dans toutes ses parties et en forme comme le complément et l'ornement. Il s'attache aux nœuds des ses branches, vivant de leur sève, et ses longs filaments neigeux, entrelacés, tombent en blanches stalactites se détachant sur la sombre verdure de la feuillée et semblant surcharger l'arbre et l'accabler dans sa majestueuse vétusté.

A Chapultepec les *ahuehuetes* forment un bois autour de la montagne. Irrégulièrement plantés, on les trouve isolés ou en massifs ; il semblerait parfois que la main d'un architecte a rangé leurs troncs comme d'immenses colonnes d'une cathédrale s'élevant majestueusement jusqu'au ciel. Leur parfum résineux s'élève comme un encens du tapis des menues feuilles mortes qui recouvre le sol. C'est ce bois, qu'auraient affectionné les Druides, que Montezuma avait élu pour séjour.

Les Espagnols construisirent sur le sommet de la montagne le château de Chapultepec, résidence des vice-rois. Après la guerre de l'indépendance le château fut transformé en école militaire et devint le théâtre des événements qui vont suivre et auxquels le jeune Miramon devait être mêlé.

Le Mexique luttait depuis onze ans contre son envahissant ennemi, la jeune Confédération des États-Unis du nord, dont les

forces exubérantes éclataient, se répandant dans l'immensité de son territoire comme une marée montante dont l'effort devait se faire sentir à l'ouest jusqu'à San Francisco, au sud jusqu'à Mexico. C'était le premier choc, dans l'immense étendue de l'Amérique septentrionale, de deux peuples issus de races différentes.

En découvrant l'Amérique les conquérants espagnols, poussés par l'ésprit d'avventure et de conquête, n'eurent qu'une avance de quelques décades sur les puritains qui fuyainet leur patrie à la recherche d'une terre libre.

Il serait trop long de suivre le développement des deux colonies.

Quand le jour de l'indépendance et de la liberté arriva, les Etats confédérés du nord qui s'étaient formés eux-mêmes plus qu'ils n'avaient été formés par l'Angleterre, se détachèrent de la métropole presque sans secousse et dès le premier jour ils prirent possession d'eux-mêmes. Ils n'avaient point d'ailleurs à compter sur la race indigène, déjà presque complètement éliminée.

Le Mexique façonné par la main de fer des Espagnols et ses fils issus de cette race, métis ou indigènes brisant le moule d'une organisation trois fois séculaire, naquirent à un monde nouveau, inconnu.

La liberté n'entraîna d'abord que le bouleversement et l'anarchie, et le pays ne devait retrouver une nouvelle forme de gouvernement qu'à la suite de longues et sanglantes guerres civiles.

C'est au milieu de ses luttes que le Mexique eut à se défendre contre les États-Unis du nord.

Il ne pouvait présenter à l'armée nord-américaine, suffisamment instruite, munie d'un bon armement et pourvue d'argent que des soldats mal armés et peu instruits.

Les combats s'échelonnèrent sous les pas du vainqueur depuis les rives de Las Nueces, se rapprochant chaque jour de la capitale.

Vera-Cruz et Cerro-Gordo à l' est, la Reseca et la Angostura au nord marquèrent les sanglantes étapes du triomphateur, qui se présenta bientôt aux portes de Mexico.

Le président Santa-Ana organisa la défense avec les débris de son armée et en mobilisant la garde nationale de la ville.

Les points éminents qui environnent la capitale furent fortifiés, et quand l' armée américaine tenta une attaque du côté des lacs, elle trouva au milieu des terres marécageuses qui les environnent les défenses du Peñon, monceau de lave volcanique qui domine la vaste plaine en partie inondée. Le général Scott fit replier ses troupes et les porta au S-O. de Mexico, à Tlalpan, où elles prirent leurs quartiers.

Une partie des troupes mexicaines sous les ordres du général D. Gabriel Valencia surveillait les mouvements de l'ennemi. Le général avait pour instruction de se replier sur Mexico en cas d' attaque. Il ne voulut point tenir compte de cet ordre, et n' écoutant que son impétuosité, il livra bataille aux nord-américains et fut battu à Padierna.

Santa-Ana dut faire avancer sa deuxième ligne, et Peñuñuri et Martinez de Castro moururent bravement sous les murs du couvent de Churubusco.

Bien que l'armée mexicaine fut décimée, Santa-Ana ne perdit pas courage et il couvrit Chapultepec avec les débris de ses troupes.

Chapultepec est un château de plaisance sans pareil, mais un fort de médiocre valeur.

C'était à ce moment le dernier rempart à opposer à l'envahisseur.

Le général Don Francisco Perez et le colonel Don Miguel Echagaray occupaient avec 1500 hommes la partie occidentale du bois couverte par les arcades de l'aqueduc qui conduit l'eau de Chapultepec à la ville. (Voir la carte N. 1).

Le lieutenant-colonel Cano, avec 300 hommes d'infanterie,

défendait la Casa-Mata au N-O.; 4,000 chevaux sous les ordres du chef *serrano* D. Juan Alvarez se trouvaient dans *l'hacienda de los Morales* située derrière la Casa-Mata.

Le château de Chapultepec était gardé par 300 hommes d'infanterie, un nombre égal d'invalides et 100 élèves de l'école militaire.

Santa-Ana occupait la chaussée qui conduit à Mexico, avec le restant de ses troupes qui formaient la réserve.

Le total des forces mexicaines s'élevait à 7,000 hommes d'infanterie et 4,000 chevaux.

L'armement était pitoyable et l'artillerie, insuffisante quant au nombre des pièces, était de mauvaise qualité.

Les nord-américains comptaient 8,000 hommes, parfaitement armés et équipés, dont le courage avait été relevé par les combats précédents.

Campés à Tacubaya, le 8 septembre 1847, à l'aube, deux de leurs colonnes se détachèrent parallèlement pour attaquer la Casa-Mata et le *Molino del Rey*. Ces deux points furent vaillamment défendus par le général D. Francisco Perez et le lieutenant-colonel Cano, qui après une lutte acharnée repoussèrent l'ennemi.

Santa-Ana, dans le but de tirer parti de ce succès et pour transformer en déroute la retraite désordonnée des nord-américains, donna l'ordre à Juan Alvarez de charger avec sa cavalerie.

Juan Alvarez se renferma dans une inertie absolue et non seulement il n'exécuta point cet ordre, mais il rappela dans les rangs le capitaine Jesus Malo qui s'avançait déjà pour courir sur l'ennemi.

Les nord-américains eurent donc tout le temps de se réorganiser et bientôt ils revinrent à la charge recommençant l'attaque sur les mêmes points.

Le général Perez et le lieutenant-colonel Cano supportent ce nouveau choc avec le même courage, arrêtant l'effort de l'ennemi et le repoussant une deuxième fois.

Le lieutenant-colonel Echagaray, emporté par son ardeur, quitte ses retranchements et suivi de ses soldats poursuit l'ennemi baïonnette au canon.

Alvarez, monté sur un mulet, considérait froidement l'effort de ses compagnons d'armes, sans leur porter le moindre secours, et son impassibilité désespérait Santa-Ana qui voyait une grande partie de son armée immobilisée par la négligence du chef *serrano*.

Les nord-américains battirent en retraite jusqu' à Tacubaya, où ils se réorganisèrent une troisième fois et appuyés par leurs réserves ils recommencèrent l'attaque.

Perez et Cano, auxquels vient s'unir, par la route d'Ansures, le général Leon à la tête d'une brigade, opposent la plus vive résistance; mais leurs troupes sont décimées; le général Leon et le lieutenant-colonel Cano tombent mortellement frappés, ainsi que Lucas Valderas, simple ouvrier qui se distingua par son brillant courage: et le général Francisco Perez se voit forcé de battre en retraite, et de gagner la chaussée de Mexico avec les débris de ses troupes.

Maîtres de la ligne extérieure du bois, les nord-américains concentrèrent leurs forces et se préparèrent à l'assaut du château où commandait le général Nicolas Bravo. [1]

Pendant quatre jours ils reconnurent le terrain et mirent en position leurs batteries de mortiers destinées au bombardement du château. De fausses attaques étaient dirigées sur différents points de la ville pour tenir Santa-Ana en haleine.

[1] Ce nom mérite qu'on s'y arrête un instant. Bravo appartenait à une famille aisée de Chilpancingo, ville de 30,000 habitants située dans l'état de Guerrero. Lors des luttes de l'indépendance D. Leonardo Bravo, père de Nicolas Bravo, et ses fils prirent fait et cause pour Morelos, versant leur sang et sacrifiant leur fortune pour affranchir leur pays de la domination espagnole. Ce fut une lutte sans quartier, où les prisonniers n'étaient point épargnés. Dans une rencontre avec les Espagnols Leonardo Bravo fut battu, pris et fusillé.

Chapultepec était protegé par deux séries de défenses, l'une extérieure, l'autre intérieure. [1]

Le 12 septembre au matin l'ennemi fit une fausse attaque sur la *garita* du *Niño perdido* et immédiatement le général Scott fit commencer le bombardement du château par les batteries établies au Molino del Rey.

Le tir ne causa d'abord aucun effet, mais bientôt il fut rectifié et les murs du château furent criblés de projectiles principalement par un mortier situé dans l'aire du Molino del Rey.

L'artillerie de Chapultepec répondit au feu de l'ennemi en lui faisant éprouver des pertes sensibles.

Son fils D. Nicolas Bravo combattait loin de là et le sort des armes lui avait été favorable. Victorieux dans un combat il avait fait aux Espagnols 300 prisonniers qu'il ne fusilla point, se réservant de les changer contre des prisonniers mexicains. Apprenant la mort de son père, il fait réunir les 300 Espagnols et leur communiquant la nouvelle qu'il venait de recevoir : « Que ferai-je, dit-il, en ce moment où mon coeur est déchiré par la douleur? » Les prisonniers pleins d'effroi demeurèrent silencieux. Après quelques instants de réflexion Bravo ordonna qu'on leur rendît la liberté. Don Nicolas Bravo occupa par la suite divers emplois publics ; et lorsque le Mexique fut envahi par les nord-américains, bien que l'âge dût le retenir à son foyer et qu'il ne fût point partisan de Santa-Ana, il prit les armes pour la défense de son pays.

[1] Pour l'intelligence du récit nous dirons que la première se composait d'une demi-lune construite sur la chaussée qui conduit à Tacubaya, d'un parapet qui défendait la porte d'entrée, et d'une flèche précédée d'un fossé de 8 *varos* (7 mètres) environ de largeur et 2m 50 de profondeur, qui protégeait l'enceinte du côté du sud. La seconde série de fortifications comprenait une banquette appuyée sur le mur d'enceinte et qui protégeait le périmètre du jardin botanique tout en lui servant de parapet; d'un échafaudage d'une longueur de 216m environ et qu'on devait construire sur toute la longueur d'enceinte du bois afin que les assiégés pussent combattre à couvert; une flèche au sud enfilant l'entrée, une autre à l'ouest et la dernière près de la maisonnette du pied de la montagne. Il y avait de plus six fourneaux de mine dont trois seulement furent chargés. Sur le premier plan du versant de la montagne du côté sud on construisit un parapet, et un second se trouvait édifié près de la maisonnette placée entre les deux rampes du chemin qui conduit au château; plus haut la partie dénommée *dormitorios* était garnie de blindages et le périmètre de l'édifice lui-même était protégé par des sacs de terre (voir carte n° 1).

Le bombardement fut terrible; il commença à 5 heures du matin pour ne se terminer qu' à la nuit, et pendant quatorze heures il ne cessa pas un instant.

Le lendemain l'ennemi se disposa à monter à l'assaut avec les colonnes des généraux Pillow, Quitnam et Worth, et il occupa le bois avec ses soldats armés de rifles.

La colonne Worth tourna la position et porta son attaque sur la chaussée d'Ansures; une quatrième colonne menaça le pont de la *condesa*.

Les généraux Quitnam et Pillow voyant que les deux attaques détournaient l'attention de Santa-Ana, passèrent par le *Molino del Rey* et montèrent à l'assaut l'un par la rampe, l'autre par le N-E., s'abritant derrière les rochers et les arbustes, se dérobant dans les angles morts et profitant des moindres replis du terrain.

Le feu des défenseurs du château ne tarda pas à s'éteindre; la colonne Quitnam qui suivait la rampe trouva cependant une vive résistance de ce côté, elle dut vaincre le bataillon de S. Blas commandé par le lieutenant-colonel Ticotencal qui périt glorieusement à la tête de ses soldats.

Un régiment de New-York attaqua le château, qui ne contenait qu' un petit nombre de défenseurs.

Le vieux général Bravo, qui avait combattu dans les guerres de l'indépendance, avait sous ses ordres, comme nous l'avons déjà dit, 300 hommes d'infanterie, environ, 300 invalides et 100 élèves de l'école militaire.

La défense fut tenace; à côté des vieux soldats mutilés qui avaient versé leur sang sur tous les champs de bataille de la république, les élèves de l'école militaire, presqu' enfants, se battirent héroïquement. Parmi ces derniers on en distinguait un qui s'exposant aux coups de l'ennemi avec la plus grande témérité, luttait avec le sang-froid d'un vétéran; c'était Miguel Miramon, qui bientôt tombait frappé d'une balle au visage.

Un soldat nord-américain de race nègre allait l'achever,

lorsqu'il en fut empêché par un jeune officier anglo-saxon qui le releva, le prit dans ses bras et le fit transporter à l'hôpital de son camp.

Le château était perdu pour les Mexicains: le général Bravo fut fait prisonnier par le lieutenant Charles Brom et le drapeau étoilé des États-Unis du nord flotta sur la cime de la montagne.

Santa-Ana continuait la lutte avec le même insuccès dans la vallée. Couvert de sang sans être cependant blessé, il réussit à se retirer avec quelques soldats et à rentrer à Mexico.

Trois jours s'écoulèrent encore, et après un dernier engagement à la *garita* de Bethleem, les armées nord-américaines occupaient la capitale.

Miguel Miramon avait alors 14 ans; il reçut le baptême du sang dans cette école où il devait apprendre l'art de combattre en luttant avec ses camarades, pour la défense de la patrie.

Plus tard une pyramide commémorative fut élevée dans les jardins de Chapultepec; on y lit les noms des élèves qui combattirent dans cette journée; celui de Miguel Miramon s'y trouve parmi ceux de ses jeunes compagnons qui prirent part à cette glorieuse défense.

Chap. II.

Dictature de Santa-Ana.

Colonie de Texas — Causes de la guerre du Mexique avec les États-Unis — Paix entre ces deux nations — Rentrée de Miramon à l'école militaire — Plan de Jalisco — Siège de Guadalajara — Conférences d'Arroyo-Zarco — Présidence de Santa-Ana — Révolution d'Ayutla — Causes qui la motivèrent.

Bien que les causes qui entraînèrent la lutte entre les Etats-Unis et le Mexique soient bien connues, nous croyons devoir les résumer. Ces faits sont instructifs : ils ne doivent point être oubliés, car l'avenir est gros de semblables périls. L'histoire se répète.

Moïse Austin avait obtenu du gouvernement espagnol, avant que le Mexique ne proclamât son indépendance, une concession de terrain pour l'établissement dans le Texas d'une colonie de 300 familles nord-américaines.

Ce contrat dont les clauses n'avaient pas été completement remplies par les colons à l'époque de la guerre de l'indépendance, prit fin, et fut ratifié par Iturbide en faveur d'Etienne Austin, fils de Moïse, décédé.

L'éloignement de cette partie du territoire mexicain, non seulement de la capitale, mais encore des régions centrales et peu peuplées des hauts plateaux, ainsi que les guerres intestines continuelles qui absorbaient toute l'attention du gouver-

nement, firent que les colons agirent à leur gré, jouissant, de fait, d'une indépendance qu'ils voulurent proclamer en droit; ils constituèrent donc la République du Texas, nommèrent M. Samuel Houston président, M. Lorenzo Zavala vice-président et se préparèrent à défendre par les armes le nouveau gouvernement qu'ils s'étaient donné.

Santa-Ana entreprit une campagne contre l'État rebelle; elle fut longue, très pénible, ensanglantée par de nombreux combats où plusieurs fois les prisonniers furent exécutés. Le président de la République mexicaine reconquit le territoire perdu et arriva jusqu'aux frontières qui séparaient le Texas des États-Unis du nord.

Une nuit il détacha 1,200 hommes de son corps d'armée, qui en comptait 14,000, et s'avança à la poursuite de l'ennemi jusqu'aux positions de San Jacinto, où il fit halte.

Les soldats avaient parcouru de longues étapes sous une chaleur accablante et le général Santa-Ana leur permit imprudemment de se re oser — *sestear* — selon le mot castillan.

L'ennemi ayant connu l'effectif peu nombreux des troupes qui le poursuivaient, fit volte-face, les surprit dans leur camp. les mit en déroute et s'empara de la personne du président de la République.

Le gros de l'armée mexicaine était resté sous les ordres du général Vicente Filizola à quelques lieues en arrière.

Lorsque le général apprit le désastre de San Jacinto, loin de marcher en avant et de secourir son chef, il prit la résolution de battre en retraite sur Mexico.

Il en était éloigné de 400 lieues, manquant de vivres, et il lui fallait parcourir cette longue distance à travers un pays sans routes et presque sans ressources pour son armée. C'était aller volontairement au devant d'un second désastre, mais selon les paroles mêmes du général Filizola « la précieuse vie du commandant en chef n'était pas exposée. »

Le général Filizola était italien; il avait été engagé dans

le corps expéditionnaire espagnol qui combattait l'insurrection mexicaine et s'était glissé dans ses rangs.

L'Indépendance proclamée, il avait été nommé, grâce à son instruction militaire, à des grades élevés dans l'armée, mais il ne sut jamais remplir avec succès les opérations militaires qui lui furent confiées. Il n'avait pas le tempérament du soldat, et, au grondement du canon aux champs de bataille, il préférait de beaucoup la douce intimité de quelques amis dans l'ombre discrète de sa demeure.

Le Texas fut perdu pour le Mexique, et cet État entra plus tard dans la Confédération des États-Unis du Nord.

Le Mexique, qui n'avait pas fait abandon de ses droits, protesta énergiquement contre cette violation de son territoire et il s'appuya, pour les revendiquer, sur la même doctrine proclamée quelques années plus tard par le président Lincoln pour combattre la séparation des États du sud de l'Union américaine.

Il en résulta une guerre qui se termina par l'invasion nord-américaine et la prise de Mexico.

Après les sanglantes batailles dont nous avons parlé au chapitre précédent et la chute de la capitale, on discuta les préliminaires de la paix.

Cest dans une maison située entre Mexico et Chapultepec et connue sous le nom de *maison de l'inquisiteur Alfaro* que les premières conférences eurent lieu.

M. Tritzt représentait le gouvernement des États-Unis; les généraux I. Joaquin Herrera, Ignacio Mora y Villamil et les licenciés Bernardo Coúto et Miguel Atristain, le Mexique.

La surprise de ceux-ci fut grande lorsque M. Tritzt demanda l'annexion aux États-Unis non seulement de l'État du Texas, mais encore d'autres États limitrophes.

M. le licencié Coúto fit valoir que la guerre avait eu pour cause l'annexion de l'État du Texas aux États-Unis, et que le Mexique consentant à l'abandon de cet État, la guerre n'avait plus de raison d'être et la paix pouvait être signée sur

ces bases; que les autres États limitrophes étaient hors du débat et qu'il n'y avait pas à en parler.

Le plénipotentiaire nord-américain rabattit quelques unes de ses prétentions, mais le Mexique n'en passa pas moins par les forches caudines et il dut abandonner au vainqueur le Texas, le Nuevo-Mexico et la haute Californie. Il reçut une somme de 15 millions de piastres en échange de cet immense territoire.

La paix signée, les prisonniers furent remis en liberté et Miramon rentra au collège militaire pour y continuer ses études.

Caporal le 13 septembre 1848, sergent le 7 novembre de la même année, et sous-lieutenant de la 1.ère compagnie de l'école le 7 mars 1851, il continua les études toute cette année pour entrer dans le corps d'artillerie le 29 octobre 1852.

Peu de jours après le nommé Blancarte, chapelier de Guadalajara, levait l'étendard de la révolte dans cette ville contre le gouvernement de cet État.

Ce commencement d'insurrection était appuyé par le général José Lopez Uraga et le colonel Bamhonde qui se soulevèrent dans le Michoacan contre M. Melchor Ocampo qui en était gouverneur.

Cette révolution avait pour cause les pouvoirs trop étendus des gouverneurs des États. Elle était *centraliste* et demandait une dictature provisoire d'une année, laps de temps suffisant pour la nomination d'un congrès appelé à modifier la Constitution.

Le général Arista, alors président de la République, donna l'ordre au général José Vicente Miñon de marcher à la tête d'une division contre les insurgés de Guadalajara. Miramon fit partie de cette expédition.

Guadalajara est éloignée de 732^{Km} 1/2 de Mexico; c'était la deuxième ville de la République et comptait alors 90,000 habitants. Elle renferme de solides constructions favorables à

la défense, et se trouve protégée à l'extérieur par une rivière sur laquelle se trouve le pont de Calderon où de nombreux combats ont été livrés à différentes époques.

Elle se trouve placée dans une région sèche, riche en produits agricoles: on y trouve plusieurs centres importants, comme Lagos, Tépic et S. Blas.

Le général Miñon dut franchir la longue distance qui sépare Guadalajara de Mexico à travers les routes effondrées chaque année par les pluies torrentielles de la saison d'été.

Il l'assiégea et le 24 décembre 1852 il lança du *Molino de Chocolate* sur la place une colonne d'attaque aux ordres du colonel Severo del Castillo. Trois fois elle fut repoussée et le général Miñon reçut une blessure au visage.

Miramon prit part avec sa batterie aux attaques successives, dont le résultat devait être infructueux.

En effet Miñon ayant épuisé ses munitions, dut lever le siège. Devant cet échec l'insurrection prit un nouvel essor.

Lorsque le gouvernement central connut le mouvement de retraite de ses troupes, le président Arista demanda au Congrès des facultés extraordinaires en ce qui concernait les ministères de la guerre et des finances; elles lui furent refusées et Arista démissionna et se retira à la vie privée dans son *hacienda* de Nanacamilpam dans l'État de Puebla.

Le président de la cour de justice M. Juan Bautista Ceballos fut élevé à la présidence et son premier acte fute de remplacer le général Miñon dans son commandement par M. le colonel Robles Pezuela.

L'insurrection gagnait du terrain et le général Uraga marchait sur Mexico.

Quelques jours après Ceballos décréta la dissolution du Parlement qui lui était hostile, et ce coup d'État fit que Robles Pezuela donna son adhésion au *plan* de Jalisco. Les conférences de Arroyo-Zarco se réunirent et nommèrent Santa-Ana président de la République. Une commission lui fut dépêchée pour

lui faire connaître cette décision à Turbago (Nouvelle Grenade) où l'ancien président s'était retiré depuis 1847.

Miramon revint à Mexico, où il fut nommé lieutenant et chargé de l'enseignement de la tactique à l'école militaire le 11 avril 1853.[1]

Santa-Ana arriva à Mexico en avril 1853 et son premier soin fut d'instruire et de discipliner une armée qu'il éleva au chiffre de 90,000 hommes, alors qu'au Mexique le nombre des soldats sous les armes n'avait jamais dépassé celui de 20 à 25,000.

Peu de jours après l'arrivée au pouvoir de Santa-Ana, ce général donna de l'avancement à Miramon en le nommant capitaine avec charge d'instruire la première compagnie de l'école militaire. Ce fut le 26 juin 1853.

Il y avait dans l'armée un bataillon connu sous le nom de bataillon de California, composé d'éléments divers, refuge de sous-officiers signalés par leurs mauvais antécédents et formant une troupe insubordonnée et difficile à commander.

Le 15 juillet 1854 Miramon fut placé à sa tête avec mission de la discipliner. Sa jeunesse, son visage imberbe et sa frêle apparence n'en imposèrent nullement aux soldats du bataillon de California; mais il s'aperçurent bientôt que le jeune officier sous les dehors d'une apparente faiblesse cachait une énergie peu commune.

Le bataillon dut se plier aux règles de la discipline et lorsque, quelques mois après, il se battit dans le sud, il se

[1] La nomination de Miramon dans l'arme spéciale de l'artillerie, la charge toute technique qu'il eut à remplir à l'école militaire et d'autres missions qui lui furent dévolues plus tard dans des cas où l'intervention d'un officier instruit était nécessaire, prouvent bien que ses connaissances dans l'art de la guerre étaient aussi étendues qu'elles pouvaient l'être, eu égard aux circonstances des lieux et des temps; elles réduisent à néant les assertions de M. G. Baz, biographe de Juarez, lorsqu'il met en doute l'instruction militaire de Miramon.

distingua dans les combats de la Huerta, Tejupilco et Tlacuachinapa.

Au sud de Mexico sur le versant du Pacifique s'étend une région au climat torride et souvent malsain, qui donne naissance à nombre d'insectes vénimeux fort incommodes pour le voyageur.

Ce pays très accidenté est traversé par les nombreuses sinuosités du *rio* Mezcala.

Les chemins y sont rares et presque impraticables, les villages très éloignés les uns des autres, et fort dépeuplés. Nombre de ses habitants se distinguent par des taches nombreuses de leur épiderme, dont l'aspect est repoussant.

Ce fut dans cette partie de la République qui comprend l'État de Guerrero, que se fit jour la révolte contre le gouvernement de Santa-Ana.

Les plaintes qui s'élevaient contre le gouvernement étaient nombreuses.

On reprochait à Santa-Ana la vente du territoire de Mesilla au gouvernement des États-Unis.

Santa-Ana à bout de ressources et pour maintenir sur pied sa nombreuse armée, avait cédé ce territoire moyennant une somme de 20 millions de piastres (100 millions de francs). Mais les nord-américains connaissant ses besoins d'argent, ne lui offrirent au dernier moment que 15 millions, que Santa-Ana accepta, et après maints débats il n'en reçut que 10.

D'autre part, Santa-Ana n'avait pas rempli les conditions éxigées par le *plan* de Jalisco, c'est-à-dire la convocation d'un congrès afin qu'il réformât la constitution ou en promulguât une nouvelle.

Cette tâche devait être remplie avant que son année de dictature fut terminée; mais loin d'agir dans ce sens, il se fit donner le titre d'Altesse Sérénissime, créa des croix et des distinctions honorifiques et nomma des titulaires parmi ceux qu'il destinait à former une aristocratie peu en harmonie avec les principes républicains du pays.

Enfin Santa-Ana voulait revenir sur le plan de Iguala, amendé à Cordova en 1821, lorsque Iturbide proclama l'indépendance du Mexique.

Dans ce *plan*, le pays, adoptant la forme monarchique, appelait au trône du Mexique un des Bourbons d'Espagne.

Santa-Ana fit une tentative dans ce sens et le 1er juillet 1854 M. Gutierrez Estrada fut nommé plénipotentiaire avec pleins pouvoirs accordés par le président de la République et agissant au nom de ses concitoyens pour traiter auprès des cours de Paris, Londres, Vienne et Madrid, de l'établissement d'une monarchie au Mexique sous le sceptre d'un prince européen.

Enfin Santa-Anna voulait faire engager trois régiments suisses au service du Mexique pour y consolider la paix, et à cet effet il faisait communiquer le 1er juillet au ministre plénipotentiaire de la République en France l'ordre qui suit:

Ex.me Señor,

" A cette date le traité en suspens avec les États-Unis a " dû être ratifié selon le désir exprimé par le Cabinet de Wa- " shington et les instructions données au général Almonte. " S. A. S. croit opportun de faire embarquer les trois régi- " ments suisses engagés par V. E. au service de la nation. " S. A. S. désire que V. E. prenne aussitôt toutes les mesu- " res nécessaires pour leur transport, et à cette fin V. E. peut " donner des ordres pour que remise lui soit faite par le gé- " néral Almonte, dûment averti à cette date, d'une somme " de 500,000 piastres; et si V. E. ne pouvait faire traite dans " des conditions favorables, après avis préalable cette somme " lui sera remise au lieu de sa résidence.

" Je suis, etc.

" Bonilla. "

A ces causes venaient s'en ajouter d'autres encore, telles que l'arrestation et la persécution des citoyens qui ne se montraient pas favorables à la politique du président, la suppression des journaux et les perquisitions à domicile.

Mais ce qui peut-être offensait le plus le pays dans ses sentiments égalitaires, fut la création par Santa-Ana d'une aristocratie comprenant diverses distinctions et privilèges pour les titulaires. C'est ainsi que les Grand-croix, commandeurs, et chevaliers de Guadeloupe avaient des places privilégiées au théâtre, dans les églises et autres lieux publics. Le ridicule s'en mêla; et ces aristocrates improvisés portant assez gauchement le costume d'étiquette que leur imposait leur nouveau rang, les laquais n'étant pas moins grotesques sous la livrée dont on les affublait, ce fut une risée générale dans la capitale au sujet de ces travestissements.

Ces différentes causes que nous venons d'énumérer succinctement semèrent le discrédit dans le gouvernement du général Santa-Ana et vers le milieu de l'année 1854 la révolution éclata dans l'Etat de Guerrero sous les auspices des généraux Alvarez, Moreno et Villareal.

Santa-Ana se mit à la tête de l' armée et remporta les victoires de Coquillo et de Peregrino, mais il éprouva un échec à Acapulco, port du Pacifique. Le château de S. Diego défendu avec tenacité par le colonel Comonfort opposa une résistance dont les assiégeants ne purent triompher.

Santa-Ana dut battre en retraite, livrant des combats partiels qui se répétaient presque quotidiennement au milieu d'un pays peu favorable aux grandes expéditions et d'un climat qui décimait l'armée.

De retour à Mexico, Santa-Ana y fit une entrée triomphale peu justifiée par l'issue de la campagne.

Bientôt des *guerrillas* se formèrent dans l'état de Michoacan, elles se multiplièrent et se réunirent sous les ordres des généraux Degollado, Huerta et Pueblita.

Miramon chef de bataillon au 11me d'infanterie légère, qui faisait alors partie de la brigade du général Rosas Landa, après s'être battu à Mezcala, Xochipala et Zopilote, fut nommé lieutenant-colonel le 29 juillet 1855 à cause de sa brillante conduite dans ces combats.

La brigade du général Rosas Landa, chargée de poursuivre la guerre dans le sud, apprit que Pinzon à la tête de 2,000 hommes avait pris position sur les bords du *rio* Mezcala ; il marcha à sa rencontre et envoya Miramon en avant-garde à la tête de son bataillon.

Le jour suivant Miramon, éloigné d'environ une lieue du reste de la brigade, fut attaqué par le gros des troupes de Pinzon.

Il prit position sur une éminence connue sous le nom de Timajalco et située non loin de la route qu'il suivait. Il put résister à l'attaque des troupes de Pinzon, les repousser victorieusement et quittant ses positions compléter la déroute des adversaires.

Lorsque Rosas Landa arriva sur le champ de bataille tout était terminé et dans le rapport qu'il fit au chef du gouvernement il loua hautement la conduite du lieutenant-colonel Miramon et de son bataillon.

Santa-Ana entreprit la campagne de Michoacan, mais entré à Morelia il ne tarda pas à se rendre compte qu'il ne pouvait vaincre le courant de l'opinion publique qui s'était formé contre lui, et abandonna le siège présidentiel. Il gagna Vera-Cruz et se rendit à S. Thomas aux Antilles ou il vécut pendant de longues années.

Une assemblée de notables choisit le général Carrera et lui confia le pouvoir : un mois après, Carrera y renonçait volontairement et remettait le commandement suprême au général Romulo Diaz de la Vega.

Mais la révolution triomphante gagnait du terrain de tous côtés ; ses chefs au sud entraient à Iguala et là des notables

furent nommés avec mission de se réunir à Cuernavaca pour la nomination d'un président. Ce dernier était tout indiqué et quelques jours aprés, le 12 décembre 1855, Juan Alvarez était nommé chef de l'Etat.

Chap. III.

Religion et fueros.

Présidence d'Alvarez — Administration de Comonfort — Excès de Baz — Caractère du clergé — Suppression des fueros éclesiastiques et militaires — Pronunciamento de Guittiau — Bataille d'Ocotlan — Premer siège de Puebla — Révolte de cette ville — Second siège — Prise de Toluca — Attaque de Sultepec — Emprisonnement de Miramon — Sa fuite — Prise de Cuernavaca — Son retour à Mexico.

A la chute de Santa-Ana en 1855, le général Juan Alvarez, chef de la révolution d'Ayutla, monta au pouvoir.

Homme d'un talent naturel, mais sans instruction suffisante pour remplir le poste élevé et difficile qu' il occupait, trop attaché du reste aux coutumes et traditions de sa province, dont il regrettait les montagnes, regardant avec une méfiance extrême tout ce qui était étranger à son pays natal, ses excentricités peu en harmonie avec la culture et la civilisation de la capitale lui valurent la critique générale de ses actes.

Alvarez avait amené du Sud une brigade de *pintos*, gens d'une grossièreté extrême et d'un aspect répugnant.

Les taches particulières dont leur corps et leur visage sont couverts, jointes à leur malpropreté naturelle, les rendaient plus repoussants encore.

Ces hommes, dépourvus de toute instruction militaire, for-

maient une sorte de milice barbare dévouée, corps et âme, au Président, dont ils recevaient directement les ordres, méconnaissant tout autre commandement.

Cet état de choses était d'un funeste exemple pour la discipline de l'armée.

Ces soldats improvisés portaient pour tout uniforme leurs costumes champêtres, c'est-à-dire une chemise et un ample caleçon de toile, un *zarape* grossier et un chapeau à larges bords.

Comme la température de Mexico leur paraissait froide, on les voyait continuellement drapés dans leur couverture et couchés dans le corps de garde du palais avec la même désinvolture et le même sans-gêne que s'ils se fussent trouvés dans une étable de leur village.

Les officiers se distinguaient des soldats par des ganses dorées ou argentées attachées à leur chemise.

Cette soldatesque brutale et sans grand courage lorsqu'on la faisait sortir de sa province causait de graves ennuis à l'ancienne armée de Santa-Ana délaissée par Alvarez.

Celui-ci employait une partie de sa journée à des détails puérils — il s'amusait à faire monter de la trésorerie l'argent destiné à la solde de son fameux bataillon — il le plaçait sous son lit et le retirait au fur et à mesure que les capitaines se présentaient pour toucher la paie de leur compagnie — Alvarez s'entretenait familièrement avec ses officiers, perdant ainsi un temps précieux et négligeant les affaires publiques.

Mexico, après avoir supporté pendant trois mois un semblable gouvernement, vit avec satisfaction Alvarez imiter Cincinnatus et retourner dans ses terres, après avoir laissé la présidence de la République entre les mains du général Ignacio Comonfort.

Le nouveau chef de l'État avait reçu une éducation soignée. C'était un vaillant soldat, quoique dépourvu de grandes aptitudes militaires. Son esprit était souple et son caractère

naturellemente disposé à réconcilier les partis qui commençaient à se former, et qui devaient, hélas! précipiter plus tard la patrie dans des luttes fratricides et ensanglanter son sol.

Comonfort remplit les engagements du plan d'Ayutla et convoqua un congrès qui vota la Constitution de 1857, qui, sauf quelques détails, est celle en vigueur aujourd'hui.

Le licencié Juan José Baz fut nommé gouverneur du district. Celui-ci commença aussitôt une persécution implacable contre les anciens partisans de Santa-Ana, dont la conséquence fut de les jeter dans la révolution.

Deux faits graves signalèrent la haine jalouse du nouveau gouverneur.

Le premier fut de mettre en prison plusieurs chefs et officiers, qu'il livra ensuite à la justice. Une nuit ceux-ci sont enchaînés et désignés à faire partie des condamnés de droit commun qui sont chargés des travaux publics de la ville. Voyant que deux de ces infortunés, les colonels Herran et Tapia, étaient impassibles devant cet ordre barbare et cruel pour leur dignité, Juan José Baz croyant découvrir dans leur attitude un mépris de son autorité, se rua sur eux et les frappa au visage.

Le jour suivant, Mexico vit avec stupeur sortir de la prison les chefs réactionnaires, la chaîne au pied, et se diriger avec peine vers la ruelle de Santa Clara pour en enlever les immondices.

Comonfort, qui ignorait ce qui se passait, en fut averti par l'indignation publique.... Il ordonna immédiatement que les prisonniers fussent reconduits dans leur cellules. Cette décision, qui reçut l'assentiment général, refroidit les relations du Président avec son trop irascible gouverneur.

Le second fait reproché à Baz et qui blessa profondément les sentiments religieux de la capitale furent les excès commis par le gouverneur à l'occasion de la remise des clefs du *Sagrario* de la cathédrale, que le chapitre devait déposer le Jeudi saint entre les mains du Président de la République, en marque de patronage sur l'église nationale.

Le Jeudi saint de 1856, le chapitre ne remit pas les clefs à Comonfort, et Baz voulait les arracher aux chanoines réfugiés dans la cathédrale. Il fit placer des troupes auprès de l'édifice avec un déploiement de forces inutile dans de semblables circonstances. Il pénétra à cheval dans la sacristie proférant des insultes et des menaces contre les chanoines, vieillards valétudinaires et inoffensifs.

Le clergé, fort riche à cette époque, voulut prendre part à la direction de la chose publique, projet qui n'étonnera pas ceux qui savent que cet ordre employait souvent ses ressources pour fomenter les guerres intestines qui ont si longtemps plongé la patrie dans le deuil.

L'influence du clergé était extraordinaire alors.

Les prêtres étaient reçus dans les familles, dont ils dirigeaient les consciences. Cette situation particulière leur permettait de pénétrer les secrets les plus intimes du foyer domestique.

La ferveur religieuse de la femme mexicaine dépassait les limites de la piété et se transformant en superstition était arrivée au point qu'elle ne pouvait supposer le mal chez le prêtre chargé du soin d'absoudre ses fautes.

Ceci donnait, à cette époque, une force excessive au pouvoir du clergé, qui se servait habilement de la confession et de la chaire pour accroître son influence, et sa richesse s'augmentait par les sommes extorquées au chevet des mourants.

La chaire était comme une tribune publique, du haut de laquelle il attaquait impunément les institutions politiques.

Ces circonstances, jointes au relâchement observé dans certains ordres monastiques, décidèrent le parti libéral à prendre des mesures propres à mettre un terme à ces abus. Pour atteindre ce résultat, on fit des lois justes et convenables afin d'arrêter le mal, mais il s'en trouva quelques-unes complètement arbitraires.

La charte fondamentale de la République promulguée le

5 février 1857 établissait des principes d'un libéralisme extraordinaire, mais il est facile d'y remarquer une lacune peu en rapport avec l'esprit général de cette œuvre respectable.

Dans le but de priver le clergé de toute ingérence dans les affaires publiques, on lui enleva le droit de vote dans les élections; cet article constitutionnel est encore aujourd'hui en contradiction avec la loi, qui, tout en proclamant l'égalité parfaite des citoyens, créait un privilège négatif pour les personnes appartenant à l'église, puisque celles-ci ne pouvaient prendre une part active aux élections. Cette charte, établie sur des principes libéraux en rapport avec l'esprit philosophique du siècle, devait postérieurement créer la séparation de l'Église et de l'État, établir l'affranchissement des biens de main morte, fonder le mariage civil et promulguer la liberté des cultes.

A la suite de ces attaques, le clergé forma une coalition avec l'ancienne armée de Santa-Ana et commença des soulèvements partiels qui furent la base de la guerre civile qui allait éclater.

Deux circonstances décidèrent l'armée à prendre part au mouvement : premièrement la création de la garde nationale, qui en la mettant au second rang la réduisait à un rôle secondaire; et en deuxième lieu la suppression de ses *fueros* et privilèges qui rendaient le soldat justiciable des tribunaux ordinaires.

Bientôt le colonel Francisco Guittian, excité par le curé de Zacapoastla, levait dans ce village l'étendard de la révolte.

Le gouvernement de Comonfort confia une division au licencié Ignacio de la Llave pour combattre le chef rebelle.

Celle-ci ayant abandonné son chef sur la route, passa avec armes et bagages à l'ennemi. Cette défection permit à Guittian et à Osollo, secondés par d'autres chefs réactionnaires, d'attaquer la ville de Puebla, alors défendue par le général Juan Bautista Tracones.

Miramon se joignit aux prononcés, qui furent reçus avec enthousiasme par les habitants de Puebla, dévoués à la cause des dissidents.

Le nom que Guittian donna à ce *pronunciamiento* fut celui de " Religion et fueros. „

Peu après les vainqueurs purent réunir sous les murs de Puebla une armée de 3,500 hommes. Cette légion s'augmenta encore par la défection des deux brigades aux ordres de Severo del Castillo, Vicente Miñon et du 10° d'infanterie qui partit de Pachuca pour s'incorporer à l'armée prononcée.

L'excommunication que le clergé lança contre les libéraux, ses sermons remplis de menaces avec lesquels il foudroyait les ennemis du haut de la chaire, le ton des journaux réactionnairen bien rédigés qui se publierent alors, les abus de Baz, la protection donnée à la garde nationale et bien d'autres causes encore, dont il est inutile de faire mention, firent regarder les prononcés de Puebla comme les défenseurs de la religion et de l'armée, descendant dans l'arène, et marchant, nouveaux croisés, au secours du Crucifié.

Ils déployèrent un courage extraordinaire qui leur fit braver les nombreuses troupes qui marchèrent contre eux, les uns poussés par fanatisme religieux, les autres pour défendre les droits et les prérogatives de l'armée attaqués par le gouvernement.

Comonfort réunit à Mexico 13,000 hommes et marcha contre Puebla. Il fit halte à l'*hacienda* de Santa Ines Xacalteco, appuyant le centre de ses opérations sur le *cerro* de Ocotlan à 11 km. de Puebla et sa droite sur les hauteurs connues sous le nom de *cerro del Gachupin.*

Puebla est située au milieu d'une belle plaine, baignée par les eaux de l'Atoyac, qui peut servir de première ligne de défense tant que la place dispose d'une garnison assez nombreuse pour lui permettre d'avancer jusqu'à elle et occuper le pont de Mexico. (Voir carte N° 2)

A l'Ouest de la ville et rattachés à celle-ci se trouvent les *cerros* de Loreto et de Guadelupe, positions d'une certaine importance qui dominent la place et font face à la route qui vient de Vera-Cruz.

Près de Puebla, entre la rivière Atoyac et la barrière de Mexico, se dresse le *cerro* de San Juan, position assez avantageuse, mais que les armées assiégées ont souvent négligé d'occuper lors des différents sièges que Puebla a soutenu, parce que ce point stratégique se trouve situé en dehors de la ligne de défense. Au centre de la place et dans ses faubourgs se dressent San Agustin, la Penitencieria, la Concordia, la Merced et d'autres édifices fortement construits, qui font considérer cette ville comme une place de guerre de second ordre. Cette particularité l'a désignée pour servir de théâtre aux luttes civiles et étrangères qui ont ensanglanté la patrie.

Le caractère des habitants est belliqueux, mais leur esprit était alors réfractaire à toute idée de réforme et de progrès. Le clergé y régnait en maître et l'ascendant qu'il avait obtenu sur les masses lui fut d'un grand secours pour le soutien de la guerre civile dont il était l'éternel agitateur.

A la tête du mouvement révolutionnaire se trouvait Antonio Haro y Tamariz, appartenant à une honorable famille, riche et jouissant de l'estime publique. Haro avait été employé au ministère des finances sous Santa-Ana, mais il s'était rallié au mouvement d'Ayutla aussitôt que l'ancien président s'occupa de la vente de la Mesilla. On n'ignore pas qu'il finit ses jours dans un couvent de jésuites à Rome.

Du côté des chefs militaires, figuraient Severo del Castillo, José Vicente Miñon, Panfilo Galindo et Miguel Andrade comme généraux ; Aljobin, Osollo, Miramon, Marquez et Guittian comme colonels.

La plupart des généraux étaient dépourvus de commandement effectif ; Castillo seul se trouvait à la tête des 3,500 hommes prononcés et Galindo commandait la place.

Le président amenait de Mexico 13,000 hommes et 40 pièces de bonne artillerie, chiffres indiqués par Revilla y Pedreguera dans sa biographie de Comonfort. Cette armée était commandée par les généraux Parodi, Guilardi, Villareal, Zuloaga, Rosas Landa, Alvarez, José Justo et Doblado.

Le 8 mars 1856, Comonfort occupait l'*hacienda* de Santa Ines Xacalteco. Le général Parodi avec les brigades Zuloaga et Rosas Landa soutenait la droite; Guilardi occupait la gauche, Doblado le centre. Le général J. J. Alvarez remplissait les fonctions de *cuartel maestro* dans cette journée.

Au lever du soleil, les prononcés sous les ordres de Severo del Castillo se dirigent en trois colonnes vers la position centrale de Comonfort. Le colonel Miramon commandait la première composée des deux bataillons du 10e et 11e légers. La deuxième formée avec le 1er et le 3ème légers était conduite par Osollo, et la troisième avec le 4ème de ligne et un bataillon de sapeurs marchait sous les ordres d'Aljobin, qui pour enflammer davantage sa troupe avait revêtu un manteau blanc sur lequel se dessinait une croix rouge.

Miramon et Osollo avaient reçu l'ordre de menacer les flancs de l'ennemi au moyen d'une fausse attaque, de revenir vers le centre pour repousser Doblado, et battre en suite séparément les forces de Parodi et Guilardi.

Les assaillants soutenus par 24 pièces d'artillerie aux ordres des capitaines Arellano, Cuevas et Diaz de la Vega, s'avancent en bon ordre vers le *cerro* de Ocotlan dont ils ont bientôt escaladé les flancs et délogé les libéraux. Aljobin, qui avait conduit sa troupe avec la même intrépidité, tombe mortellement frappé et cet événement retarde la marche de sa colonne. (Voir carte N° 3)

Les vainqueurs reviennent vers le centre de Comonfort et après un combat qui dura deux heures se trouvèrent maîtres de la position. Miramon avait fait prisonniers deux bataillons appartenant à la brigade de Guanajuato, et Osollo avait enlevé les pièces en batterie sur les *cerros*.

En ce moment, Haro ordonna de cesser le feu. On ouvrit des conférences avec Comonfort pour traiter de la paix au milieu d'un champ de bataille troublé par les appels des blessés et les plaintes des mourants.

Les pourparlers terminés, les dissidents se retirèrent sur Puebla, avec leurs trophées; mais ayant trouvé le pont de Mexico occupé par les forces de Comonfort, Miramon, à la tête de l'avant-garde, dut forcer le passage.

Comonfort sur l'avis de ses généraux avança sur Puebla et aussitôt le *cerro* de San Juan eut à soutenir une lutte acharnée. Les prononcés l'abandonnèrent, non sans avoir fait éprouver de sérieuses pertes à l'ennemi.

Le siège commencé, le président essaya de prendre la Penitenciaria et l'église de la Merced. Miramon, chargé de la défense de cette partie de la ville, disputa le terrain pas à pas.

Les prononcés malgré leurs faibles ressources résistèrent pendant 28 jours aux attaques de l'armée libérale avec le courage héroïque que leur inspirait la cause qui leur était confiée. Ces hommes, pareils aux soldats du désespoir, semblaient vouloir s'ensevelir sous les ruines d'une cause qui allait périr. Ils redoublèrent d'impétuosité et d'efforts. On vit rarement lutte plus opiniâtre. Chaque rue, chaque maison était défendue avec un courage voisin du délire — la fumée de la poudre qui enivre, et le vertige de la bataille qui aveugle soutenaient leur valeur. Cependant les prononcés devaient bientôt succomber sous le nombre; ils dûrent se replier vers le centre de la place, et leur chef demanda à capituler.

Comonfort commença les négociations d'usage, et les principaux articles ayant été acceptés, on stipula le respect de la vie et de la propriété des vaincus; le gouvernement ferait donner à ceux-ci un emploi en rapport avec leur situation particulière et dans les lieux qu'il jugerait convenable.

Sous ces conditions, les prononcés abandonnèrent Puebla et se retirèrent dans leur foyers, persuadés de la bonne foi de Comonfort; mais celui-ci était à peine rentré dans les murs

de la ville vaincue que les journaux libéraux attaquèrent sa conduite comme étant empreinte d'un caractère de faiblesse.

Le Président, pour mettre un terme aux reproches de son parti, interpréta la convention de Puebla en alléguant que le gouvernement s'étant réservé dans la capitulation la faculté d'accorder un emploi à sa convenance aux chefs et officiers réactionnaires, il usait de cette latitude en incorporant les vaincus en qualité de simples soldats dans les rangs de l'armée victorieuse ; et des ordres furent donnés en conséquence.

La conduite du Président provoqua une indignation générale. Comonfort s'était montré sans énergie lors de la capitulation de Puebla, et il donna de nouvelles preuves de l'indécision de son caractère dans l'interprétation du traité.

Les faiblesses et les fautes de cet homme d'État furent exagérées et exploitées par ses partisans. qui dénigrèrent ses succès, usèrent son autorité et le rendirent impuissant à conjurer l'orage amoncelé par leurs intrigues.

Le parti vaincu, encore vibrant de colère et de haine, sembla oublier un instant ses cruelles défaites pour s'unir aux libéraux mécontents, dans le but de précipiter la chute de Comonfort.

Après la prise de Puebla, le Président fit promulguer une loi qui mettait à la disposition de la nation les biens que le clergé possédait dans la ville. en prétextant les agissements de cet ordre dans le dernier *pronunciamiento* que les libéraux venaient d'étouffer.

Cette confiscation qui, sans jugement, disposait des richesses du clergé de Puebla, fut considérée comme une atteinte à la propriété particulière et comme une violation du traité avec les vaincus.

Comonfort, de retour à Mexico, fit sa fameuse loi du 25 juin 1856, et plus tard le congrès promulgua la Constitution actuellement en vigueur au Mexique, et dont nous avons eu précédemment l'occasion de donner un léger aperçu.

Nous nous arrêterons un instant sur la loi du 25 juin 1856, parce que celle-ci eut une influence directe sur les événements qui se sont succédés quelques années après et qui ont causé tant de maux chez les Mexicains.

Miguel Lerdo de Tejada, ministre des finances sous Comonfort, fut l'auteur de la loi précitée, qui défendant au clergé de posséder des bien-fonds, ordonnait que les locataires des immeubles prissent possession de ces biens en qualité de propriétaires et en payassent la location au clergé, comme intérêt du capital de l'immeuble. Le nouveau possesseur n'avait à payer à l'État que les droits ordinaires concernant la mutation de domaine.

L'Église possédait environ 60 millions de piastres en bien-fonds. La plupart consistaient en propriétés rurales et urbaines, auxquelles il faut ajouter plusieurs églises et couvents.

L'archevêque Lazaro de la Gauza y Ballesteros, dans le but de mettre sa responsabilité à couvert, s'empressa de réunir son chapitre pour délibérer sur la conduite à suivre dans d'aussi graves circonstances.

Vieillard instruit, versé dans l'étude des langues mortes et de la théologie, il connaissait mal son époque; l'obstination quelque peu exagéreé de son caractère l'empêchait du reste d'envisager froidement la mesure radicale prise par le gouvernement et dont la conséquence devait entraîner la ruine de son Église.

Le chapitre adopta une politique d'opposition extrêmement violente.

Bientôt l'excommunication, le refus de sépulture et des sacrements, les anathèmes vinrent alarmer les consciences et jeter dans le foyer révolutionnaire des éléments de haine implacable qui devait briser tant de carrières et plonger tant de familles dans le deuil.

Les biens du clergé faisaient vivre depuis le pauvre curé de campagne relégué dans les lieux le plus éloignés de la

civilisation, jusqu'aux opulents prélats habitant les palais somptueux des grandes cités. Ils servaient en outre à l'entretien d'un grand nombre de familles (50,000 environ) composées de majordomes des couvents, de sacristains et de tout ce monde particulier qui vit à côté de l'Église.

On comprend que ces gens-là, habitués á mener une existence facile et à l'abri des soucis du lendemain, s'insurgèrent contre une loi qui devait mettre un terme á une vie dont ils regrettaient l'oisiveté et l'abondance.

Le parti libéral, en enlevant au clergé ses immenses richesses, source de son influence, porta à cette institution un coup dont elle ne s'est jamais relevée. Ceci d'autre part eut pour résultat pratique de mobiliser les biens de main-morte et permit au locataire économe de devenir avec le temps propriétaire a son tour.

Dans cet état de choses, le jeune colonel Luis G. Osollo s'insurgeait dans le petit village de Saint Juan Coscomaltepec. Il fut rejoint par l'espagnol Cobos.

Calvo soulevait bientôt après la garnison de San Luis Potosi, et le colonel Tomas Mejia tint en échec les États de Queretaro et Guanajuato.

Sur ces entrefaites, Miramon, accompagné du commandant Francisco Velez, pénètre de nuit à Puebla. Il séduit le capitaine de garde au palais, qui s'engage à livrer son poste à minuit. Les deux conjurés en attendant l'heure fixée se rendent au théâtre et là ils trouvent le commandant de la place José Maria Garcia Conde qui recevait du colonel José Barreiro l'assurance de l'excellent esprit qui animait la garnison.

Minuit allait sonner. Velez, arrivé près du palais, simule l'ivresse, et est appréhendé par la police qui veut le conduire en prison.

Miramon s'approche, insinue aux agents que l'ivrogne est un officier de l'armée qu'il doivent conduire au poste militaire.

Les gardiens obéissent et Velez, à peine entré au corps de garde, s'arme d'un pistolet et somme l'officier Campos de remplir sa promesse. Celui-ci met son poste à la disposition de l'audacieux Velez.

Miramon avec ce faible appui se dirige vers les appartements du commandant de la place et lui ordonne sous peine de mort de lui livrer la garnison. Garcia Conde dut obéir, et pendant que Miramon s'empare de la caserne, Velez trouvant de la résistance auprès de Barreiro qui commandait le 2e bataillon de ligne, le fait conduire sur une petite place, et feint de vouloir le fusiller. Cet officier, intimidé, remet sa troupe aux ordres des conjurés, et obtient sa liberté.

M. Eugenio Barreiro, sachant ce qui se passait dans la place, se met à la tête de son régiment de cavalerie et profite de la nuit pour s'enfuir vers Tesmeluca, où il arrive le lendemain matin. De ce point, il envoie un courrier à Comonfort pour lui apprendre les étranges événements dont Puebla venait d'être le théâtre. En ce moment arrivait son frère José Barreiro avec le général Garcia Conde que Miramon avait fait placer dans une diligence et diriger sur Mexico.

Deux jours après, le général Joaquin Orihuela arriva à Puebla avec une petite troupe composée de 600 hommes, qu'il mit à la disposition des réactionnaires. Miramon sous les ordres du général Orihuela organisa une défense sérieuse qui contraignit Comonfort à envoyer une armée de 10,000 hommes sous les murs de Puebla.

Cette armée fut confiée au général Tomas Moreno, qui marcha immédiatement sur la ville sans rencontrer d'obstacles en route, mais en arrivant devant la place, il y trouva une garnison de 2000 hommes secondée par une partie des habitants, résolus à lui opposer une résistance acharnée.

L'attaque commença bientôt sur la Concordia. Miramon occupait cet édifice et disputa le terrain avec son courage habituel. Les troupes libérales ayant pénétré daus l'église, Mira-

mon, suivi d'une poignée de braves, s'établit dans le choeur, et la défense fut si rude que l'assaut et la prise de cette partie de l'édifice coûtèrent 500 hommes à Moreno, y compris le capitaine d'artillerie Manuel Lopez Bueno, officier fort estimé dans l'armée mexicaine.

Nous citerons ici un acte de bravoure de Miramon, qui du reste ne surprendra pas ceux qui ont eu connaissance de l'extrême témérité du général.

Au plus fort du combat et au moment où les troupes libérales cherchaient à enlever une barricade, le drapeau qui se trouvait sur celle-ci tomba la hampe brisée par la mitraille. Miramon donna des ordres pour qu'il fût remplacé, mais les soldats hésitèrent devant une mort presque certaine.

Miramon s'élança alors sur le sommet de la barricade, et de ce point périlleux, commanda à un de ses officiers d'aller chercher le pavillon qui flottait loin de là sur le palais du gouvernement. Miramon, impassible au milieu des balles et le visage tourné vers l'ennemi, attendit le drapeau, qu'il planta de ses propres mains sur le point le plus élevé du retranchement.

Puebla dut enfin succomber et se rendre après trente-deux jours de combats partiels. Miramon put sortir de la ville avec Orihuela, mais ce dernier fut bientôt après capturé et fusillé par le général Pueblita à San Andrés Chalchicomula.

Miramon ayant réuni une petite troupe de 80 cavaliers, se présente une nuit devant Toluca : il fait mettre pied à terre à une partie de ses soldats, et suivi de ceux-ci, de Manuel Ramirez Arellano et du commandant F. Velez, il pénètre grâce à l'obscurité dans la caserne, fait prisonnier un bataillon qui y était logé, et l'amène avec lui. Aussitôt que le commandant de place Plutarco Gonzalez apprend ce hardi coup de main, il se met à la poursuite de Miramon. Celui-ci l'attend aux environs de Toluca et le bat à l'*hacienda* de la Gabia.

Miramon poursuit sa route vers Sultepec, village qu'il trouve

fortement défendu et qu'il essaie d'enlever avec le peu de troupes qu'il a sous sa main; mais dans l'attaque, il est gravement blessé à une jambe. On le conduit couché sur un brancard jusqu'à l'*hacienda* de Atenco, où il est soigné secrètement dans la crainte que sa présence ne soit signalée aux autorités de l'État de Mexico.

La blessure augmente de gravité; on est sur le point d'amputer la jambe: le propriétaire de l'*hacienda* Juan José Cervantes fait conduire le blessé à Mexico, au milieu des plus grandes difficultés. Grâce à des soins intelligents Miramon est bientôt guéri et se dispose déjà à partir, lorsqu'un domestique infidèle va le dénoncer à la police. Juan José Baz, gouverneur de Mexico, accourt chez Cervantes et se saisit de Miramon qu'il fait enfermer dans un cachot.

Miramon était en prison depuis un mois, lorsqu'un jour au moment où on relevait la garde il reconnaît dans le chef d'escouade son ancienne ordonnance Trejo, qui plaçait en sentinelle devant sa porte un nommé Ignacio Mucinos ancien caporal du bataillon de Californie que le prisonnier avait commandé autrefois.

Ces deux hommes du peuple éprouvaient pour leur ancien chef un attachement extraordinaire, et le lendemain matin, en relevant la garde, Mucinos donna son uniforme à Miramon, et Trejo l'ayant placé parmi ses hommes, le fait sortir de prison. Étant arrivé du côté de la " *Acordada*, " Miramon sort brusquement des rangs et s'évade. Par une circonstance heureuse, le fugitif trouve au Paseo Nuevo son ami dévoué Raimundo Mora, riche propriétaire de la capitale, qui le conduit dans son *hacienda* de Pablo del Medio, où Miramon recouvre complètement la santé et bientôt on le voit partir à la recherche de nouveaux éléments pour combattre le gouvernement de Comonfort.

Ayant réuni 200 chevaux, il marche à leur tête sur Cuernavaca, dont il s'empare. Il reçut en ces moments la nou-

velle du coup d'État de Comonfort, et du *pronunciamiento* de Mexico. Ces graves événements l'obligèrent à se rendre à la capitale de la République, où eurent lieu les faits dont nous parlerons au prochain chapitre.

Chap. IV.

Triomphe des conservateurs.

Coup d Etat de Comonfort — Plan de Tacubaya — Prise de l'hospicio de pobres et de l'Acordada — Entrée à Mexico de l'armée conservatrice — Reddition de Toluca — Bataille de Salamanca — Capitulation de Romita — Emprisonnement de Juarez et de son ministère — Dangers qu'ils courent — Zacatecas — Mort de Manero — Mort d'Osollo — Son testament — Bataille de Carretas — D'Atenquique — Prise de S. Louis-Potosi par Vidaurri — d'Ahualulco — Attaque de Mexico par Blanco — Il est battu à Huichilac — Mariage de Miramon — Déroute de Casanova à Cuevitas — Prise de Guadalajara — Supplice des colonels Pielago et Monayo — Assassinat de Blancarte — Miramon reprend Guadalajara — Bataille de Tonilá — Pronunciamiento de Mexico par Robles — Nomination de Miramon à la Présidence par les chefs prononcés — Il y renonce — Décret de Zuloaga le nommant président substitut de la République.

En décembre 1857 M. Comonfort président de la République luttait contre l'influence des deux grands partis qui divisaient le Mexique et il se montrait au-dessous de la tâche que sa haute situation lui imposait.

Voulant tour-à-tour satisfaire les deux camps, il s'aliéna les sympathies de l'un et de l'autre. Les libéraux jugeaient qu'il penchait trop ouvertement du côté des conservateurs et les conservateurs se plaignaient amèrement des gages qu' il donnait aux libéraux. Si les deux partis jugeaient différemment

les sentiments politiques du président, ils s'accordaient pour reconnaître la versatilité de son caractère, la perfidie de quelques uns de ses actes et son insuffisance à remplir les devoirs de sa charge.

Après avoir penché tantôt vers un parti, tantôt vers l'autre, Comonfort sur le conseil de son ministre des finances, Manuel Payno, prit une résolution extrême aboutissant à un coup d'Etat.

Il s'agissait de convoquer une assemblée constituante où se trouveraient représentés tous les partis. Cette assemblée annulerait d'abord la constitution de 1857 et la modifierait ensuite dans un sens conservateur.

On devait également procéder à la rédaction d'un concordat qui réglerait définitivement les rapports de l'État et du clergé.

Ce plan fut secondé par M. Juan José Baz, gouverneur du district, qui se rendit immédiatement à Vera-Cruz afin de solliciter du gouverneur de cet État, M. Manuel Gutierrez Zamora, son adhésion au projet du président.

Le général Félix Zuloaga était ami et même *compadre* [1] à Comonfort. A la tête de 3000 hommes bien disciplinés il devait exécuter le *pronunciamiento.* Son quartier général se trouvait en proximité de la ville à Tacubaya, et c' est au nom du plan de Tacubaya que Comonfort fit dissoudre le congrès.

M. Benito Juarez, président de la cour suprême de justice, qualifia de trahison l'acte de Comonfort, il protesta et déclara qu' il assumait le pouvoir en sa qualité de vice-président de la République. Comonfort le fit emprisonner dans le palais même du gouvernement.

Le 11 janvier 1858 le général Parra se souleva à Santo-Domingo au cri de *Religion y fueros;* et Comonfort voyant que ses projets, attaqués dans la capitale, n'étaient pas mieux accueillis dans les provinces, se jeta dans les bras du parti libéral.

[1] Parrain de baptême de son fils.

Le général Zuloaga ne voulut pas le suivre dans cette voie et se joignit à Parra; Miramon et Osollo, qui à la tête de quelques partisans combattaient dans l'intérieur du pays, furent appelés à Mexico. Anselmo de la Portilla décrit ainsi qu' il suit leur entrée à la capitale.

Dans une de ces journées deux jeunes chevaliers au brillant aspect traversèrent au galop les rues de la ville, le pistolet au poing; ils passèrent près des lignes du gouvernement et ils s'arrêtèrent au couvent de Santo-Domingo pour se transporter ensuite à la Ciudadela. La foule les suivait et les acclamait et sur toute la ligne des *pronunciados* les cloches sonnèrent à toute volée en signe de réjouissance. Cette allégresse était justifiée, car les nouveaux arrivés étaient Osollo et Miramon, les plus vaillants champions de la révolution conservatrice.

Les *pronunciados* au nombre de 4,000 occupaient la citadelle et les couvents de Santo-Domingo et Saint Agustin; le gouvernement occupait les autres hauts de la ville avec 5000 hommes environ et il fit élever des barricades dans les rues en même temps que le colonel d'artillerie M. Manuel Balleontin fortifiait l'*Acordada* et l'*hospicio de pobres* situés à proximité de la citadelle. M. Comonfort avait rendu la liberté à Juarez. Le parti libéral lui prêta son appui, car ce n'était plus le président, mais le pouvoir du parti libéral qui était en jeu.

Avant d'ouvrir les hostilités, le Président voulut gagner les deux officiers Miramon et Osollo qui jouissaient déjà d' une grande renommée. Une commission composée de M. le licencié José Maria Lacunsa, Manuel Siliceo et Manuel Payno, s' adressa à eux afin de chercher à les attirer dans le camp libéral. On alla jusqu' à leur promettre le grade de général de brigade et un commandement dans l'armée active.

Les colonels Miramon et Osollo reçurent les délégués de Comonfort, mais ce ne fut que pour affirmer en leur présence les prin-

cipes conservateurs dont ils défendaient si vaillamment la cause. La lutte ne tarda pas à s'engager.

Miramon avec 1500 hommes sous ses ordres dirigea le feu de son artillerie sur l'*Acordada* et l'*hospicio de pobres*, et après une canonnade de deux heures ayant réussi à ouvrir une brêche dans un des côtés de l'hospice, il s' y précipita à la tête de ses soldats sous une grêle de balles.

Un terrible combat s'engagea corps à corps dans les cours et les escaliers de l'hospice, et Miramon ne s'en rendit maître qu'en éprouvant des pertes sensibles. Par un hasard miraculeux il sortit sain et sauf de cette sanglante bagarre.

Maître de l'hospice, il attaqua l'*Acordada* où luttait vaillamment le colonel Osollo contre Balleontin et il put s'e nemparer tout en réussissant à empêcher la fuite des nombreux prisonniers pour délit de droit commun qui s'y trouvaient renfermés et qui auraient pu mettre à profit le désordre qui régnait à ce moment dans la ville pour la mettre au pillage.

Le chef de la police, M. Porfirio Garcia de Leon, voulut secourir la *Acordada;* mais Osollo s'étant porté au-devant de lui le battit en retraite avec une précipitation qui produisit une terreur panique dans les rangs de ses soldats.

La nuit était venue et les troupes du gouvernement la mirent à profit pour abandonner la ville. Le 21 janvier M. Comonfort prenait le chemin de Vera-Cruz, où il arriva sans encombre, grâce à la protection que lui accorda Osollo. À Vera-Cruz, Comonfort s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans.

Une assemblée de notables se réunit le 22 janvier à Mexico et elle accorda le titre de président de la République au général Felix Zuloaga, qui prit possession de ce poste dans la journée même et dont le premier acte fut de nommer un ministère composé d'hommes politiques notoirement conservateurs.

L'entrée triomphale de l'armée victorieuse dans la ville de Mexico eut lieu le jour suivant au milieu d'un enthousiasme général.

Les principes religieux, qui depuis des siècles et malgré l'indépendance formaient exclusivement le fond de l'éducation de toutes les classes de la société, n'avaient pu être déracinés en quelques années par les violentes attaques des libéraux. Les femmes surtout, passionnément attachées aux pratiques religieuses, firent un accueil enthousiaste à l'armée libératrice. Les fenêtres et les balcons étaient couverts de draperies comme aux jours des grandes solennités religieuses et les fleurs pleuvaient sous les pas des vainqueurs. Ce n'était sur le passage des troupes que des transports de joie et cris d'allégresse.

La jeunesse des deux chefs conservateurs Osollo et Miramon, leur valeur incontestable, leurs brillantes campagnes, les actes de courage et de témérité dont ils se montraient prodigues, les coups de main audacieux dans une guerre de surprises fertile en incidents de toute sorte, les avaient rendus justement populaires dans l'esprit d'un peuple naturellement ardent et amoureux d'aventures. Ils furent les héros de cette journée et les acclamations qui s'élevaient jusqu'aux triomphateurs partaient non seulement du peuple mais encore des classes élevées de la société. Quelques dames allèrent jusqu'à jeter leurs mantilles sous les pieds du cheval d'Osollo, et le brillant colonel abandonnant un instant sa monture ramassa lui-même les précieux gages d'enthousiasme pour les remettre à leurs charmantes propriétaires.

Osollo avait 28 ans, il était de haute taille et blond. Il avait perdu le bras droit à la bataille de la Magdalena.

Son instruction militaire était très étendue et maintes fois il fit preuve d'un caractère franc et généreux. Il fut toujours un des plus fermes appuis du parti conservateur.

Miramon n'était âgé alors que de 25 ans; il était de taille moyenne, brun; ses yeux noirs étaient remarquablement grands, et bien qu'il fût d'un caractère froid et très réservé, il ne recherchait pas moins la société des femmes auprès desquelles il se montrait empressé et galant. Malgré sa jeunesse il avait

conquis tous les grades sur le champ de bataille, et dans ses combats il avait montré la fertilité de son esprit en expédients de tout genre et son aptitude innée pour l'art de la guerre. Osollo avait pour lui une grande amitié et estimait hautement ses qualités militaires Il en donna ce jour même une preuve frappante. Le président Zuloaga l'ayant élevé au grade de général de brigade, il demanda de partager cette faveur avec Miramon, qui appelé au palais reçut également cette haute distinction.

Ici se place un incident qui a trait à la vie intime de Miramon, mais que nous ne saurions passer sous silence. Trois ans auparavant, Miguel Miramon, séduit par la beauté d'une jeune fille appartenant à une famille qui habitait la capitale, s'était montré fort assidu auprès d'elle et lui avait fait part de ses projets de mariage ; mais la jeune fille, en riant, lui avait dit, après avoir considéré le visage imberbe du jeune officier : " Vous repasserez quand vous serez général.

Ces mots s'étaient gravés dans l'esprit de Miramon, et quelques instants après avoir été promu au grade de général de brigade, il sortait du palais et se dirigeait vers la maison qu' habitait Mlle Conception Lombardo — c'était le nom de la jeune fille — et lui rappelant leur dernière entrevue il jetait à ses pieds la *faja* (bande), insigne du grade qu'il portait. La jeune fille surprise hésitait, mais sur les instances du général Osollo qui vint le soir même appuyer la demande de son jeune compagnon d'armes, il fut décidé que les jeunes fiancés s'uniraient à la fin de la campagne que Miramon devait entreprendre immédiatement dans l'intérieur du pays pour compléter et consolider la victoire des conservateurs.

Le lendemain Miramon partait à la tête de 1500 hommes se rendant à Toluca où commandait le général D. Antonio Ramirez, dont les troupes abandonnant leur chef embrassèrent la cause conservatrice.

Miramon revint à Mexico pour repartir presque aussitôt à

la tête de la seconde division et attaquer les libéraux qui s'étaient concentrés dans les États de Queretaro et de Guanajuato.

Le général Louis Osollo avait le commandement en chef, mais sa mauvaise santé ne lui permit de rejoindre Miramon qu'à Queretaro. De là ils marchèrent contre les troupes libérales qui étaient campées dans la plaine de Salamanca. Elles étaient commandées par le général D. Anastasio Parodi, officier instruit, qui s'était distingué dans de nombreuses rencontres avec les conservateurs.

Salamanca est une ville de 16,000 habitants située dans une plaine à 80 lieues au nord-ouest de Mexico et a 25 au sud de Guanajuato. Sur sa droite s'élèvent des collines qui sont les contre-forts des montagnes au pied desquelles s'élève Guanajuato. (Voir carte N° 4).

Parodi prit Salamanca pour base de ses opérations, il y plaça ses réserves ; quant à lui, comme nous l'avons dit, il disposa ses troupes dans la plaine au sud de la ville, comptant un effectif d'environ 6200 hommes et 24 pièces d'artillerie.

L'armée conservatrice s'avançait par la route qui conduit de Celaya à Salamanca et bientôt la guerrilla de Francisco Rocha qui formait l'avant-garde arriva en présence de l'ennemi.

Les troupes de Parodi formaient un carré dont un des sommets s'appuyait sur Salamanca. Un des côtés de ce carré, faisant face aux collines, était commandé par Huerta ; un autre qui barrait la route de Celaya avait à sa tête Doblado, et les deux autres qui s'appuyaient sur Salamanca étaient dirigés par le général Parodi.

Osollo, à la tête de 5200 hommes et 24 bouches à feu, divisa ses forces en trois colonnes : Miramon commandant celle du centre, le général Manero la gauche et le général Francisco Casanova la droite. La cavalerie en réserve sous les ordres du général Mejia occupait l'arrière-garde.

L'action s'engagea sur toute la ligne : Miramon attaqua le

front de Doblado, Manero la droite de Parodi et Casanova occupa les collines de face à Huerta. Les troupes libérales ayant tout intérêt á déloger Casanova des hauteurs dont il s'était emparé, l'attaquèrent avec une extrême vigueur et faillirent le rejeter dans la plaine. Miramon voyant le danger qui menaçait la droite, sans interrompre son attaque, donna ordre au colonel Solis de courir avec le deuxième bataillon au secours de Casanova.

Solis s'élança vers la hauteur il arrêta les fuyards et l'ordre ayant été rétabli, Casanova put déployer ses troupes sur sa droite en tâchant d'envelopper l'ennemi. Le général Parodi, qui avait vu le désordre des troupes de Casanova et ensuite l'élan des siennes arrêté tout d'un coup par l'arrivée du bataillon de Solis, voulut tenter un coup décisif en ordonnant au colonel José Maria Calderon de charger à la tête de sa cavalerie.

Calderon charge brillamment, mais Osollo voyant s'ébranler la cavalerie ennemie, ordonne à Mejia de contourner au galop les collines, et de la prendre par son flanc gauche.

Quelques minutes après les deux cavaleries ennemies se rencontrèrent. Mejia arrête celle de Calderon et un combat terrible et meurtrier s'engage corps à corps. Calderon, blessé à différentes reprises, tombe mortellement frappé, sa cavalerie se débande et au même moment les colonnes de Miramon et de Manero ayant culbuté les troupes qu'ils avaient combattues, se trouvent concentrées en un même point.

L'armée libérale en complète déroute abandonna sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés, son artillerie et ses bagages.

L'armée conservatrice eut à déplorer la perte du colonel Solis frappé en se portant au secours de la brigade Casanova. Osollo laissa à la cavalerie le soin de poursuivre les fuyards, et cette victoire fut si décisive que dans les conférences de Romita qui suivirent, Parodi et Doblado déclarèrent abandonner au vainqueur leurs dernières ressources et se retirer à la vie privée.

Au lendemain de la bataille de Salamanca le général Osollo pleurait la mort d'un ami, le colonel Calderon. Bien que combattant dans des camps opposés, les deux officiers se connaissaient intimement et avaient appris à s'estimer.

Le colonel Calderon était un officier instruit et un soldat chevaleresque. Une de ses sœurs, mariée à M. Juan Harro Maldonado, ministre des finances de Zuloaga, lui avait écrit une lettre pressante pour le détourner du parti libéral. Calderon, qui ne manquait pas d'*humour*, lui répondit, dans une lettre qui devait être la dernière, que " la consigne lui défendait d'entretenir des relations avec l'ennemi. „

Osollo fit faire au colonel Calderon les funérailles dues au rang qu'il occupait dans l'armée et auxquelles il assista en personne. Au même moment Miramon conduisit aussi le deuil d'un ami, le colonel Solis.

Pendant qu' Osollo et Miramon combattaient à Salamanca, Juarez s'était retiré à Guadalajara, ville située à 170 lieues de Mexico et qui pour sa population et sa richesse pouvait être considérée comme la seconde de la République.

Faisant appel aux principes constitutionnels et en sa qualité de vice-président de la République, il avait assumé le pouvoir et se trouvait ainsi être sans conteste le chef reconnu du parti libéral. Il nomma un ministère et établit à Guadalajara le siège de son gouvernement.

L'éclatante victoire de Salamanca eut un grand retentissement dans tout le pays et quand la nouvelle se répandit dans l'État de Jalisco, le colonel libéral Landa, chef du 5ème bataillon, se tourna vers le soleil levant et déclara qu'il faisait cause commune avec les conservateurs. Sur le champ il fit emprisonner Juarez et ses ministres et donna à un de ses officiers l'ordre de les fusiller. L'officier se dirigea avec ses hommes du côté de la prison et pour éviter toute perte de temps il décida de procéder à l'exécution des condamnés dans la prison même, qui n'était que le palais de Guadalajara.

Ici se place un fait caractéristique qui dévoile l'état d'esprit de ces soldats. Enrôlés dans une guerre de partisans dont ils n'entrevoyaient pas toujours exactement le but, sans opinions arrêtées et entraînés de vive force dans le tourbillon des combats, ces hommes se laissaient facilement guider par leurs sympathies, prêts à subir l'influence morale des chefs capables de les entraîner. C'était le cas de quelques officiers comme Osollo et Miramon, qui avaient le don d'enthousiasmer leurs soldats. Dans l'incident qui va suivre ce ne fut point un soldat, mais un civil, maître dans l'éloquence, poète et littérateur distingué, M. Guillermo Prieto, qui apprenant que Juarez, ses ministres et lui-même — M. G. Prieto était ministre des finances — allaient être, sur le champ, passés par les armes, marcha au-devant du peloton et harangua les soldats. Il sut trouver des accents dignes des antiques tribuns du peuple qui dominaient les foules par leur parole enflammée, et le peloton d'exécution, séduit et subjugué par l'éloquence de l'orateur, leva la crosse en l'air.

Cet acte d'insubordination sauva la vie des prisonniers, car le général Osollo ayant donné l'ordre au colonel Landa de laisser la vie sauve à Juarez et à ses ministres, ceux-ci purent se réfugier chez le consul de France qui, grâce à son influence, put obtenir quelques jours après que Juarez et les siens partissent de Guadalajara.

Le général Osollo marcha sur cette ville en fractionnant les 6000 hommes, qu'il avait sous ses ordres, en trois colonnes: une de 3000 hommes sous les ordres de Miramon prit garnison à Guadalajara, la deuxième de 1000 hommes sous les ordres du général Antonio Manero marcha sur Zacatecas, et lui-même avec les 2000 autres marcha sur Saint-Luis. Les trois villes que nous venons de citer forment un angle, dont Zacatecas est le sommet, la distance de Zacatecas à Saint-Luis étant de 60 lieues et celle de S. Luis à Guadalajara de 100 environ. (Voir carte N° 9)

Le 31 mai 1858 le général Manero fut attaqué par le gé-

néral Juan Zuazua à la tête de 4000 hommes que le général Santiago Vidaurri avait levés dans les Etats de Nuevo Leon et Coahuila pour la défense des principes libéraux. Le général Manéro se fortifia dans le *cerro de la Bufa*, qui domine la ville de Zacatecas et se défendit courageusement dans un combat qui ne dura pas moins de dix heures. Vaincu, il tomba au pouvoir du général Zuazua qui le fit fusiller immédiatement, ainsi que le colonel Landa, les lieutenants colonels Gallardo et Aduna et le chef de division M. Annibal Drechi. Le colonel Landa était celui qui deux mois auparavant avait emprisonné Juarez.

Ces exécutions causèrent une vive émotion dans le camp conservateur, et le gouvernement de Zuloaga fit promulguer par son ministre de l'intérieur, M. Manuel Fernandez de Jauregui, la loi dite *des conspirateurs*, par laquelle tout officier libéral tombant au pouvoir des troupes conservatrices devait être immédiatement passé par les armes.

Le général Osollo apprit la défaite du général Manero à Saint-Luis Potosi ; il voulut marcher sur Zacatecas, mais frappé par la fièvre typhoïde il mourut le 18 juin 1858.

Cette perte fut vivement sentie par le parti conservateur; personnellement Osollo avait su se créer des symphaties dans tout le pays, et par ses hautes qualités militaires, son immense prestige et son dévouement à la cause qu'il défendait il était devenu le plus ferme soutien de son parti. Sa mort laissait un vide immense; et ses partisans, un instant découragés, jetèrent les yeux sur Miramon, seul capable de succéder à ce vaillant champion de l'idée conservatrice.

Les sentiments de douleur que fit éclater la mort d'Osollo troublèrent si fort les esprits, qu'un instant on crut que cette mort soudaine avait été causée par le poison. Il n'en était rien.

Le testament d'Osollo mérite d'être rappelé. Le désintéressement de cet homme, qui aurait si bien pu s'enrichir comme tant d'autres s'il avait usé de l'influence que lui donnait sa

haute situation, démontre bien, chez ce jeune général, mort à l'âge de 28 ans, une probité scrupuleuse.

Il laissait pour toute fortune trois chevaux, sa montre et quelques vêtements; il recommandait de payer avec l'allocation du mois courant, qu'il n'avait point touché, cent piastres, prix d'un des chevaux qu'il avait acheté récemment. Il léguait à Miramon son épée et sa capote de campagne et le signalait au gouvernement général comme son successeur.

Sur ces entrefaites B. Juarez s'était embarqué dans un port du Pacifique, avait gagné les Etats-Unis du Nord qu'il avait traversé et s'était rendu à Vera-Cruz où Gutierrez Zamora, gouverneur de cet État, l'accueillit et où il établit le siège de son gouvernement. Il prétendait être président constitutionnel et légal de la République et contestait les pouvoirs du général Zuloaga qu'il jugeait illégitimes. De longues controverses juridiques s'élevèrent sur le point de savoir lequel des deux présidents *in partibus*, qui régissaient les destinées du Mexique, était dans la légalité. Cette question fut passionnément débattue, sans toutefois donner aucun résultat pratique.

Les pays qui entretenaient des rapports avec le Mexique reconnurent unanimement le gouvernement établi dans la capitale. Plus tard le cabinet de Washington modifia son opinion; Juarez lui donna des gages sur lesquels nous croyons ne pas devoir insister et il fut reconnu président de la république Mexicaine par le gouvernement de l'Union.

Le général Zuazua vainqueur à Zacatecas, se dirigea vers S. Luis défendu par le général Calvo, qui fut battu par des troupes supérieures en nombre et abandonna la place. Zuazua y entra en vainqueur et y commit maints excès de pouvoir qui irritèrent la population. La chute de Zacatecas, les exécutions sommaires des officiers prisonniers, la mort d'Osollo et la perte de S. Luis causèrent une profonde émotion dans la capitale. On commençait à croire que l'on ne pourrait vaincre l'armée libérale qui dominait le nord du pays, et le découragement se fit sentir dans les rangs des conservateurs.

Il nous parait indispensable de dire ici, pour l'instruction du lecteur et afin de donner une idée à-peu-près exacte des guerres civiles qui ravagèrent si longtemps le Mexique, comment se formaient les armées qui paraissaient surgir du sol, ou qui levées en quelques mois dans les provinces de l'intérieur du pays, apparaissaient soudain aux portes des grandes villes menaçant la capitale et renversant les gouvernements qui, la veille encore, paraissaient assurés d'un long avenir.

Les soldats se recrutaient dans les champs, dans les villages ou dans les villes, enrôlés de vive force. C'était par *la leva*, cette effroyable plaie, que le gouvernement aussi bien que les insurgés formaient les troupes qui devaient combattre sans cesse, parcourant, à marches forcées, des étendues immenses dans un pays accidenté, mal vêtus, point ou mal nourris, subissant toutes les souffrances et toutes les privations.

C'était la race indigène qui fournissait le lourd contingent des hommes de guerre. Très docile, d'une grande sobriété et cependant vigoureuse, elle support les plus grandes fatigues avec le stoïcisme des fatalistes, et aux jours de lutte, l'instinct belliqueux de la race en éveil les poussait dans la mêlée. Les cadres d'une armée se renforçaient au lendemain d'une bataille par tous les prisonniers faits à l'ennemi, et il n'était point rare de voir un soldat hier encore se battant dans les rangs des libéraux combattre avec le même courage sous les ordres des officiers conservateurs.

L'armée n'était jamais pourvue de vivres, et pour subvenir à ses besoins; le soldat devait recevoir une solde, qui souvent ne lui était pas payée, l'argent faisant défaut. D'autres fois l'armée traversait des régions peu peuplées et les chefs divisaient leurs troupes en plusieurs corps qui suivant des chemins différents trouvaient plus facilement à se ravitailler. Ce fractionnement parfois inéluctable favorisait l'ennemi qui, informé par ses espions, battait en détail des troupes devant lesquelles il eût reculé si elles se fussent présentées en masse.

Si les colonnes qui parcouraient l'intérieur du pays n'embarrassaient pas leur marche par le transport des approvisionnements en vivres, il en était de même de beaucoup d'autres accessoires indispensables à une armée en campagne; les tentes étaient un luxe inconnu, point des chariots, de forges, d'outils, et ce qui est plus encore, point d'ambulances. Le convoi se composait de quelques mulets chargés de munitions de guerre, suivis des femmes, compagnes dévouées des soldats, attachées à leurs pas et à leurs souffrances, dans les étapes d'une guerre sans fin.

Si le sort du soldat était navrant, la tâche des officiers n'était pas moins ingrate, et les chefs supérieurs devaient déployer la plus grande activité afin de maintenir l'ordre dans des masses incohérentes et d'éviter les désertions au cours des étapes et les jours de combat.

Au moment où nous parlons, les conservateurs avaient à vaincre d'autres difficultés; ils étaient maîtres de l'intérieur du pays, mais les forts, les frontières et presque toutes les voies de communication avec l'étranger étaient au pouvoir de ses adversaires. Ceux-ci se fournissaient au déhors, aux États-Unis surtout, d'armes perfectionnées, tandis que les conservateurs ne possédaient qu'un armement vieux et disparate.

Reprenons notre récit:

Miramon reçut l'ordre de marcher sur S. Luis. Il laissa à Guadalajara le général Casanova à la tête de 1500 hommes et il prit le chemin de S. Luis avec une division composée de 3000 hommes, pour aller à la rencontre du général Zuazua dont le prestige avait grandi à la suite des succès qu'il avait remporté sur les généraux Manero et Calvo.

Non loin de S. Luis se trouve le col de Carretas; Zuazua et Vidaurri avaient campé leur armée sur les hauteurs qui dominent la route en cet endroit et leurs soldats s'embusquaient aisément derrière les nombreux cactus qui couvraient les versants de la montagne, et qui s'étendaient des deux côtés, jusqu'à la route elle-même.

Miramon fit halte ; une brigade sous les ordres du général Eligio Ruelos prit possession sur la route avec l'artillerie : on lui confia la garde des munitions et des autres approvisionnements de l'armée. Miramon se mit à la tête de deux bataillons d'infanterie et muni de quelques pièces de montagne il s'élança hors de la route, tournant le flanc gauche de l'armée ennemie. Un sanglant combat s'engagea, et lorsque Miramon put se rapprocher du versant de la montagne, le général Ruelas se porta en avant, suivant les ordres précis qu'il avait reçus, et bien qu'en éprouvant des pertes sensibles il réussit à culbuter l'armée de Zuazua. La route était libre et Miramon fit son entrée à S. Luis, où il fut chaleureusement accueilli soit à cause des sympathies que lui portait la population de cette ville, soit à cause des vexations dont elle avait été en butte pendant la courte domination du général Zuazua.

Sur ces entrefaites le général Santos Degollado, un des chefs les plus actifs du parti libéral, avait réuni des troupes nombreuses dans la région du sud de l'État de Jalisco et dans le nord de l'État de Michoacan. Il menaçait la ville de Guadalajara défendue par le général Casanova.

Miramon reprit le chemin de cette ville et à son arrivée le général S. Degollado se retira en bon ordre et s'en alla camper sur un terrain des plus favorables à son armée, à Atenquique. Miramon marcha à sa poursuite, mais il fut arrêté par la position presque inexpugnable choisie par Degollado.

D'énormes *barrancas*[1] prennent naissance dans ces montagnes ; les plus importantes, celles d'Atenquique et de Beltran, ont près de 1700 mètres de profondeur. Aucune voiture ne peut les traverser ; les chemins étroits et rapides tracés sur leurs versants ne sont praticables qu'aux bêtes de somme. Les libéraux s'étaient établis en arrière de ces immenses tranchées, dont leur artillerie balayait facilement les bords opposés. Il eût été im-

[1] Ravins.

prudent d'aborder cet obstacle de front. Aussi le général Miramon, laissant une partie de sa colonne devant les barrancas pour occuper et surveiller l'adversaire, traversa pendant la nuit le *rio* Coahuanejo, dans lequel les *barrancas* viennent déboucher, et faisant un grand détour sur sa gauche, il suivit un chemin de montagne par lequel il pouvait, d'après les circonstances, soit prendre la position à revers, soit marcher directement sur Colima. A l'aube, il tombait sur l'arrière-garde de Degollado, qui surprise et sans défense de ce côté fut mise en complète déroute, entraînant la perte de l'armée libérale.

Miramon revint à Guadalajara, où il apprit que le général Santiago Vidaurri à la tête de 6000 hommes se dirigeait des États de Nuevo Leon vers S. Luis Potosi défendu par des troupes insuffisantes sous les ordres du général Manuel Fernandez.

Miramon marche sur Guanajuato, où le gouvernement lui envoie une somme d'argent et 2,000 hommes de troupes commandés par les généraux Marquez et Mejia. Mais le général Fernandez menacé à S. Luis abandonna cette place et se retira en bon ordre sur Guanajuato.

Deux lettres adressées par Miramon à Mlle Concepcion Lombardo donneront une idée exacte de la situation qui était faite au jeune général. Dans la première de ces missives datée de Guanajato le 12 août 1858, il s'exprime ainsi : " Je te parlerai de politique; je suis arrivé sans encombre, mes troupes s'élèvent à 4,000 hommes, elles se sont reposeés et je n'attends que l'arrivée de Marquéz avec 1200 hommes et celle de Mejia avec 800 hommes pour marcher immédiatement à l'ennemi. Je te tiendrai au courant de ce qui se passera, afin que tu ne sois pas inquiète et surtout ne fais aucun cas des racontars rapportant qu'on me tue, qu'on me blesse ou que l'on me bat. "

Le 25 août 1858 il écrivait ce qui suit: " J'ai une foi aveugle dans le triomphe de mes troupes sur celles du nord; mais malgré cette confiance demande au ciel qu'il m'inspire, qu'il

donne le courage à mes troupes et qu'il épargne la vie de ceux que j'aime. „

Deux autres lettres révèlent les sentiments intimes du général Miramon et nous croyons devoir en donner les extraits suivants : “ Queretaro, 31 août 1858..... Puisqu'il te plaît de savoir ce qui se passe ici en fait de politique ou plutôt en fait d'événements militaires, je te le ferai connaître. Il s'agit pour le moment de prendre S. Luis occupé par l'ennemi, qui d'après l'avis de quelques personnes défendra cette place à tout prix avec 7000 hommes et 42 pièces d'artillerie ; d'autres disent 5000 hommes et 38 pièces ; quoiqu'il en soit, je te promets de t'écrire de S. Luis le 15 du mois prochain et si nous engageons la bataille je vaincrai probablement, car je compte sur 5500 bons soldats et 37 excellentes pièces d'artillerie.

“ Je n'ai pas d'inquiétude au sujet de la campagne, car je crois que la victoire est avec nous, mais nous n'en devons pas moins demander à Dieu de m'inspirer pour conduire heureusement mes opérations et pour terminer la guerre dans ces régions. „

Le 12 septembre 1858 il écrivait:

“ Je remplis ma promesse en t'écrivant avant le 15 de ce mois de la ville de S. Luis Potosi et j'ai le regret de te dire que Vidaurri a battu en retraite, mettant entre mes troupes et les siennes une distance de 20 lieues. Cependant si je puis escompter aujourd'hui quelques traites sur Guanajuato, avant huit jours je battrai Vidaurri, ou bien j'occuperai Zacatecas. J'ai également le regret de t'annoncer que la fortune semble n'accompagner que moi, car tu ne peux ignorer les événements à Tampico, Aguas-Calientes et Hüachinango ; et comme je ne puis être partout, je crains, à la longue, de me lasser et d'avoir à prendre la résolution de quitter ce pays. Je désire connaître ton opinion, dont je fais le plus grand cas ; je sais que je puis compter sur ton affection et ce que tu me conseilleras sera dicté pour mon bonheur. „

Miramon ayant fait son entrée à San-Luis, Vidaurri se retira vers l'État de Zacatecas et il se fortifia dans les montagnes de Ahualulco près du village de ce nom. (Voir carte N° 5). Il était accompagné de quelques chefs supérieurs, comme Sayas, Zuazua, Zaragoza, Quiroga et Arrambéri. De son côté l'armée conservatrice comptait parmi les siens Marquez, Mejia, Velez et Diaz de la Vega.

Aussitôt que Miramon eut obtenu les ressources pécuniaires qui lui faisaient défaut, il se mit à la poursuite de Vidaurri. Il arriva le 25 septembre en face d'Ahualulco, mais un épais brouillard empêcha l'attaque dans cette journée; Miramon avait décidé, d'accord avec es généraux. d'attaquer l'ennemi de front, mais comprenant les dangers de cette opération il envoya en exploration le colonel Felipe Chacon qui découvrit un lieu favorable au passage des troupes pour l'attaque du flanc gauche de l'ennemi en remontant jusqu'à Bocas. On résolut de porter l'attaque de ce côté et le général Marquez fut chargé de cette manœuvre ; il avait sous ses ordres 3000 hommes commandés par les colonels Manuel Diaz de la Vega et F. Velez; la cavalerie était sous les ordres de Mejia secondé par les colonels Chacon et Barroso.

Marquez tourna la gauche de l'ennemi, tandis que Miramon attaquait le centre; et après trois heures d'un combat très vif, la victoire se déclara du côté des conservateurs.

Miramon écrivait d'Ahualulco le 30 septembre 1858 :

" C'est avec le plus grand plaisir que je t'annonce qu' hier, vingt-sixième anniversaire de ma naissance, j'ai complètement vaincu Vidaurri et son armée composée de 5000 hommes et de 23 pièces d'artillerie. Il m'attendait dans les formidables positions qui se trouvent aux environs du village d'Ahualulco. La bataille a été acharnée, notre triomphe complet et l'ennemi a laissé en notre pouvoir ses 23 pièces d'artillerie, 130 chariots chargés de munition, d'armes, d'effets, d'habillement et autres approvisionnements qu'il avait pris à S. Luis.

" Il a laissé sur le champ de bataille 400 morts, un grand nombre de blessés et nous lui avons fait 100 prisonniers. Les chefs ont pu se sauver et seuls les malheureux soldats sont restés sur le champ de bataille. Nous avons perdu le colonel Barroso frappé mortellement ; le général Mejia, le colonel Velez, le lieutenant colonel Inguanzo et le commandant Villasana ont été blessés ; 22 autres chefs ont été tués ou blessés. Les généraux, officiers et soldats se sont hier très bien battus et ils ont voulu fêter mon anniversaire en me faisant hommage des canons et chariots pris à l'ennemi.

" Le défaut de ressources m'oblige à retourner à S. Luis et de là je marcherai sur Zacatecas. „

Miramon envoya à Mexico son secrétaire M. le colonel Antonio Ayes Teran, afin de renseigner le gouvernement sur la situation pécuniaire de l'armée en lui indiquant qu'il ne pouvait se mouvoir et occuper les États du Nord où le général Vidaurri jouissait d'une certaine influence.

Au moment où le colonel Ayes Teran arrivait à Mexico, cette ville était menacée par le général Miguel Blanco, qui faillit s'en emparer dans la journée du 15 octobre.

Le gouvernement conservateur n'avait connu la présence du général Miguel Blanco aux environs de la ville, à Tacubaya, qu'au moment où les libéraux attaquaient Chapultepec. Les élèves de l'école militaire se rangèrent sur la chaussée de la Veronica et ils arrêtèrent la colonne de M. Blanco.

Le général Luis Perez Gomez se porta à leur secours avec un millier d'hommes qui se comportait vaillamment au feu ce qui n'empêcha pas le général Perez Gomez de fuir honteusement et de rentrer dans les rues de Mexico au grand galop de son cheval. Cependant M. Blanco fit halte à Chapultepec et il fit occuper par le général José Justo Alvarez le couvent de S. Pablo situé au sud de Mexico.

Le général Miguel Piña, nommé pour remplacer le général Perez Gomez, attaqua dans l'après-midi le couvent de S. Pa-

blo et celui de la Merced dont s'était emparé, avec quelques soldats, un jeune homme, M. Daniel Traconis. Alvarez et Traconis furent repoussés, et le général Blanco, désespérant de s'emparer de la capitale, battit en retraite par le chemin du sud, poursuivi par M. Piña qui l'atteignit à Huichilaque, où s'engagea un combat de peu d'importance: l'avantage y resta néanmoins à Miguel Piña.

Dès que M. Blanco s'était présenté aux portes de la capitale, le gouvernement avait télégraphié à Miramon, qui prit immédiatement le chemin de Mexico.

Saint-Luis est séparé de Mexico par une distance de 130 lieues, que Miramon franchit en 60 heures, marchant nuit et jour en diligence accompagné de son État-major armé de rifles. A son arrivée à Mexico tout danger avait disparu; Miramon fut reçu par le gouvernement avec de hautes marques de distinction et il mit à profit son court séjour à Mexico pour s'unir avec Mlle Conception Lombardo. M. Zuloaga, président de la République, et Mme Zuloaga furent les témoins de Miramon.

Trois jours après son mariage, le jeune général reprit le chemin de S. Luis, où il apprit que le général Casanova avait été battu à Cuevitas malgré une brillante charge de cavalerie conduite par le général Herran, qui reçut cinq blessures et réussit à s'emparer d'une batterie ennemie.

Mais le général Casanova fit sonner la retraite. Guadalajara après un siège de quelque jour tomba au pouvoir du général Degollado, qui fit étrangler, *ahorcar*, sur la place publique les colonels Pielago et Molayo.

Le général José M. Blancarte fut assassiné par le colonel libéral M. Antonio Rojas, qui prit la fuite et que Degollado fit rayer des cadres de l'armée.

Miramon reprit la route de Guadalajara; il quitta San-Luis, où il laissa sa jeune femme; la place restait sous les ordres du général F. Velez.

Guadalajara est défendue au nord par une rivière qui la protège contre toute attaque venant de ce côté; on y trouve une seule voie de communication, le pont de Calderon, que Degollado mit en état de défense. Miramon ne porta pas l'attaque de ce côté, il fit chercher un gué et l'ayant trouvé non loin de là, toute l'armée y passa, le général Mejia à la tête; Degollado voulut l'arrêter à Atequiza, mais il fut battu et Miramon entra à Guadalajara.

Là, il apprit que plusieurs chefs, Ogazon, Colina et Contreras Medellin, avaient levé des troupes et qu'ils se préparaient à quitter le sud de l'État de Jalisco pour se porter au secours du général Degollado; il marcha à leur rencontre et les défit à S. Joaquin.

Le 14 décembre 1858 il écrivait à Mme Miramon ce qui suit: " *Hacienda* de Atequiza. Nous nous sommes battus depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après midi, poursuivant l'ennemi depuis le village de Pozitlan jusqu'ici (dix lieues). L'ennemi a perdu dans sa retraite 2000 hommes dispersés, 200 morts et blessés, quatre pièces d'artillerie, des munitions et des fusils.

" J'ai dû faire halte, mes troupes étant trop fatiguées et mes munitions n'ayant pas encore été transportées de ce côté de la rivière. Demain je continuerai la poursuite et après-demain je reviendrai à Guadalajara. „

Le surlendemain il écrivait:

" Guadalajara, 16 décembre 1858. J'ai couru hier sur un trajet de 48 lieues, car je suis sorti de Tonila; je suis arrivé dans cette ville sans encombre et en ce moment, 5 heures du matin, je suis réveillé par les salves de mousquéterie, les pétards, le bruit des cloches, les musiques, les cris et les acclamations des habitants de Guadalajara, qui fêtent mon entrée d'hier soir, et le triomphe complet remporté sur les troupes de Degollado et de ses compagnons qui à la fin m'ont abandonné 28 canons, 500 prisonniers, 800 fusils, beaucoup

de munitions, deux drapeaux, et qui ont perdu beaucoup d'hommes morts ou blessés. Parmi les premiers on compte un colonel qui appartenait à l'armée, un lieutenant colonel, secrétaire du général Colima, et quelques autres commandants et officiers dont j'ignore les noms, tu sais que je ne suis pas curieux.

" Dans ces jours de combats, je te dirai, mais ne crains rien, que le dernier m'a coûté fort cher ; j'ai reçu une balle dans la jambe gauche, quatre doigts au-dessous de l'aine; le coup fut si violent, que j'ai cru que j'avais la cuisse brisée; mais ma bonne fortune et surtout la providence ont permis que la balle frappât le bouton d'argent de la poche de la *chaparrera;* [1] et cela, ajouté à l'épaisseur du cuir, a fait que la force de la balle fût amortie et qu'elle ne m'occasionnât qu'une forte contusion dont je suis complètement guéri comme tu pourras le juger par la chevauchée d'hier — 32 lieues — et le reste en diligence.

" Pour en terminer avec ce qui se rapporte à la campagne, je te dirai que l'expédition a duré un mois, je n'ai pas perdu 500 hommes tant tués que blessés ou disparus, nous avons augmenté nos cadres et je compte sur 3500 fantassins, 1500 chevaux et 500 artilleurs avec 60 canons.

" J'ai eu deux généraux blessés, Cobos et Manuel Vega, ainsi que le colonel Ayes Teran, le lieutenant colonel Bulnes, et 18 autres officiers ; les officiers tués sont au nombre de sept, tous subalternes. "

A la suite de ces évènements, Miramon se dirigea avec 5000 hommes sur l'État de Colima.

Après avoir traversé les ravins d'Atenquique, il rencontra l'armée libérale en position sur des hauteurs considérables.

Leur pied est baigné par un torrent, qui grossi par les pluies torrentielles des tropiques, était difficile à franchir.

L'armée libérale, commandée par Degollado, Rocha et Ches-

[1] Caleçon en cuir en usage au Mexique pour monter à cheval.

nam comptait 7,000 hommes et 40 bouches à feu ; elle occupait Tenexcamilpam, El Conejo et le village de S. Joaquin.

Miramon, fit occuper les débouchés des ravins afin de couper la retraite de l'ennemi et forma en bataille de face à ses positions.

Au milieu de la nuit du 25 decembre 1858, il fit construire un radeau au moyen du quel, il put traverser le torrent en un point appelé los Novillos.

Par cette manœuvre, il avait tourné l'ennemi et le lendemain matin, celui-ci surpris à l'arrière-garde et trouvant toutes les issues fermées, dut mettre bas les armes.

À la suite de cette victoire, il occupa les ports du Pacifique et fit retour à Guadalajara.

Quand le gouvernement conservateur apprit le résultat de la campagne de Miramon, il lui décerna le titre de général de division.

Mais la révolution étouffée d'un côté renaissait ailleurs, se portant indifféremment sur toùs les points de la République, et un événement se produisit qui devait grandement modifier la situation de Miramon.

Un bataillon en garnison à Mexico et qui occupait le couvent de S. Agustin se révolta avec son chef le colonel Manuel Güal contre Zuloaga. Le mouvement insurrectionnel se propagea dans les rangs d'autres bataillons de la ville sous les ordres du général Manuel Robles Pezuela. De son côté le général en chef de l'armée d'orient M. Miguel Echagaray leva l'étendard de la révolte dans le village d'Ayutla.

Nous devons rappeler ici un fait important, qui précède la sortie de Miramon. Degollado avant de quitter Guadalajara avait miné le palais gouvernemental, garnissant de poudre quelques parties de l'édifice. Deux jours après une terrible explosion éclatait ; une partie du palais fut détruite, les murailles tombèrent, les toits s'effondrèrent et le nombre des victimes fut considérable. Miramon et Marquez se sauvèrent de

cette catastrophe en descendant d'une fenêtre au moyen d'une corde.

Parmi les morts on retrouva le cadavre du licencié Escoto, père de Joaquin Escoto qui plus tard fut assesseur et en cette qualité condamna Miramon à la peine de mort. Le père de Joaquin Escoto était lié d'amitié avec Miramon, qui en différentes occasions put lui rendre des services qui dans la suite furent oubliés par son fils.

Parmi les blessés se trouvait le lieutenant-colonel Luis Alvarez, aide de camp de Miramon, qui ne se remit que longtemps après des cruelles blessures qu'il reçut dans cette journée.

Le général Robles Pezuela appartenait au parti modéré; il revenait des États-Unis, où il avait rempli avec succès une mission diplomatique auprès du gouvernement de ce pays; depuis son retour il n'avait pas repris le service sous l'administration de Zuloaga. Robles Pezuela était originaire de Guanajuato; fort jeune il était venu à Mexico, où il suivit les cours de l'école des mines jusqu'au moment où il fut nommé ingénieur. Entré dans l'état-major de l'armée, il s'était fait remarquer par son instruction et lors de l'invasion des Nord-américains il se battit vaillamment à Vera-Cruz. Lorsque cette place capitula, tous les chefs et officiers devaient jurer qu'ils ne reprendraient plus les armes contre l'armeé de l'invasion à l'exception de deux chefs par grade, et Robles demanda d'être classé parmi ces derniers. Ayant pu quitter Vera-Cruz, il se présenta à Santa-Ana, qui lui fit fortifier Cerrogordo tout en repoussant l'idée de Robles qui voulait également fortifier la montagne du Telegrafo; ce dernier point fut, en effet, occupé par les Nord-américains et leur donna la victoire.

Robles se rendit alors à Mexico, qu'il fortifia habilement; et quand la guerre civile recommença, il se trouva sous les ordres du général Bustamente à l'attaque de Guanajuato défendu par le général Mariano Paredes, et la ville fu prise grâce à la savante direction que Robles sut imprimer à l'attaque.

Robles n'était encore que lieutenant-colonel lorsque le général Arista le nomma ministre de la guerre, il prit ensuite le commandement du corps du général Miñon qui opérait contre Guadalajara.

Plus tard Robles fut l'auteur des conférences de Arroyo-Zarco qui enlevèrent à Uraga ses prétentions à la présidence de la République et sous l'administration du général Comonfort il représenta le Mexique auprès du gouvernement des États-Unis.

Robles était un homme de haute valeur et d'une vaste instruction; ingénieur distingué, soldat émérite, il avait beaucoup voyagé et parlait plusieurs langues. Il était de taille moyenne, très obèse, de manières fort avenantes, très prodigue dans ses dépenses.

Tel était l'homme qui levait une troisième bannière.

Zuloaga pouvait combattre; il ne voulut point le faire et se démit de la haute charge qu'il remplissait, confiant à Robles le pouvoir exécutif.

Le général Robles convoca une assemblée de notables qui l'auraient élu président si les dépêches officielles des victoires de Miramon n'étaient arrivées ce jour même à Mexico: elles créèrent un courant d'opinion tellement favorable au jeune général, que les notables l'élurent président de la République.

Robles fit un choix de personnes amies à Miramon et il en forma une commission, à la tête de laquelle se trouvaient M. Isidro Diaz et le général Casanova, chargée d'annoncer officiellement au jeune général son élection à la première magistrature du pays.

Miramon fit à Guadalajara le meilleur accueil à la commission qui lui était envoyée, mais il ne voulut point accepter encore la nomination à la présidence, gardant à ce sujet la plus grande réserve. Il ordonna que le 2ème et 4ème bataillon, sous les ordres de ses deux frères cadets Mariano et Carlos, prissent la route de la capitale et lui-même ne tarda pas à les suivre.

En arrivant au village de Tlanepantla, il eut une entrevue avec Robles, et en sa qualité de général en chef de l'armée du nord et non de président, Miramon fit remettre le pouvoir présidentiel au général Zuloaga, déclarant qu'il ne voulait pas être élevé au commandement suprême de la République à la suite d'un mouvement militaire.

Zuloaga reprit le pouvoir, mais dix jours après il nomma Miramon président substitut de la République et se retira à la vie privée.

Miramon monta alors au fauteuil présidentiel.

Chap. V.

Présidence du général Miramon.

Formation du Cabinet — Choix des chefs pour l'armée — Campagne de Vera-Cruz — Attaque de Huatuzco — Échec de Cobos — Combat de la Soledad — Armée conservatrice devant Vera-Cruz — Retraite de Vera-Cruz — Bataille de las Cumbres d'Acultzingo — Siège de Mexico — Attaque du 2 avril — Bataille de Tacubaya — Exécutions — Responsabilité de ces actes — Modifications du Cabinet — Bons Pesa y Pesa — Prise de 60,000 piastres par Marquez — Destitution de ce chef — Bataille de la Estancia de las Vacas — Campagne du sud de Jalisco.

Miramon ayant été nommé président-substitut de la République par le décret de Zuloaga dont nous venons de parler, son premier acte fut de nommer un ministère ; M. Manuel Diez de Bonilla fut appelé aux affaires étrangères ; M. Manuel Larrainzar à la justice ; M. Octaviano Muños Ledo aux travaux publics ; M. le licencié Teofilo Marin à l'intérieur ; M. Gabriel Zagaceta aux finances ; le ministère de la guerre fut confié au général Severo del Castillo.

Presque tous les nouveaux ministres appartenaient au parti modéré, sauf cependant MM. Bonilla et Larrainzar conservateurs intransigeants ; ils appartenaient tous à la haute société de la capitale et leur honorabilité était universellement reconnue.

M. Muñoz Ledo avait été gouverneur de l'État de Guanajuato sous le gouvernement libéral du général Mariano Arista et il était renommé comme avocat et homme de lettres.

M. Teofilo Marin faisait son entrée dans le monde politique, mais il s'était fait connaître avantageusement dans la magistrature, où la droiture et la fermeté de son caractère s'étaient révélés en le signalant à Miramon pour le poste difficile qu'il devait remplir.

M. Gabriel Zagaceta était un avocat très répandu à Mexico et possesseur d'une grande fortune qu'il sacrifia en partie dans le poste qu'il occupa. Le cas mérite d'être signalé.

M. le général Severo del Castillo était un officier distingué, homme de science et possédant une vaste instruction militaire; ce n'était point cependant un homme d'initiative et il fut souvent malheureux dans les campagnes où il commandait en chef.

Miramon put s'entourer alors d'un cercle d'officiers supérieurs, dont les services n'avaient pas été appréciés par le gouvernement du général Zuloaga et qui cependant auraient pu relever l'influence du parti conservateur.

Nous citerons le général Antonio Corona, officier d'artillerie justement renommé dans l'armée ; il avait été éloigné et même expulsé du territoire de la république par le général Zuloaga. Aussitôt que Miramon fut maître du pouvoir, il le fit appeler et lui remit le commandement de la place de Mexico ainsi que le titre de gouverneur du district fédéral.

Le général Adrien Woll, soldat heureux et doué de grandes aptitudes militaires, reçut le commandement d'une division qui devait agir dans les États de S. Luis, Guanajuato et Jalisco. À cette époque le général Woll était âgé de 75 ans; d'origine française, il avait assisté comme soldat à la bataille de Waterloo. En 1815 il s'enrôla sous les ordres du général Javier Mina qui mourut en défendant l'indépendance du Mexique. Woll avait combattu sur tous les champs de bataille de la République et après une longue carrière il était arrivé au grade de général de division; très sincère dans ses convictions, il était d'une grande franchise lorsqu'on le consultait sur

des questions militaires. En 1838, quand l'escadre française commandée par le prince de Joinville arriva dans les eaux de Vera-Cruz, Woll renonça aux privilèges de son grade et refusa de prendre part à la lutte qui allait s'engager entre sa patrie d'origine et sa patrie d'adoption.

Le général Manuel Robles Pezuela fit également partie du groupe dont Miramon crut devoir s'entourer; et ces nominations, qui étaient l'expression d'une politique modérée, ne furent point du goût du parti conservateur intransigeant et notamment du clergé, éminemment influent à cette époque, qui se plaignait d'être tenu à l'écart dans la nouvelle combinaison ministérielle où il aurait voulu voir figurer quelques-uns des siens, comme le père Javier Miranda, représentant fidèle à ce moment des doctrines intransigeantes du parti clérical. Aussi les premiers actes de Miramon furent-ils critiqués par une fraction du parti conservateur et les mécontents jetèrent les yeux sur le général Leonardo Marquez.

Celui-ci venait d'être investi par le général Miramon du commandement en chef de l'armée du nord, dont le quartier général était à Guadalajara.

Miramon ayant formé son ministère, se consacra tout entier aux préparatifs de la campagne qui avait Vera-Cruz pour objectif. Il n'y avait pas de temps à perdre; le *vomito negro* règne à Vera-Cruz et aux environs pendant la saison d'été, de mars à septembre, et ce terrible fléau décimait les armées qui descendaient des hauts plateaux. Il fallait donc mettre à profit la saison d'hiver pour pousser vigoureusement la campagne. Zagaceta put obtenir du clergé les ressources suffisantes pour entreprendre cette expédition, sous la condition expresse qu'elles ne devaient être employées que dans cette campagne, bien qu'il eût été préférable d'étouffer la rébellion dans l'État de Michoacan, foyer où la guerre se rallumait constamment pour s'étendre aux pays limitrophes et tenir en échec les troupes des États de Queretaro, Guanajuato et Mexico; mais beaucoup

pensaient alors que Vera-Cruz était le dernier rempart du parti libéral et ils croyaient qu'il fallait le vaincre sur ce point.

Miramon forma à Mexico une division sous les ordres du général F. Casanova ; elle fut composée en partie des bataillons qui avaient pris part au *pronunciamiento* de Navidad contre Zuloaga, ainsi que des troupes de Jalapa, Cordova et Orizaba, qui se trouvaient aux ordres du général Echegaray ; ce dernier, auteur du *pronunciamiento* d'Ayutla, dut céder le commandement de ses troupes au général Miguel Negrete, qui demeura à la tête de cette division jusqu'à l'arrivée de Miramon à Orizaba.

L'armée conservatrice se composait de 7,000 hommes avec 40 pièces d'artillerie ; elle se mit en marche sur Vera-Cruz, ne trouvant d'abord d'autres obstacles que ceux que présente un terrain fort accidenté.

Pendant cette marche, le général Miramon se mit en devoir de déloger du village de Huatuzco les forces libérales qui s'y étaient établies dans une position avantageuse.

A cet effet, il disposa que la brigade Oronoz prît l'ennemi sur la droite en traversant la rivière de los Micos, pendant que le général Cobos l'attaquerait sur la gauche et lui-même prenant le chemin le plus court se présenterait sur son centre.

Oronoz exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçu du quartier général. Ayant traversé au gué la rivière de los Micos, il battit l'aile droite de l'ennemi.

Mais Cobos précipita son attaque contre les troupes de Millan, Diaz Ordaz et Llave, qui devait avoir lieu simultanément à celle que Miramon devait diriger personnellement sur le centre de l'ennemi ; cette imprudence lui coûta d'être repoussé avec une perte de 200 hommes et 4 canons.

Dès que l'on apprit cet échec au quartier général de Cordova, Miramon donna des ordres pour que Oronoz repassât immédiatement los Micos et fît sa jonction avec le corps d'armée.

Il fit soutenir Cobos par la brigade Escobar de la division

Casanova et chargea ce dernier d'exécuter l'opération dans laquelle Cobos avait échoué. Les troupes libérales, dès qu'elles eurent connaissance de ces mesures, battirent en retraite en bon ordre sur la Soledad, où elles se disposèrent à recevoir l'attaque de l'armée de Miramon.

En cet endroit l'ennemi avait pris position sur les bords de la rivière qui coule non loin du village.

Le pont unique qui traverse la rivière avait été détruit par les libéraux.

Miramon conduisit l'attaque avec la 1ère division de son corps d'armée et il remporta facilement la victoire prenant à l'ennemi quatre canons, des armes et quelques prisonniers.

Poursuivant son chemin, il arriva sans encombre sous les murs de Vera-Cruz vers le milieu du mois de mars 1859, et bien que l'artillerie de siège lui fît défaut, il investit la place, se préparant à tenter un assaut.

Vera-Cruz est une place forte de quelque importance entourée de murailles et flanquée de bastions du côté de terre; du côté de la mer elle est protégée par le château de San Juan de Ulua, qui se dresse sur un îlot à un mille environ de la place qu'il domine complètement. Ce château était, en même temps qu'un bagne, une forteresse armée de canons de 80 et dont on ne pouvait tenter l'attaque que secondé par une force navale.

De plus, Vera-Cruz avait été mise en état de défense et ses ouvrages de fortification avaient été complétés habilement par les soins des généraux libéraux, Pedro Ampudia et Ramon Iglesias.

La mauvaise saison ne tarda pas à faire sentir ses effets sur l'armée de Miramon, qui craignant le caractère épidémique du *vomito negro* et qui apprenant d'autre part que le général Degollado menaçait la capitale, où le général Corona n'avait que des troupes insuffisantes, dut aussitôt lever le siège.

Il reprit le chemin de Mexico et se vit arrêté à Acultzingo par les troupes du général P. Ampudia.

Les Cumbres d'Acultzingo forment une partie du soubasement du plateau de l'Anahuac. Ce sont deux épaisses murailles presque verticales, séparées par une étroite vallée, qui s'étend du nord au sud et débouche sur Tehuacan.

C'est sur cette forte position presqu'impossible à tourner, que le général Ampudia attendait l'armée de Miramon. Il avait environ 4000 hommes.

Malgré la difficulté, Miramon chargea le général Robles Pezuela de tourner la gauche de l'ennemi en prenant un chemin de montagne et de tomber sur son arrière-garde.

Le général Robles exécuta fort heureusement cette opération et Miramon lui confia 4000 hommes qui devaient prendre leurs quartiers dans les villes de Jalapa, Cordova et Orizaba.

Il continua sa route avec le restant de ses troupes et atteignit Puebla. Là il prit la diligence avec son état-major et traversant une région infestée de bandes ennemies il arriva à Mexico le 11 avril 1859 à 11 heures du matin.

Pendant que Miramon procédait au siège de Vera-Cruz, le général Degollado avec une activité remarquable avait levé 6000 hommes de troupes dans l'État de Michoacan et traversant les États de Guanajuato et de Queretaro il se dirigea vers la capitale.

Le général Gregorio Callejo quitta San Luis à la tête de 1500 hommes et se porta à la rencontre du général Degollado. A San Juan del Rio, Callejo s'unit au général Mejia qui avait 2000 hommes sous ses ordres, et arrivé près de l'*hacienda* de Calamanda la bataille s'engagea. Mejia commandait la droite de l'armée conservatrice; il attaqua le général D. José Maria Arteaga, s'empara de deux pièces d'artillerie et lui fit quelques prisonniers; mais le centre et l'aile gauche des conservateurs, commandés par Callejo, furent tenus en échec par l'armée de Degollado. Après un combat sans résultat, sauf les pertes sensibles qu'éprouvèrent les deux armées, elles prirent l'une et l'autre le chemin de la capitale par des routes différentes

et tandis que Degollado arrivait à Tacubaya, Mejia et Callejo faisaient leur entrée à Mexico.

Le général Antonio Corona commandant de la place avait élevé des barricades, et fortifié la ville autant qu'il était en son pouvoir, en renforçant sa faible garnison par les troupes qui occupaient Toluca, Tulancingo et Pachuca.

Le 2 avril 1859 le général Degollado disposa son corps d'armée en trois colonnes sous les ordres des généraux Leandro Valle, Fernando Poucel et Ignacio Zaragoza, faisant prendre à la première de ces colonnes, sous les ordres de Valle, le chemin de Chapultepec à San Cosme, les deux autres colonnes agissant parallèlement dans les *potreros* voisins, portant l'attaque sur la *garita* de S. Cosme, le cimetière anglais, S. Thomas et le collège d'agriculture, situées sur une même ligne.

Ces différents points étaient défendus par le général Velez, mal remis de sa blessure de Ahualulco et qui, dans ces circonstances critiques, avait demandé au commandant de la place de reprendre le service actif. Il avait environ 1200 hommes d'un bataillon du génie sous les ordres du lieut.-colonel Gagner, du 4e d'infanterie avec Carlos Miramon et du 8e régiment de cavalerie commandé par le général Taboada.

La bataille s'engagea par un combat très vif dès le matin. Le feu de l'artillerie de Velez décimait l'armée libérale, qui repoussée une première fois n'en tenta pas moins une seconde attaque. F. Velez avec un entrain merveilleux abandonna ses retranchements et se jeta sur l'ennemi baïonnette au canon. Les pertes furent sensibles de part et d'autre, mais les libéraux se retirèrent à Tacubaya.

Deux jours après, le général Leonardo Marquez arrivait à Mexico. Venant de Guadalajara à la tête de 1000 chevaux, on lui confia le commandement en chef des troupes de la capitale.

Marquez laissa 2000 hommes sous les ordres du général Corona pour garder la ville, et à la tête de 8000 autres il prit

le chemin de S. Cosme, occupant l'*hacienda* de los Morales et prenant position sur les collines qui dominent Tacubaya.

Degollado se retrancha dans la *huerta* de San Diego; cette grande propriété est entoureé de murs qui en défendent l'accès et où Degollado fit pratiquer des meurtrières.

Il occupa le couvent de S. Diego et ordonna au général José Justo Alvarez de défendre le château de Chapultepec et l'aqueduc qui s'en détache.

Marquez, après avoir détruit par le feu de son artillerie les faibles retranchements de S. Diego, fit avancer l'infanterie et après une lutte de deux heures les libéraux vaincus fuyaient de tous côtés.

Chapultepec fut alors attaqué et la résistance n'y fut pas de longue durée: Marquez maître du terrain fit arrêter tous ceux qu'il croyait dévoués au parti libéral et dans la journée même à 7 heures du soir les fit fusiller.

La bataille commencée à l'aube prit fin vers onze heures du matin, au moment même où Miramon arrivait à Mexico. Il ne s'y arrêta, que le temps de monter à cheval et suivi de son aide de camp et d'une escorte de vingt hommes il traversa l'*hacienda* de los Morales où quelques fuyards le reconnurent et tentèrent de s'emparer de sa personne. C'était une bonne prise. Miramon s'ouvrit le passage au milieu d'un feu de mousqueterie assez vif et il arriva au camp de Marquez où sa présence causa une grande surprise.

Nous devons nous arrêter ici pour raconter les tristes événements qui se produisirent après la bataille et qui dans la suite eurent une importance capitale.

Un certain nombre de prisonniers furent fusillés, comme nous l'avons dit plus haut; mais ces prisonniers n'étaient pas tous soldats et les exécutions, dont le caractère était évidemment odieux, habilement exploitées par les passions politiques, eurent un grand retentissement dans le pays. On en vint à considérer les victimes comme des martyrs et cette sanglante vi-

sion est restée attachée au nom de Marquez: elle a plané sur le parti conservateur et sur Miramon lui-même, que Marquez signalait comme en étant l'auteur.

Cependant la responsabilité en retombe toute entière sur le géneral en chef M. L. Marquez.

Voici les faits:

Vers sept heures du soir un ancien chef de l'armée régulière, M. Marcial Lazcano, qui avait quitté le camp conservateur pour le camp libéral; plusieurs jeunes médecins, dont quelques-uns venaient à peine de recevoir leur titre de docteur, quelques étudiants en médecine parmi les quels se trouvait M. Juan Diaz Cobarrubias, jeune poète qui donnait les plus grandes espérances, Mateos et d'autres encore furent passés par les armes.

Ces jeunes gens avaient été faits prisonniers dans les ambulances, où ils prodiguaient leurs soins aux blessés, et l'un d'eux venait de faire l'amputation d'une jambe au lieutenant-colonel conservateur Juan Herran.

Mais ce n'était pas tout.

Un avocat, M. Agustin Jauregui, qui demeurait au milieu des siens dans le petit village de Mixcoac, fut arraché à sa famille, et fusillé en même temps que les prisonniers de la journée. Il n'avait commis d'autre délit que de professer des idées libérales.

Marquez avait ordonné ces terribles exécutions au colonel Daza Argüelles, et, cet officier, ne se contentant pas de remplir sa mission de bourreau, se mit à la recherche de nouvelles victimes et fit arrêter le licencié Ignacio Jauregui, le colonel Feliciano Chavarria, le colonel Dionisio Bello et quatre autres personnes qui furent sauvées grâce au colonel Mariano Miramon. En apprenant les exécutions du soir et les arrestations qui venaient d'avoir lieu, il quitta le camp de Tacubaya et donna au général Miramon la nouvelle des faits sanglants qui venaient de se produire et des arrestations qui promettaient de nouveaux méfaits.

Miramon, surpris, donna immédiatement des ordres pour suspendre toute éxécution.

Le lendemain Marquez se rendit au domicile privé de Miramon ; il insiste auprès de celui-ci pour mettre à couvert sa responsabilité et lui arrache l'autorisation de faire passer par les armes les chefs et officiers faits prisonniers.

Cet ordre, écrit sur papier à lettre au chiffre de Mme Miramon, est ainsi conçu : " Dans l'après-midi de ce jour et sous la plus stricte responsabilité de V. E. (*la mas estrecha responsabilidad de V. E.*) vous donnerez l'ordre de faire passer par les armes tous les prisonniers appartenant à l'armée en qualité de chefs et officiers (*de las Clases de gefes y oficiales*) et vous me ferez part du nombre de ceux qui ont encouru cette peine. Dieu et loi. Mexico, 11 avril 1859.[1] "

Par la suite Marquez se servit habilement de ce document pour essayer de rejeter sur Miramon l'initiative de ces actes sanguinaires.

Certes Miramon aurait pu se passer de donner cet ordre et l'on pourrait qualifier de faiblesse sa condescendance envers Marquez à ce moment critique; mais il ne faut point oublier que la loi dite des conspirateurs, dont nous avons déjà parlé, décrétée par Zuloaga, était en vigueur.

Il faut aussi considérer quelle était à cette époque l'état des esprits dans les deux camps opposés; la situation respective des deux chefs, Miramon et Marquez, dont la mésintelligence aurait pu entraîner un fractionnement et jeter le désarroi dans le parti conservateur; enfin l'un de ces chefs venait de Vera-Cruz où il avait été tenu en échec, l'autre ayant remporté une brillante victoire et sauvé la capitale. Dans ces circonstances, et pour une question irritante, Miramon agit sans doute prudemment en couvrant en partie Marquez.

Le mal était fait, et il ne pouvait que prévenir de nouveaux

[1] Voir l'Expédition du Mexique par G. Noix, 1. Partie. ch. II. pag. 78.

malheurs, ce qu'il fit en effet, en faisant remettre immédiatement en liberté les derniers prisonniers de la soirée.

Si nous analysons les faits qui précédèrent et suivirent, si nous portons plus loin la discussion relative aux exécutions de Tacubaya, il est évident que la responsabilité toute entière en retombe sur le général Leonardo Marquez. En effet l'ordre donné par Miramon et que nous avons cité plus haut en entier, n'est relatif qu'aux chefs et officiers prisonniers.

Diaz Cobarrubias, Sanchez, Mateos et Jauregui étaient-ils chefs ou officiers?

Si les titres et brevets des victimes se trouvaient remplir cette qualification, Marquez (en supposant qu'il eût reçu l'ordre de Miramon avant les exécutions) aurait certainement agi conformément à cet ordre, basé sur la loi des conspirateurs. Mais il n'en est point ainsi, et c'est en agissant arbitrairement, en dehors des limites qui lui étaient tracés, que Marquez s'est rendu coupable des actes qui ensanglantèrent le camp de Tacubaya.

Cela est tellement vrai, que le parti libéral dans ses plaintes passionnées et ses violentes récriminations à ce sujet glisse sur le nom du général Ascano; il savait qu'on exécutait les chefs prisonniers, et lui-même pratiquait quelquefois cette règle. Mais il cite bien haut les noms de Jauregui, Diaz Cobarrubias, Sanchez et Mateos, pour rejeter le sang versé à la face du chef victorieux à Tacubaya.

Il y a plus: Marquez se sert de l'ordre de Miramon comme d'un bouclier, pour décliner toute responsabilité dans l'exécution de ceux qu' il haïssait; et sa dépêche de ce jour au ministre de la guerre, après avoir fourni des détails sur les péripéties de la bataille, se termine par ces mots:

" Parmi les prisonniers que nous avons faits, se trouvent le général D. Marcial Lazcano et beaucoup d'officiers qui ont déjà expié sur l'échafaud (*en el patibulo*) qu'ils méritaient, le crime qu'ils avaient commis. "

La communication officielle de Marquez publiée sur le journal officiel du 12 avril 1859 dit ainsi :

« 1er Corps d'Armée,

« Les armes du gouvernement suprême ont remporté un triomphe complet sur les brigands qui ont assiégé la capitale de la République. Les vaillantes troupes que j'ai l'orgueil de commander ont obtenu cette victoire, en disputant pied à pied le terrain et. dans la lutte, elles n'ont pas seulement battu l'ennemi, mais elles se sont rendues maîtresses, de vive force, de toute son artillerie, son parc, ses armes et de son matériel de guerre. Entre autres dépouilles nous avons en nos mains l'uniforme et la bande de général de division, que l'infâme Degollado ne rougit pas de porter sans avoir jamais servi son pays, ni fait partie de la noble carrière des armes.

« *Parmi les prisonniers que nous avons faits, se trouvent le général D. Marcial Lazcano et beaucoup d'officiers qui ont déjà expié sur l'échafaud qu'ils méritaient le crime qu'ils avaient commis.*

« Le courage avec lequel ce corps d'armée s'est battu, est au-dessus de tout éloge, et beaucoup de faits d'armes personnels en ont démontré la valeur.

« Le vaillant lieutenant-colonel D. José Sanchez Facio, qui, toujours à l'avant-garde de l'armée, a donné une nouvelle preuve de sa valeur militaire, est chargé de remettre à V. E. l'uniforme et la bande de Degollado, comme un trophée de gloire pour le gouvernement suprême.

« *En ce moment, j'ai la gloire de hisser de ma propre main le pavillon national sur le fort de Chapultepec*, et d'employer pour cela le drapeau du bataillon du génie qui a bien mérité de la patrie. Cet acte me remplit d'une joie telle que je ne puis la décrire et ce souvenir restera éternellement gravé dans mon âme.

« *Je léverai le camp aujourd'hui et j'entrerai demain à Mexico* avec l'armée victorieuse. Je me réserve alors de faire au

Gouvernement suprême un rapport détaillé de la bataille qui sera toujours une gloire pour l'armée.

« J'ai l'honneur de communiquer ceci à Votre Excellence, pour sa satisfaction et celle de la courageuse garnison et afin qu'elle en donne connaissance à S. E. le Président. Dieu et ordre. Quartier général de Chapultepec, le 11 avril 1859. LEONARDO MARQUEZ.

« A S. E. le Commandant en chef de la place de Mexico le général D. Antonio Corona. »

Mais si Marquez était investi des prérogatives dont il parle, pourquoi n'écrit-il pas que c'est en exécution des ordres reçus qu'il a passé par les armes les prisonniers faits par ses troupes ?

La raison est simple, et ici se découvre le double jeu du général Marquez. Il ne pouvait faire allusion à un ordre qu'il n'avait point encore et qu'il devait arracher plus tard à Miramon.

Mais d'une part il désirait passer, vis-à-vis de l'opinion publique, comme l'exécuteur irresponsable des ordres de Miramon, en preuve la lettre écrite à Mme Adelaida de Jauregui, d'une autre, Leonardo Marquez voulait également donner un gage au parti conservateur intransigeant, et se proclamer le champion de ceux qui demandaient hautement une politique de représailles et une guerre sans quartier.

C'est ainsi que le général Marquez, soldat émérite, connaissant à fond les lois militaires, qu'il appliquait rigoureusement, montrant une grande sévérité dans le service, n'a pas recours au ministre de la guerre, qu'il savait retrouver à une lieue et demie de Tacubaya, et, qui seul était autorisé pour lui donner des ordres, et ce n'est que le lendemain qu'il a recours à Miramon et il se contente de la lettre que nous avons citée.

L'opinion publique ne pouvait s'égarer sur l'origine de ces faits, et l'histoire signalera d'autres actes aussi cruels que les exécutions de Tacubaya, dont Marquez s'est rendu coupabl

Plus tard, lorsque Marquez guerroyait à la tête des révolutio

naires de Mexico qui reconnaissaient comme président de la République M. le général Felix Zuloaga, le chef espagnol Lindoro Cagiga surprit M. Melchor Ocampo, ancien ministre de Juarez ; M. Ocampo se trouvait alors dans l'*hacienda* de Pomoca, où il surveillait ses intérêts personnels. Les mêmes troupes révolutionnaires avaient capturé M. Leon Ugalde. On délibéra longtemps sur le sort des deux prisonniers et Marquez parla pour que tous deux fussent exécutés. Zuloaga se résigna à sacrifier L. Ugalde, et Marquez, recevant de vive voix l'ordre d'exécution, dit au colonel Antonio Andrade :

— " Qu'on exécute le prisonnier. "

Ce fut Melchor Ocampo qui fut passé par les armes sur l'ordre secret de Marquez. Le général Zuloaga ayant demandé plus tard des explications Marquez prétexta un malentendu.

C'est à-peu-près à la même époque que le général Leandro Valle tomba entre les mains des conservateurs après un combat dont il serait trop long de raconter les péripéties. Marquez le fit exécuter, et lorsqu'on lui reprochait cet acte sanguinaire il en rejetait la responsabilité sur le général Zuloaga.

Ces précédents révèlent le caractère du général L. Marquez et son adresse à fuir toute responsabilité, explique suffisamment sa conduite sur le champ de bataille de Tacubaya.

Tout autre était le caractère de Miramon.

Sous le poids des imputations calomnieuses de Marquez, il eut à répondre devant le conseil de guerre de Queretaro des exécutions de Tacubaya. Son avocat Ignacio Jauregui qui lui devait la vie et qui était le frère d'une des victimes de cette journée le défendit en ces termes :

" Ma présence en ce lieu et la mission que j'y remplis étonneront, sans doute, beaucoup de mes co-partisans (M. I. Jauregui appartenait au parti libéral) ; les apparences pourraient m'accuser de prévarication politique avec d'autant plus de raison que je pourrais me présenter comme accusateur autant à cause de

mes opinions politiques que des assassinats de Tacubaya où périt un frère qui m'était cher et dont le sang crie vengeance. „

Et plus loin M. Jauregui ajoute :

" Je dois m'expliquer sur un fait personnel, les assassinats de Tacubaya du 11 avril 1859, crime qui effraya le monde et dont l'auteur était une hyène que nous connaissons par le nom de Marquez, homme lâche, qui s'acharne contre les faibles et évite le danger dans la bataille. M. Miguel Miramon ne l'apprit que lorsqu'il était consommé, il se révolta, mais il était sans force pour châtier, parceque l'honneur du triomphe sur nos troupes revenait à Marquez. Je me trouvais avec sept autres individus désignés comme victimes dans cette nuit même ; nous étions emprisonnés dans un cachot ; je fus sauvé avec mes compagnons par Miramon, bien que je ne fîs rien pour cela, pas plus que ma famille, que je n'avais point avertie. „

Il existe un autre document dont l'origine ne saurait être soupçonnée et dont l'importance est capitale.

Miramon était tombé au pouvoir de ses ennemis en 1867 et jugé par eux en conseil de guerre. Le *fiscal*, homme cruel plutôt que sévère, qui voyait un avenir politique dans l'instruction de ce procès, accusa Miramon non pas d'avoir donné l'ordre d'exécuter les prisonniers de Tacubaya, mais d'avoir approuvé la conduite de Marquez dans cette affaire.

Le texte de l'accusation est ainsi conçu:

" Interrogé pour qu'il répondit à l'accusation d'avoir fait exécuter la peine de mort sur les prisonniers de guerre faits à Tacubaya le 11 avril 1859, sans excepter les médecins qui secouraient les malades, ni même le citoyen Jauregui que l'on ne pouvait accuser d'aucun crime et qui n'avait aucune intelligence avec l'armée vaincue, *faits qui, s'ils ne furent pas tous ordonnés, furent approuvés par lui* ;

Il répondit :

" Que cette exécution, dont on l'accuse, ne fut ordonnée, ni autorisée par lui, si ce n'est en ce qui se rapporte aux chefs

et officiers qui avaient passé à l'ennemi et à qui on appliquait une loi ; qu'il réprouvait la mort des autres prisonniers et que s'il n'avait pas châtié le coupable, qui n'était autre que le général Marquez, c'est parceque ce général était le vainqueur du jour et l'on sait combien il est difficile d'appliquer la justice au Mexique dans de semblables circonstances. Il ajouta que les prisonniers non fusillés ce jour furent mis en liberté par lui et que le colonel Chavarria et le licencié Jauregui en étaient des témoignages vivants. „

Telle était la réponse de Miramon quelques jours avant sa mort et nous voyons ses assertions confirmées : 1° par l'ordre même que Marquez présenta pour sa défense. — 2° par la dépêche officielle de ce chef au ministre de la guerre sur la bataille de Tacubaya et les exécutions qui suivirent. — 3° par le témoignage du licencié Jauregui. — 4° par l'acte d'accusation même du *fiscal* Aspiros.

De tout ceci il résulte clairement que Marquez est le seul responsable des exécutions de Tacubaya le 11 avril 1859.

Nous avons parlé précédemment, en remontant dans la vie du général Marquez, d'autres exécutions dont il était l'auteur et qui démontrent à l'évidence son tempérament sanguinaire.

Miramon, dans les nombreux combats qu'il eut à livrer et où la fortune lui fut souvent favorable, captura maints généraux et officiers supérieurs. Nous citerons les généraux José Justo Alvarez et Santiago Tapia, faits prisonniers à la bataille de la Estancia de las Vacas ; le général José Lopez Uraga, à Guadalajara ; les généraux Santos Degollado, Felipe Berriozabal, les colonels Benito Gomez Farias, Juan V. Gobantes et d'autres chefs et officiers qu'il serait trop long d'énumérer, dans le combat de Toluca.

Lors du deuxième *pronunciamiento* de Puebla il fit prisonnier le général José Garcia Conde et le colonel José Barreiro. Tous ces officiers eurent la vie sauve, ainsi que le colonel Chavarria et le licencié Ignacio Jauregui ; plusieurs d'entre eux

vivent encore à l'heure où nous écrivons, et si d'autres, comme le général Santos Degollado, sont morts tragiquement, c'est en dehors de toute influence de la part de Miramon.

Il est inutile d'insister sur le parallèle établi entre les deux chefs conservateurs.

Il révèle leur caractère et des tempéraments différents et il éclaire les faits qui se déroulèrent à Tacubaya.

Quelques changements ministériels eurent lieu après la bataille de Tacubaya. M. Zagazeta fut remplacé aux finances par M. Pesa y Pesa, créateur des bons qui portent son nom et dont l'émission n'eut aucun succès.

A la guerre, le général Antonio Corona remplaça le général Severo del Castillo, qui prit le commandement d'une brigade cantonnée à Guanajuato.

Enfin M. Manuel Larrainzar céda la place à M. Isidro Diaz, secrétaire de Miramon. Ce dernier choix fut critiqué, non à cause du talent incontestable du jeune avocat, mais à cause de sa jeunesse même.

Le général Marquez fut nommé commandant du 1er corps d'armée dont le siège était à Guadalajara et gouverneur de l'État de Jalisco.

Le général Woll prit le commandement d'une brigade qui opéra dans l'État de Zacatecas, et le général Robles fut nommé commandant de la division d'Orient, autrefois sous les ordres du général Miguel Echagaray.

A ce moment l'administration du gouvernement conservateur fonctionnait aussi régulièrement qu'on pouvait l'espérer au milieu d'une situation aussi troublée. La justice était librement rendue et les autorités supérieures se distinguaient par leur souci de la légalité.

Seule, la pénurie du trésor causée par l'entretien de troupes nombreuses, entravait la marche du gouvernement. La propriété foncière fut grevée de surtaxes et d'impôts extraordinaires pour subvenir à des besoins pressants et inéluctables.

C'est à cette époque et dans ces conditions que M. B. Juarez promulgua à Vera-Cruz les lois dites de " Réforme „ relatives à la sécularisation des biens du clergé. Elles devaient réveiller les convoitises, créer de nouveaux et nombreux intérêts et entraîner une révolution économique.

La propriété ecclésiastique devenait le domaine de l'État qui la cédait aux locataires et aux débiteurs de capitaux hypothécaires aux conditions les plus avantageuses.

Le capital de la propriété ou de la dette à payer était divisé en 5 parties, dont 3 à payer moyennant des bons de la dette intérieure qui se cotisait alors au 5 ou 6 0|0 de sa valeur réelle ; les 2 autres parties étaient payables en 40 bons d'amortissement échelonnés en un espace de temps de 40 mois.

Le clergé possédait d'immenses richesses en biens fonciers et en immeubles distribués un peu sur toute l'étendue de la République, pour une valeur de 300 millions de francs; une partie de son avoir était représenté par des prêts sur hypothèque.

Riche propriétaire et banquier, le clergé devait voir ses nombreux tenanciers et ses clients se retourner contre lui, et s'enrichir à ses dépens en s'appuyant sur les lois de réforme.

Souvent ceux qui hésitaient à agir ne faisaient qu'abandonner des droits que d'autres faisaient valoir.

Nombre d'étrangers acquirent en quelques mois des fortunes considérables. Il se créa ainsi de nombreux intérêts intimement liés au pouvoir libéral et qui devaient être son plus ferme soutien.

Le gouvernement de Vera-Cruz obtint par ce moyen des ressources pécuniaires qu'il employa à organiser son armée. Là où s'exerçait son influence les biens du clergé furent dilapidés dans des répartitions éhontées qui ne firent qu'augmenter le nombre des partisans juaristes.

Le clergé n'était pas seulement attaqué dans ses intérêts par les lois de réforme; celles-ci établissaient la séparation

de l'Église et de l'Etat, le mariage civil, et la liberté des cultes qui favorisa l'immigration étrangère autrefois rebelle à cause de l'intolérance religieuse.

De son côté le gouvernement conservateur contractait un emprunt qui lui procurait un million de piastres environ ; cet emprunt, fait par l'intermédiaire d'une maison suisse, M. Jean Jecker, était garanti par les biens du clergé.

Les deux partis s'étaient ainsi munis de ressources suffisantes. La guerre allait continuer.

Le gouvernement de Vera-Cruz craignant un second siège de cette ville à l'entrée de l'hiver fit une diversion dans les États de Jalisco et de Oaxaca. Le sud de l'État de Jalisco se souleva et le général conservateur Calatayud dut se retirer sur Guadalajara où se trouvait Marquez à la tête de 5.000 hommes. Le général Marquez faisait preuve de la plus grande inertie et donnait à l'insurrection tout le temps de s'emparer des ports de S. Blas, Manzanillo et Mazatlan, dont les douanes fournissaient de grandes ressources au gouvernement conservateur.

Dans l'État de Oaxaca des troupes nombreuses avaient été levées par le général libéral Ignacio Mejia. Miramon leur opposa des troupes commandées par les généraux Miñon et Cobos, qui trouvèrent l'ennemi fortifié à Teotitlan. Après une lutte assez vive, les troupes du général Ignacio Mejia, qui ne s'élevaient pas à moins de 4,000 hommes, furent mises en complète déroute.

La brigade Cobos continua sa route jusqu'à Oaxaca, et cet État se soumit au pouvoir conservateur.

Les troubles qui agitaient le pays et l'ensanglantaient, les *guerrillas* et les bandes qui le parcouraient dans toute son étendue, rendaient les communications très difficiles, et le commerce de Mexico se voyait depuis quelque temps dans l'impossibilité de faire des paiements en Europe.

Le Mexique ne payait les importations qu'en argent, pro

duit de ses mines, et la circulation de ce précieux métal était devenue impossible.

Afin de remédier à cette crise le commerce de la capitale convint avec le gouvernement qu'un convoi d'argent partirait de Mexico pour se rendre à un port du Pacifique, et Miramon s'engagea à le protéger dans sa route.

Dans ce but il fit escorter la *conducta*, qui, en se dirigeant vers Guadalajara, devait y être confiée aux soins du général Marquez ; celui-ci à son tour devait pourvoir à sa surveillance jusqu'au port de S. Blas.

Mais aussitôt que Marquez fut en possession du convoi, il en détourna 600,000 piastres à titre d'emprunt pour l'entretien de ses troupes.

Les commerçants de Mexico, fort émus, portèrent leur plaintes à Miramon qui, désapprouvant hautement la conduite du général Marquez, lui donna les ordres les plus formels de restituer les fonds dont il s'était emparé.

Marquez n'obéit point à cette injonction et le ton hautain de sa réponse aggravait singulièrement l'acte d'insubordination dont il s'était rendu coupable.

Miramon se trouvait dans une situation difficile. Il devait prendre des mesures énergiques pour faire cesser l'opposition manifeste d'un chef qui jouissait d' une grande autorité et qui commandait alors des troupes imposantes par le nombre. Mais la résidence de ce chef se trouvait fort éloignée de la capitale.

D'ailleurs, la lutte se continuait sur la plus grande partie du pays avec une fortune variable. Le général Woll attaqué à Leon par les troupes du général Pueblita remportait un triomphe complet qui lui livrait l' État de Zacatecas et sa capitale.

Des forces libérales menaçaient de couper les communications de l'armée d'Orient avec le gouvernement du Mexico. Elles furent attaquées simultanément par le général Robles et

par le général Carlos Oronos; ce dernier partit de Puebla à la tête d'un millier d'hommes.

La bataille s'engagea à la Olla, petit village situé entre Jalapa et Puebla; les troupes libérales furent complètement dispersées, mais les conservateurs éprouvaient un échec aux environs de Monte Blanco dans l'État de Tlascala.

Le fameux *guerrillero* Antonio Carbajal battait le général Miñon et lui faisait quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Antonio Daza Argüelles, celui-là-même qui quelques mois auparavant avait été l'exécuteur des massacres de Tacubaya. Il fut fusillé après avoir été cruellement mutilé; on lui fit subir un terrible supplice: la castration.

D'autre part le général Santos Degollado avait recruté dans les États de Michoacan et de Colima une armée de 7,000 hommes, avec laquelle il envahissait l'État de Guanajuato. M. Francisco Velez gouverneur de cet État dut se retirer à Queretaro avec les 800 hommes qu'il commandait.

La situation devenait critique, et Miramon, avec la décision et rapidité qui distinguaient son caractère, prit la résolution de se mettre à la tête de ses troupes.

On était au commencement de novembre et les premiers jours de ce mois sont fêtés dans la capitale par des réjouissances publiques; une grande partie des habitants se porte le soir sur la grande place. Miramon s'y montra fort calme en apparence, et s'entretint avec plusieurs personnes auxquelles il ne manifesta rien de ses projets.

Cependant, en se retirant vers une heure du matin, il prit la diligence et accompagné seulement de ses aides-de-camp, il traversa 56 lieues d'un pays infesté par des bandes de *guerrilleros* et le 4 novembre au matin il arrivait à Queretaro.

Il avait au préalable ordonné à un de ses aides-de-camp, M. le lieutenant-colonel Luis Ordoñez, de prendre à Mexico 24 pièces d'artillerie, et de les conduire à Queretaro sous l'escorte d'un faible détachement du 4e d'infanterie.

Ordoñez devait s'acquitter fidèlement de cette mission et vaincre sur sa route de grands obstacles qu'un terrain détrempé par de fortes averses ajoutait à l'incommodité des bandes ennemies qui devaient le harceler.

Miramon ne trouva à Queretaro que 1000 hommes sous les ordres du général Mejia, 800 sous les ordres de Francisco Velez et 300 hommes qui formaient la garnison de la place. L'artillerie, lui faisait presque complètement défaut.

Cependant les troupes libérales avançaient ; elles se trouvaient déjà en partie au village de Apaseo, et connaissant la situation de Miramon à Queretaro et la marche d'Ordoñez, le général José Justo Alvarez décida en conseil de guerre d'attaquer d'abord Ordoñez pour revenir ensuite sur Queretaro.

Ce plan fut repoussé par les chefs libéraux et les membres du conseil du guerre se séparaient, lorsque l'un d'eux, le général J. Justo Alvarez, fut victime d'un grave accident.

Un aide de camp de Doblado descendait de cheval, lorsque celui-ci en se secouant fit détacher des fontes un des pistolets; en tombant à terre un coup partit et la balle atteignit le général J. Justo Alvarez à la jambe. On dut au plutôt procéder à son amputation.

Les conséquences de cet accident ne devaient pas tarder à se faire sentir. Le général J. Justo Alvarez dirigeait les opérations militaires de l'armée libérale; car, bien que M. M. Doblado et Degollado eussent l'un et l'autre le titre de général, ils n'avaient point les connaissances suffisantes pour conduire une armée, et généralement ils s'en rapportaient aux jugements des chefs qui les accompagnaient.

Sur ces entrefaites, Ordoñez n'arrivait point, et Miramon pour gagner du temps ouvrit des conférences avec le général Santos Degollado pour traiter de la paix.

L'entrevue des deux généraux fut des plus cordiales et chacun des deux chefs n'eut qu'à se louer des procédés de son adversaire.

Une sympathie mutuelle les rapprocha et peut-être même seraient-ils arrivés à une entente, si Degollado n'avait mis pour condition expresse la reconnaissance par le général Miramon de la constitution de 1857 dans toutes ses parties.

Les conférences n'ayant pu aboutir, les deux chefs se retirèrent dans leurs campements respectifs et les troupes libérales marchèrent immédiatament sur Queretaro et prirent position sur les hauteurs de la Estancia de las Vacas. (Voir carte N° 7)

Ce point, situé sur le chemin de Apaseo à Queretaro, est protégé à sa droite par une petite rivière nommée la Laja, dont les bords sont couverts de nombreux cactus *(nopaleras)*. En face de la Estancia de las Vacas s'étend une vaste plaine. Le général Degollado pour protéger sa gauche fit élever de légers retranchements en terre.

Sur ces entrefaites Ordoñez se présenta à 4 heures du matin et Miramon profitant de cette circonstance marcha à la rencontre de Degollado. Il avait divisé ses troupes en trois colonnes, dont une était sous ses ordres et les deux autres avaient à leur tête les généraux José Maria Alfaro et Francisco Velez.

Le général Tomas Mejia commandait la cavalerie composée de 500 chevaux.

Le 13 novembre vers 9 heures du matin l'artillerie de Miramon ouvrit le feu sur les retranchements qui défendaient l'aile gauche de l'ennemi, et le terrain déblayé de ce côté, le général Francisco Velez attaqua avec une impétuosité telle qu'il se vit séparé du gros de ses troupes et allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque le lieutenant-colonel Ramon Mendez poussant vigoureusement l' attaque parvint à le dégager. Sous cet effort, la gauche et le centre de l'ennemi commençaient à plier, mais la droite commandée par le général Santiago Tapia conservait toutes ses positions.

Le général Alfaro qui attaquait de ce côté avait rencontré un obstacle presque infranchissable, car le *rio* de la Laja, caché par de nombreux cactus, se trouvait fort grossi par les pluies.

Le général Alfaro porta ses troupes en aval de la rivière où il découvrit un gué. Il attaqua vigoureusement la gauche sur l'arrière-garde ennemie. Les troupes libérales faiblirent, et le général Mejia compléta la victoire par une brillante charge de cavalerie; il reconnut parmi les fuyards le général Doblado et se mit à sa poursuite ; déjà il le serrait de près et le tenait du bout de sa lance, lorsque son cheval surmené par une course d'une douzaine de lieues s'abattit, expirant de fatigue.

Ce fut une brillante victoire.

Degollado abandonnait sur le champ de bataille toute son artillerie, des armes et des munitions, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels les généraux S. Tapia et J. J. Alvarez, qui blessé, comme nous l'avons dit, s'était retiré à Celaya.

A la nouvelle de la victoire de Miramon, la foule s'était portée devant la maison où se trouvait Alvarez, dans l'intention de lui faire un mauvais parti ; elle n'était retenue que par les prières d'un prêtre, lorsque le général Mejia fit son entrée dans la ville. Son premier soin fut de protéger la maison du prisonnier et Miramon dès qu'il arriva, lui rendit visite, le traita avec toute sorte de ménagements et lui offrit même ses ressources personnelles.

Le général Tapia également prisonnier ne fut point traité avec moins de générosité.

Miramon ne s'attarda pas a Celaya ; il prit, en diligence, le chemin de Guadalajara, accompagné de son État-major et du ministre de la justice. M. Isidro Diaz.

Marquez venait de quitter Guadalajara à la tête de la plus grande partie de ses troupes, lorsque Miramon arriva dans cette ville ; mais aussitôt Miramon lui intima l'ordre de céder le commandement de ses troupes à son second et se rendre immédiatement à Guadalajara.

Marquez obéit et arriva en présence de Miramon, qui le fit

partir pour Mexico escorté par la *guerrilla* du colonel Serna.

À son arrivée dans la capitale, Marquez fut emprisonné et il devait passer en conseil de guerre, lorsque des événements postérieurs firent surseoir cette affaire et Marquez reprit le commandement d'une division.

Les 600,000 piastres du convoi d'argent appartenant au commerce de Mexico furent restituées et cette *conducta* atteignit heureusement le port de S. Blas.

Marquez fu remplacé dans son commandement par le général Woll, qui remit le commandement de sa division au général Velez. Le général Severo del Castillo fut nommé gouverneur de l'État de Guanajuato.

L'État de Guadalajara était occupé par des forces libérales sous les ordres des généraux Ogazon et Valle, qui poursuivis par Miramon, prirent position aux environs des ravins de Beltran dans une région fort accidentée.

Cette campagne fut très pénible; l'ennemi retranché dans des positions inaccessibles dut être tourné, ce que Miramon fit avec succes, réussissant à disperser les troupes libérales. Un deuxième combat livré dans le petit village de Tonila assura la victoire des conservateurs et leur ouvrit tous les ports du Pacifique.

Cette campagne dura un mois; mais, comme de nombreuses guerrillas interceptaient les communications, le général Woll qui commandait la place de Guadalajara se trouvait sans nouvelles de Miramon. Un long silence lui avait inspiré de vives craintes sur le sort du jeune général, lorsqu'il reçut une dépêche lui annonçant que la campagne était heureusement terminée, que Miramon rentrait à Guadalajara et que le général Pedro Valdés était chargé du commandement militaire des pays conquis.

Le général Woll accueillit ces bonnes nouvelles avec un enthousiasme tel, qu'à deux heures du matin il fit annoncer les victoires de Miramon aux habitants de Guadalajara, par

des salves d'artillerie, des sonneries de cloches, des pétards et par d'autres manifestations bruyantes usitées en pareil cas. Le jour suivant le général Miramon était accueilli à Guadalajara avec les honneurs du triomphe et le général Wolt exprimait son admiration dans ces termes : « J'étais déjà général que vous n'étiez pas encore né ; je n'en suis cependant pas moins fier de servir sous vos ordres. »

Ces paroles touchèrent vivement Miramon, car il tenait en haute estime les talents militaires et la parfaite sincérité du vieux général.

Miramon fit retour à Mexico. Tout danger imminent avait disparu. Le parti libéral partout battu, ne comptait plus de troupes que dans l'État de Michoacan ; mais il avait encore en son pouvoir la forte place de Vera-Cruz. C'est de ce côté que Miramon allait concentrer ses efforts.

CHAP. VI.

Anton Lizardo

État de la marine Mexicaine — Second siège de Vera Cruz — Prétentions des libéraux pour recruter des étrangers — Conférences pour la paix — Leur rupture — Miramon occupe Alvarado — Anton Lizardo — Rosas Landa assiège Oaxaca — Le général Cuevas fait lever le siège — Divisions des conservateurs — Le général Diaz de la Vega remplace le général Velez — Bataille de Loma Alta — Départ de Miramon pour l'intérieur — Il emmène Zuloaga — Opérations d'Uraga - Assaut de Guadalajara — Uraga est battu par Woll — Miramon se dirige sur Zayula — Il lève le siège de cette place — Sa retraite sur Lagos — Bataille de Silao — Miramon est nommé président provisoire de la république — Siège de Guadalajara — Degollado s'empare d'un convoi à Laguna Seca — Défaite de Marquez à Telolotlan — Toluca — Calpulalpam — Miramon quitte le Mexique — Emprisonnement du ministre Diaz — Il est gracié.

Malgré l'étendue de ses côtes, le Mexique ne possédait que peu ou point de marine en 1859.

La flotte en effet appartenait à l'Espagne lorsque cette nation dominait au Mexique, et dans la suite, depuis 1821, les guerres civiles avaient absorbé tous les hommes pour les armées de terre. Les quelques navires que possédait le Mexique pour la surveillance des côtes, venaient d'être vendus par Miguel Lerdo de Tejada ministre des finances de Juarez, lorsque ce dernier arriva à Vera-Cruz.

Cependant il y avait encore quelques hommes tels que

l'amiral Marin, homme de mer distingué, instruit par une longue pratique, ayant fait ses preuves dans l'expédition de Yucatan et dans la guerre de séparation de l'Etat de Texas.

Miramon après le premier siege de Vera-Cruz avait chargé Marin de se pourvoir à l'étranger de deux bâtiments de guerre et du matériel nécessaire pour coopérer par mer à l'attaque de Vera-Cruz.

Marin remplit cette mission et il acheta aux États-Unis un bâtiment auquel il donna le nom de " Général Miramon „ et à l'île de Cuba un deuxième navire de guerre: le " Marqués de la Habana. „

D'autre part Miramon comptait sur 7,000 hommes, et en même temps qu'il entreprenait la campagne de Vera-Cruz pour prévenir toute complication dans l'intérieur du pays, il donna au général Silverio Ramirez le commandement d'une brigade qui devait opérer dans les États de Durango et de Chihuahua. Un *guerrillero* espagnol nommé Cajen fut autorisé à lever des troupes pour agir de concert avec le général Ramirez.

De son côté, Juarez se préparait à la résistance. Ocampo, homme de valeur, mais dont la carrière était toute civile, abandonna le ministère de la guerre, qui fut confié au général José Gil de Partearroyo, soldat instruit. Le ministère des affaires étrangeres fut confié á Degollado, qui se rendit à Vera-Cruz. Les finances restèrent entre les mains de Lerdo de Tejada. la justice fut donnée à Ruiz, les travaux publics à Empáran et le porte-feuille de l'intérieur à Llave.

Les quelques troupes libérales de l'intérieur du pays qui allaient être augmentées par de nouvelles levées d'hommes furent placées sous les ordres du général José Lopez Uraga, qui avait fourni une brillante carrière militaire, mais dont la versatilité politique était bien connue.

Le général Rosas Landa eut mission d'agir contre les conservateurs dans l'État de Oaxaca.

La situation critique du gouvernement libéral à cette épo-

que inspira à quelques hommes éminents de ce parti l'idée de recruter à l'étranger des volontaires pour combattre dans leurs rangs. Mais Juarez, paraît-il, ne voulut point adopter cette mesure, et lorsque en 1862 le député Aguirre accusait Juarez de trahison devant le congrès, Zarco défendit le président libéral en ces termes :

" Nous disons, que presque seul le président repoussait les idées qu'abritaient alors un grand nombre de libéraux, et en faisant ainsi nous faisons la part de chacun. Beaucoup de chefs militaires declaraient que l'engagement des volontaires était nécéssaire; d'autres voulaient qu'il vînt non seulement des troupes, mais aussi des officiers; M. Lerdo de Tejada et le gouverneur Zamora partageaient ces idées qui, nous le disons franchement, car nous ne craignons pas la responsabilité de nos opinions, étaient les nôtres, en ces douloureuses circonstances. C'est en vain qu'on faisait des instances auprès du Président, c'est en vain qu'on lui proposait les précautions les plus étudiées pour ne point compromttre ni l'indépendance ni la dignité de la république; c'est en vain que l'on combinait l'idée avec d'autres frases en la reliant aux besoins de la colonisation, à la nécessité de rendre effective la liberté des cultes, de maintenir après le triomphe un élément de force matérielle capable de compléter la pacification du pays. M. Juarez repoussa toutes ces idées; il eut même à ce sujet de sérieuses dissidences avec un grand nombre de ses amis intimes ; dans sa correspondance il contraria toujours le projet, et persévérant dans la lutte, les événements lui ont donné raison. Aussi grâce à lui la république a vaincu ses oppresseurs, sans autre secours que ses propres ressources et les courageux efforts de ses enfants. Il existe une foule de lettres de M. Juarez qui prouveraient nos assertions. [1] "

Miramon entreprit sa marche sur Vera-Cruz.

[1] Juarez et César Cantù, h. 17.

Avant de procéder à son investissement, il invita le chef de la place, le général D. Ramon Iglesias, á l'ouverture d'une conférence pour y traiter la paix de la république.

Le gouvernement de Juarez accepta ces avances et il commisionna M. M. Santos Degollado et José Empáram, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur, pour se mettre en rapport avec M. M. Isidro Diaz et Manuel Robles Pezuela nommés par Miramon.

La conférence se prolongea; les discussions n'aboutissant pas, l'un et l'autre parti désirant faire prévaloir son programme politique dans tous ses détails, le général Robles Pezuela émit alors l'idée de faire trancher les différents que divisaient les partis belligérants du Mexique par un congrès national.

Cette idée fut acceptée par la conférence, qui se sépara pour fair ratifier par les présidents les bases de la convention.

Le lendemain les représentants conservateurs crurent avoir trouvée une solution en apportant le traité ratifié par Miramon, mais Juarez refusa de consentir à un arrangement logique et conforme aux idées libérales.

Voici le texte de cette convention :

Art. I. — Dans le but de procéder aux dispositions d'un armistice général en vue du retablissement definitif de la paix dans la République, les hostilités sont immédiatement suspendues entre l'armée qui enveloppe Vera-Cruz et les forces qui occupent cette place, ou celles qui dépendant de celles-ci, opèrent dans les environs, dans le territoire compris dans la ligne qui passe par les points suivants : Antigua, Actópan, Naolinco, Jalapa, Huatusco, Orizaba, Songolica et Alvarado.

Art. II. — Trois négotiateurs seront nommes d'une part et de l'autre qui s'aboucheront à Tlalpan dans le terme de 15 jours, avec les pouvoirs nécéssaires pour poser les bases d'un armistice général à toute la république et pour convenir pendant elui-ci des moyens du retablissement de la paix.

Art. III. — Les deux partis belligérants inviteront les représentants des grandes puissances amies : l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Prusse et les États-Unis à prêter leur mediation amicale.

Art. IV. — Les négotiateurs, en vertu de leurs pouvoirs, règleront les déterminations à prendre par rapport aux traités faits avec les puissances étrangères par chacun des deux gouvernements, s'ils ne se mettaient pas d'accord pour les considérer valides. En attendant ces traités resteront à l'état ou ils sont en ce jour.

Art. V. — Les deux parties contractantes déclarent que les négotiateurs nommés par l'art. II. doivent se baser sur le principe que la nation seulement peut trancher les questions qui divisent actuellement les Mexicains.

Art. VI. — Le gouvernement de Mexico permettra la circulation des marchandises reçues dans les ports où s'exerce le pouvoir des autorités constitutionnelles, sans leur appliquer d'autres taxes que celles établies par les lois. Le paiement de ces droits dans les ports et de ceux que les douanes permettent de payer en partie à Mexico, se feront en numéraire ou par des lettres de change en faveur des percepteurs de la capitale de la République.

Au jour suivant M. M. Degollado et Empáram rapportèrent le traité qu'ils avaient conclu avec M. M. Isidro Diaz et Robles avec les additions et les changements qui suivent.

Pour l'article 1re, accepté avec la modification que les points nommés resteraient au pouvoir des forces qui les occupaient et en conséquence Alvarado, Songolica et la Antigua, dans les mains du gouvernement constitutionnel.

Le 2ond article est accepté avec la modification que la conférence eut lieu dans l'*hacienda* del Encero.

Le 3ème rejeté.

Le 4ème est rejeté, laissant à la représentation nationale l

soin d'en juger sur ces affaires qui ne pourraient avoir d'autres changements que ceux que permettrait leur état lorsque la représentation nationale aurait à s'en occuper.

Le 5ème est accepté, avec la condition que la façon dont on doit obtenir la décision de la nation, sera au moyen de la convocation d'une assemblée constitutionnelle, conformément à la charte de 1857.

Le 6ème est rejeté, tout en laissant la possibilité aux négociateurs de s'en occuper postérieurement, lors des négociations pour l'armistice général. (Journal *La Sociedad* du 26 mars 1860).

Ce ne fut pas sans regret, que Miramon vit échouer des négociations qui pouvaient amener la fin d'une guerre civile dont on ne pouvait prévoir le terme. Il avait fait preuve d'un grand esprit de conciliation qui fut mal accueilli non seulement par Juarez, mais encore par un grand nombre de conservateurs, qui en apprenant la première ratification de Miramon manifestèrent leur mécontentement.

Le général Miramon voyant qu'en modifiant l'article V des conventions Juarez voulait proclamer comme base d'un accommodement la constitution de 1857, qui était la cause capitale de la guerre, rompit les pourparlers et se décida à vider la question par les armes. Tout en ouvrant les hostilités contre Vera-Cruz, il prit deux mesures destinées à donner de bons résultats pour son entreprise.

La première fut de fermer au commerce le port de Vera-Cruz en déclarant l'*embargo* sur toutes les marchandises étrangères qui debarqueraient dans ce port; la seconde, de s'emparer du port d'Alvarado situé sur le litoral à quelques lieues de distance au sud-est de Vera-Cruz.

Cette dernière opération offrait l'avantage de substituer le port d'Alvarado à celui de Vera-Cruz et de s'emparer en même temps de la grosse artillerie qui en garnissait les fortifications.

Le général Tamaris avec la 2e brigade de la division

Casanova s'empara d'Alvarado avec toute la rapidité qui lui fut possible ; mais malgré la rapidité de son mouvement sur Alvarado, il ne put arriver à temps pour se saisir de l'artillerie qui s'y trouvait, car de son côté le général Don José Gil de Partearroyo, pendant qu'il marchait sur la place, en faisait dégarnir les forts et transporter par mer les pièces à Vera-Cruz.

Sur ces entrefaites la situation vint à se compliquer pour les belligerants par la présence dans la baie de Sacrificios de navires de guerre anglais, français, espagnols et nord-américains venus dans ces eaux pour protéger leurs nationaux ; ils avaient été amenés devant Vera-Cruz par le fait du gouvernement de Juarez, qui, quelques jours auparavant, avait saisi le navire espagnol *Conception* accusé d'apporter des munitions de guerre aux conservateurs.

Le capitaine Aldams qui commandait une frégate anglaise intervint même auprès de Miramon pour empêcher le bombardement de Vera-Cruz où résidaient quelques anglais. M. Isidro Diaz répondit au capitaine Aldams qu'il ne lui reconnaissait pas le droit d'intervenir dans des questions de politique intérieure, tout en constatant que si le gouvernement anglais avait quelque plainte à faire valoir, il pourrait agir par l'intermédiaire de M. Otowy ministre anglais auprès du gouvernement de Miramon.

Juarez et ses ministres, à l'exception du ministre de la guerre, se retirèrent au château de S. Juan d'Ulua où les balles pouvaient difficilement les atteindre ; grand nombre de femmes et d'enfants quittèrent Vera-Cruz et le bombardement de la ville commença.

L'amiral Marin arriva dans la baie d'Anton Lizardo, pour débarquer le matériel de guerre qu'il avait apporté, embarquer des troupes et coopérer avec ses deux navires au siège de Vera-Cruz.

Mais il comptait sans l'intervention du commodor nord-amé-

ricain, Turner, commandant la frégate Saratoga, qui devait faire le jeu des libéraux.

A la nuit tombante la Saratoga accompagnée d'un autre navire nord-américain, le White, portant à son bord M. Ignacio de la Llave ministre de l'intérieur de Juarez, quitta le port de Vera-Cruz et se dirigea vers Anton Lizardo. Rien ne faisait soupçonner la manœuvre honteuse du commandant Turner, et le pavillon étoilé des États-Unis flottait sur les deux navires, lorsqu'ils entrèrent dans le port d'Anton Lizardo où leur présence ne pouvait donner lieu à aucune inquiétude. Mais arrivés à portée de canon, quelle ne fut pas la surprise de M. Marin, lorsqu'il vit les deux navires nord-américains ouvrir le feu sur " le général Miramon et " le Marqués de la Habana. „

Bien qu'il ne fut pas préparé au combat, Marin se défendit vaillamment, mais l'attaque avait été trop imprévue et les navires mexicains furent capturés. Il y eut quelques morts et parmi les blessés se trouvait M. Ignacio de la Llave frappé au visage.

Marin prisonnier protesta solennellement contre l'acte de félonie dont il avait été victime et le tribunal de l'amirauté des États-Unis après un long procès désapprouva la conduite du commandant Turner et ordonna la restitution des navires de guerre. Mais le temps s'était écoulé et la guerre civile était terminée.

Miramon se trouva donc privé des forces auxiliaires qui devaient agir par mer, et après un bombardement de quelques jours voyant l'inutilité de ses efforts, il dut reprendre la route de Mexico.

Il apprit que la place de Oaxaca était menacée de tomber au pouvoir du général Vicente Rosas Landa.

Oaxaca, capitale de l'État de ce nom, est une ville de 60,000 habitants, bâtie dans une vallée fertile; cette région, riche par ses produits, offrait de nombreuses ressources aux deux

partis qui se la disputaient. Les soldats qu'on y recrutait étaient renommés dans la République par leur bravoure et les bataillons de Oaxaca ont laissé de glorieux souvenirs dans l'histoire militaire du Mexique.

Le général José Maria Cobos, assiégé dans Oaxaca, avait concentré ses troupes dans un couvent de la ville, Santo Domingo, qui par la solidité de ses murs formait une forteresse où les défenseurs de la place établirent un centre de résistance difficile à enlever.

Rosas Landa prévoyant la difficulté de s'en emparer de vive force, mina le terrain afin de faire sauter une partie du couvent. Son projet ne réussit qu' incomplètement et bien que l'explosion occasionnât de graves dommages à l'édifice, ses défenseurs commandés par le lieutenant-colonel Manuel Gonzales, plus tard président de la République, repoussèrent victorieusement les assiégeants, qui se virent dans la nécessité de lever le siège. En effet, le général Santiago Cuevas, parti de Mexico sous les ordres de Miramon, arrivait à la tête d'une brigade de secours.

Sur ces entrefaites, les intrigues se donnaient libre cours à Mexico ; les conférences de Vera-Cruz, bien qu'elles n'eussent donné aucun résultat pratique, avaient ému profondément le parti conservateur.

Miramon y avait révélé un esprit conciliant ; il avait accepté une transaction empreinte d'un libéralisme qui avait confondu Juarez même, qui se targuait si haut d'être libéral ; inspiré par un vif patriotisme il avait cru qu'une convention qui pouvait mettre un terme aux discordes civiles valait quelques sacrifices.

L'esprit de parti chez les conservateurs devait interpréter différemment ces nobles sentiments. Pour quelques uns, Miramon n'était plus le chef que devait se donner le parti conservateur ; on songea à faire reprendre le pouvoir à Zuloaga et à éloigner non seulement Miramon, mais encore les chefs dont il s'était entouré.

Le général Robles Pezuela était particulièrement en butte à ces intrigues; les uns l'accusaient d'aspirer à la présidence, d'autres prétendaient qu'il était en rapport avec le gouvernement de Juarez et qu'il se jetterait dans ses rangs avec sa division dès qu'une occasion lui en serait fournie.

On reprochait au général Velez d'administrer à sa fantaisie l'état à Guanajuato et on reprouvait hautement le choix d'un homme jeune et inexpérimenté qui avait pour mission de maintenir la paix dans les États de S. Luis, Zacatecas et Guadalajara.

Cependant Robles se montrait fort attaché aux principes conservateurs et il venait d'en donner une preuve récente au combat des *dos Cerritos*.

Velez, bien que blessé d'une balle qui n'avait pu être extraite, était en campagne et manoeuvrait fort habile ment pour empêcher le général Uraga de recruter des soldats et en former des troupes.

Mais il y avait à Mexico nombre de généraux dont beaucoup avaient fait partie de l'armée de Santa-Ana et ils intriguaient ouvertement contre un gouvernement qui n'usait pas de leurs services.

Miramon les délaissait en connaissance de cause; quelques-uns, fort braves, manquaient d'instruction militaire, d'autres connaissaient l'art de la guerre, mais ils en ignoraient la pratique; souvent même ils n'avaient point le tempérament du soldat et enfin beaucoup d'entre eux etaient âgés.

Or la tâche du soldat était dure au Mexique; il fallait parcourir de longues distances et supporter des fatigues que des hommes jeunes et fortement constitués pouvaient seuls affronter. Il fallait encore y déployer une activité incessante.

Velez dut se retirer à cause de sa blessure; il fut remplacé par un des chefs les plus en vue du parti conservateur, le général Romulo Diaz de la Vega, qui autrefois avait

occupé le fauteuil présidentiel. Il avait quelque instruction militaire et du courage personnel, mais ses capacités ne dépassaient pas une portée très ordinaire et il souffrait d'une obésité excessive.

Velez lui remit le commandement de sa division, et le général Uraga, qui connaissait son nouvel adversaire, l'attira habilement dans l'État de Zacatecas où il comptait quelques troupes et l'attendit à *Loma alta*.

Le général Diaz de la Vega établit son camp dans la plaine en face de la montagne où Uraga s'était solidement retranché et il essaya de tourner son aile gauche en envoyant trois colonnes de 400 hommes chacune, qui l'attaquèrent successivement et qui furent repoussées de même. Uraga quitta alors ses retranchements et s'élançant dans la plaine défit complètement les troupes conservatrices.

L'armée vaincue fut faite en grande partie prisonnière ainsi que Diaz de la Vega et plusieurs autres officiers supérieurs. Uraga n'abusa pas de cette facile victoire. Il se montra généreux envers les prisonniers et leur rendit la liberté.

Le succès d'Uraga aggravait la situation du gouvernement conservateur dans l'intérieur du pays, et Miramon dut quitter encore une fois Mexico pour arrêter les progrès des libéraux ; mais il ne devait pas abandonner la capitale sans que les machinations ourdies par les intransigeants du parti clérical n'eussent abouti à une singulière décision.

Comme nous l'avons dit, Miramon était président substitut de la République par décret de Zuloaga.

Un matin les murs de la capitale apparurent placardés par un manifeste de Zuloaga qui déclarait révoquer le décret et reprendre le pouvoir. Une copie de ce manifeste avait été envoyée sous pli cacheté à chacun des ministres étrangers résidants à Mexico.

Miramon fut surpris par cet événement la veille de son entrée en campagne Il s'en fut droit au domicile de Zuloaga

et l'obligea à l'accompagner dans son expédition en lui disant: " Je vais vous apprendre à conquérir un fauteuil présidentiel. „

Le soir même Miramon prit la diligence, accompagné de son état-major et de Zuloaga, et à travers les périls d'une route où les guerrillas ennemies et les bandes de brigands régnaient en maîtresses, il put atteindre Guanajuato, ville où il se proposait de réunir les troupes suffisantes pour entreprendre la lutte contre Uraga.

L'État de Guanajuato renferme la riche région minière du même nom, qui offre de grandes ressources aux troupes qui l'occupent; on y trouve aussi de grands centres comme Celaya, Leon et San Miguel Ayende. Cette dernière ville est séparée de Guanajuato par un bras de la Sierra Madre et se trouve sur le chemin qui relie Queretaro à S. Louis Potosi. Celaya se trouve sur le chemin appelé du Bajio, qui unit Queretaro à Leon, ville située à l'extrémité de l'État et voisine des États limitrophes de Jalisco, San Luis, Zacatecas et Aguas-Calientes, offrant par cette situation de grands avantages stratégiques. (Voir carte N° 9)

Uraga, qui s'était emparé de Leon, n'attendit pas que Miramon arrivât jusqu'à lui. Il prit le chemin de San Luis, vint à San Miguel el Grande et abandonnant le chemin du Bajio, il traversa la ramification de la Sierra Madre qui s'étend de ce côté, et entra à Guanajuato, d'où il reprit le chemin de Leon, ayant ainsi décrit un triangle dans une marche rapide et toujours poursuivi par Miramon.

Le but d'Uraga était de s'emparer de Guadalajara, défendue par Woll à la tête de troupes suffisantes; de sortir immédiatement de cette ville pour se rendre maître du pont de Calderon, et de camper sur les bords de la rivière qui défend Guadalajara.

Là, dans une forte position, il comptait livrer bataille.

Si dans cette situation avantageuse il ne remportait pas la victoire, il pouvait se réfugier à Guadalajara.

Uraga avait deux étapes d'avance sur Miramon et il arriva à marches forcées sur Guadalajara, où il intima au général Woll l'ordre d'avoir à rendre la place sur le champ.

Malgré l'infériorité numérique de ses troupes, le général Woll répondit qu'il était prêt à la défendre. Il n'avait que 2,000 hommes.

Uraga en comptait 6,000 de toutes armes.

Miramon en avait un chiffre égal, bien armés et approvisionnés.

Le général Woll abandonna les lignes extérieures de la ville et concentra ses troupes dans le périmètre de la place; il repoussa victorieusement une première attaque dirigée sur Santa Maria de Gracia.

Uraga jugea que le général Colombres, chef de la colonne d'attaque, avait agi mollement, il l'invectiva et se mettant lui-même à la tête de la colonne, il recommença l'attaque.

La lutte fut sanglante. Le libéraux mitraillés presque à bout pourtant éprouvèrent des pertes cruelles ; le général Uraga eut une jambe emportée et fut fait prisonnier. Woll s'étant lancé à la poursuite des fuyards fut gravement blessé à la jambe.

Le lendemain Miramon arrivait à Guadalajara, mais tout était terminé ; les conservateurs restaient maîtres de toute la région occidentale du Mexique.

Juarez, pendant ce temps, cherchait à se créer de nouvelles ressources pécuniaires pour continuer la lutte. Il s'adressa cette fois au gouvernement des États-Unis par l'intermédiaire de son ministre des affaires étrangères M. Melchor Ocampo, qui, avec le ministre des États-Unis auprès du gouvernement de Vera-Cruz, M. Mac Lane, combina le traité qui suit.

" Est concédá aux Américains *à perpétuité* le droit de transit sur l'isthme de Tehuantepec, par quelque chemin que ce soit existant ou à créer ; l'établissement de deux ports, l'un sur l'Atlantique, l'autre sur le Pacifique ; le gouvernement de Me-

xico n'aura aucun droit sur les marchandises transitant par l'isthme, si ce n'est sur celles destinées à la consommation intérieure de la République.

Le Mexique s'engage à protéger par la force des armes la Compagnie américaine, hommes et choses, et s'il est dans l'impossibilité de le faire, la charge en incombe de droit aux États-Unis.

Est concédée la libre entrée et le transit de toutes les marchandises appartenant ou consignées aux Américains de l'Arizona, par les ports du golfe du Mexique, depuis Matamoros ou tout autre point de Rio Grande jusqu'au port de Mazatlan, à l'entrée du golfe de Californie ; depuis le Rancho de Nogales, ou tout autre point qui conviendra aux Américains, jusqu'à Guaymas, ceux-ci se réservant le droit de choisir les marchandises qu'ils voudront bien admettre à la vente dans les deux pays.

Les Américains ont également le droit de passage pour des troupes et des munitions de guerre par tout chemin qui leur plaira, depuis Guaymas jusqu'au Rancho de Nogales ou tout autre point à leur convenance à travers la Sonora.

En échange de ces privilèges le gouvernement de Juarez devra recevoir une somme de 40 millions de francs. „

Lorsqu'on apprit à Mexico la signature de ce traité, une clameur de réprobation s'éleva dans les rangs des conservateurs et nombre de libéraux désapprouvèrent hautement un contrat qui menaçait l'intégrité du territoire national.

" Jamais, dit Miramon dans sa protestation, je n'accéderai à un semblable traité. Placé par la Providence à la tête de la Nation, je suis profondément pénétré de la responsabilité qui pèse sur moi dans une crise aussi grave.

Dieu m'a donné la victoire dans une guerre intestine, j'espère qu'il me la donnera dans une guerre entreprise pour l'indépendance de ma patrie, pour la défense de sa religion et l'intégrité de son territoire. „

Le général Ramon Iglesias et le colonel Paz, qui se trouvaient à Vera Cruz, excités par un vif patriotisme, levèrent la voix contre le traité Ocampo-Mac Lane, et déclarèrent à Juarez qu'ils passeraient dans le camp conservateur si le traité venait à être exécuté.

Le général de Partearroyo renonça au ministère de la guerre et fut remplacé par M. Pedro Ampudia.

Juarez fut même accusé plus tard de trahison par le député M. Aguirre dans la session du congrès de 1862 et M. Francisco Zarco défendit le président libéral en ces termes :

" .... Il était nécessaire de rapporter ce qui précède pour " exprimer notre profond étonnement en entendant dans une " des dernières séances du congrès M. le député Aguirre ac- " cuser de trahison M. le Président de la République, en rap- " pelant comme un griéf la célébration du traité Ocampo- " Mac Lane, dans lequel, bien qu'on fit de grandes concessions " aux États-Unis, *on le leur accordait pas cependant tous les* " *avantages qu'il sollicitaient,* comme le prouve le fait que cette " convention ne fut pas approuvée par le sénat américain. " Le texte du traité, quelle qu'en soit la teneur, n'est pas un " motif pour accuser le Président du Mexique, car on sait " que le droit d'introduire des corrections et des changements " existe jusqu'au moment de la ratification. D'ailleurs les fran- " chises communales, le droit de passage pour les troupes " américaines dans des cas déterminés, *n'impliquent pas une* " *attaque à l'indépendance nationale et ne peuvent justifier* " *l'accusation de trahison lancée si légèrement* par les députés " de Nuevo Leon et de Cohahuila ".

Nous ferons remarquer que les clauses du traité Mac Lane avaient déjà été présentées à la signature du goovernement mexicain par M. Trist, ministre des États-Unis, dans l'art. 8 du traité de paix de 1847.

Cet article avait été repoussé par les représentants d Mexique comme présentant de graves dangers pour l'indépen

dence de la République ; et à ce moment le Mexique venait d'être vaincu sur les champs de bataille: il n'y avait donc pas lieu de les accepter alors que les États-Unis ne pouvaient exercer aucune contrainte sur les décisions du gouvernement mexicain.

Si Juarez s'est montré énergique dans la lutte qu'il a soutenu à la tête de son parti, nous devons signaler le fait d'Anton Lizardo et le traité Mac Lane comme deux taches antipatriotiques sur la réputation de cet homme historique. Le traité Ocampo-Mac Lane n'ayant pas été ratifié par les États-Unis, on se rejeta sur les biens du clergé qui fournissaient toujours quelques subsides; les Juaristes continuèrent à lever des troupes dans différentes régions de la République, et parmi les chefs libéraux qui poursuivaient la lutte avec plus de succès se trouvait le général Jesus Gonzales Ortega. Il opérait dans les États de Durango et de Zacatecas et il était entré victorieux dans la capitale de cet État après avoir défait les troupes du général Silverio Ramirez à la *hacienda* de Peñuelas.

D'autre part les généraux Pedro Ogazon et Leandro Valle remportaient des succès dans le sud de Jalisco.

Le chef conservateur Valdés était battu près de Mazatlan et les ports de S. Blas et de Manzanillo tombaient au pouvoir des libéraux.

Pedro Ogazon et L. Valle s'étaient fortifiés à Zayula, tant pour y recueillir les débris de l'armée d'Uraga, que pour résister à Miramon dans une très forte position.

Enfin le général Cobos était battu aux environs de Oaxaca et cette ville tombait au pouvoir des libéraux.

Miramon marcha sur Zayula, mais les chemins déjà presque impraticables pendant la saison des pluies, avaient été profondément coupés par des tranchées qui barraient la route à la grosse artillerie.

Miramon ne prit donc que l'artillerie de campagne et à la

tête de 6,000 hommes il arriva devant Zayula qu'il reconnut imprenable avec les éléments dont il disposait à ce moment.

Il se retira donc sur Guadalajara sans tenter l'attaque de Zayula. Sa présence s'imposait ailleurs; Ortega s'avançait sur Guadalajara.

Miramon quitta cette dernière ville où il laissait la division Castillo, forte de 8,000 hommes et il se dirigea avec deux bataillons, le 2e chasseurs et le 9e de ligne, sur Lagos où il devait recruter des troupes pour faire face aux forces croissantes des libéraux. Il était accompagné des généraux Pacheco et Hernandez et du colonel M. Ramirez de Arellano.

Le général Mejia se dirigeait sur Queretaro pour y chercher. également des renforts.

À ce moment le président Zuloaga put s'enfuir et retourner à Mexico; il y demanda à se soustraire à toute participation dans la politique, ce qui lui fut facilement accordé.

Miramon recrutait encore des soldats et formait ses troupes, lorsque le petit corps d'armée qui était retranché á Zayula abandonna ses positions et évitant par un demi-tour la place de Guadalajara alla s'unir aux troupes de Gonzales Ortega

Le général Castillo, commandant de la place de Guadalajara, avec l'inertie dont il devait plus tard donner tant de preuves, ne sut éviter la jonction des troupes libérales.

Gonzales Ortega, en effet, à la tête de 7,000 hommes obligea Miramon à se replier sur Silao à la tête d'une troupe mal disciplinée de 3,000 hommes et il l'obligea à livrer bataille.

Après deux heures d'un combat acharné ses troupes furent battues, malgré tous les efforts de valeur et d'intelligence dont firent preuve les généraux Pacheco et Hernandez, morts sur le champ de bataille.

Miramon sur le point d'être fait prisonnier fuyait serré

de près par l'ennemi, lorsqu'il laissa tomber une bourse pleine d'onces d'or [1] pour arrêter ses poursuivants.

Le général Platon Roa [2] qui le suivait, croyant qu'elle était tombée par hasard, s'arrêta pour la ramasser. Il allait être tué par un soldat juariste qui allait lui faire feu à bout portant, lorsque celui-ci tomba frappé par une ordonnance de Miramon, Albino Perez.

Miramon revint à Mexico, où il était amené par la fuite de Zuloaga et aussi par les graves événements que nous venons de raconter.

La situation empirait, il fallait lever de nouvelles troupes pour faire face aux libéraux et Miramon rendit compte au *consejo de Gobierno* des faits de la dernière campagne. Une assemblée de notables se réunit et Miramon fut investi du pouvoir présidentiel.

Ce point élucidé, Miramon réunit chez lui tous les évêques présents à Mexico à titre de représentants du clergé. Il leur fit connaître la situation désastreuse du parti conservateur.

Les désertions devenaient nombreuses dans l'armée, faute d'argent; les officiers eux-mêmes désespéraient: le lieutenant-colonel Agustin Baragan avait déserté à Silao devant l'ennemi à la tête de son régiment, donnant pour prétexte l'extrême pénurie à laquelle ses soldats se trouvaient réduits.

La cause des conservateurs et la cause du clergé étant indissolublement liées, le triomphe des libéraux marquerait la chute inévitable de l'Église et consommerait sa ruine.

Les évêques gémirent; évidemment la situation était des plus graves, mais ils ne pouvaient disposer d'aucune ressource en faveur de l'armée; cependant on aurait recours aux richesses renfermées dans les églises et on en destinerait une partie au gouvernement.

[1] L'once d'or vaut 80 francs.

[2] Aujourd'hui secrétaire de la légation mexicaine à Berlin.

Miramon éprouva une vive déception en écoutant ces discours, il accepta cependant la part qui lui avait été promise et qui fut encore réduite au moment de lui être donnée.

Miramon fit replier sur Mexico les troupes du général Robles Pezuela et à ce moment les conservateurs ne possédaient que la capitale, la place de Guadalajara, Puebla et le château de Perote.

Gonzales Ortega, vainqueur à Silao, prit le chemin de Mexico, mais il s'arrêta à Queretaro d'où il partit pour assiéger Guadalajara et revenir ensuite sur la capitale.

Guadalajara fut bientôt investie et le général Marquez fut tiré de sa prison et placé à la tête d'une division de 5,000 hommes destinée à secourir Guadalajara.

Arrivé à Leon, Marquez vit son arrière-garde assaillie par la cavalerie ennemie, mais il continua sa marche en avant jusqu'au moment où il se trouva en face de l'armée libérale qui comptait 18,000 hommes et qui avait obligé Castillo à demander un armistice.

Marquez voulut traiter avec l'ennemi et il envoya en parlamentaires les généraux Santiago Cuevas et José Sanchez Facio, qui furent accueillis froidement par le général Ignacio Zaragoza.

Il fallait combattre ; mais à peine l'artillerie avait-elle ouvert le feu et la bataille n'était pas encore engagée, que Marquez disparaissait.

La fuite honteuse du général en chef livrait cette armée de secours si péniblement organisée, au pouvoir de l'ennemi. Tout fut perdu : hommes, armes et bagages. C'en était fait de la place de Guadalajara et des États de Jalisco, Zacatecas et San Luis.

Le découragement se fit jour dans les rangs des conservateurs ; la discipline se relâcha et les soldats désertaient et passaient à l'ennemi, qui d'ailleurs exploitait habilement la démoralisation de l'armée conservatrice.

Les chefs eux-mêmes faisaient défection. Les uns abandonnaient un parti qui faiblissait et paraissait voué à une ruine imminente, d'autres laissaient le service poussés par des promesses ou par des gages plus positifs. Ce fut ainsi, que le commandant de bataillon Sostenes Rocha, depuis général, sortait la nuit de ses quartiers à la tête de ses troupes et passait à l'ennemi; le lieutenant-colonel Garcia, prétextant des ordres reçus, se dirigeait avec ses troupes ver Tlalpam occupé par les libéraux et se joignait à eux.

Le colonel Manuel Ramirez de Arellano prétait l'oreille aux promesses du comité libéral qui fonctionnait à Mexico même, et recevait une somme d'argent, mais restait fidèle à Miramon. On alla jusqu'à circonvenir un des frères du président, le colonel Mariano Miramon ; il accepta une somme d'argent, qu'il fit immédiatement distribuer à ses troupes sans paie depuis quelques jours.

Les juaristes également épuisaient leurs dernières ressources ; le général Degollado s'empara à Laguna Seca d'un convoi d'argent appartenant au commerce.

Miramon, pour subvenir aux besoins de son armée, eut le tort de s'emparer des fonds déposés au consulat de la Grande Bretagne, et destinés à payer la dette anglaise.

Mais la décision prise par le gouvernement de Miramon porta la plus grave atteinte à un parti qui jusqu'alors s'était montré scrupuleusement respectueux de la propriété particulière.

L'armée libérale se rapprochait de Mexico, et Miramon ne pouvait compter tant à Mexico qu'à Puebla sur plus de 9,000 hommes.

Il hésitait à livrer des combats partiels; dans ce but il eut recours à un de ces subterfuges que lui suggérait son esprit fertile en ruses de guerre. Il annonça que le 8 décembre, jour anniversaire de la naissance de Mme Miramon, il donnerait une grande soirée. En même temps il fit con-

fectionner un grand nombre de blouses rouges, comme les portaient les juaristes, et en revêtit ses soldats qui furent placés sous les ordres de Cobos.

Le 7 décembre, Miramon quittait Mexico et se rendait à Toluca par le chemin du Mayorasgo.

Cobos se dirigeait sur le même point par la route de Lerma, où il trouvait l'avant-garde des troupes du général Berriozabal qui s'etait emparé de Toluca quelques jours auparavant.

L'avant-garde de Berriozabal, trompée par les allures et les costumes des conservateurs, fut surprise et mit bas les armes.

Miramon s'avança jusqu'à Toluca et entra dans les rues de la ville vers 11 heures du matin.

Une partie des soldats libéraux étaient casernés, d'autres assistaient à la messe dans les principales églises de la ville.

Miramon ouvrit le feu et la garnison de Toluca se rendit après un combat de courte durée.

Berriozabal se défendit courageusement et s'étant trouvé en présence du général Miguel Negrete qui militait sous les ordres de Miramon, un combat singulier s'engagea entre les deux chefs. Berriozabal fut légèrement blessé et fut fait prisonnier, ainsi que d'autres chefs importants, tels que Degollado, Gomez Farias, Bocero Gobantes et nombre d'officiers subalternes.

Marquez engageait vivement Miramon à prendre une résolution extrême et à faire passer par les armes les officiers capturés. Miramon n'en fit rien ; loin de là, il eut pour les prisonniers, selon sa coutume, toutes sortes de ménagements.

Le général Gonzales Ortega, après avoir fait capituler Guadalajara, se rapprochait de la capitale ; Miramon se rendit à Mexico et à la tête de 7,000 hommes il marcha sur Arroyo-Zarco, où l'ennemi fort de 18,000 hommes avait pris position.

Les colonnes de l'armée conservatrice étaient commandées par Negrete, Velez et Cobos ; Antonio Ayesteran commandait la cavalerie et Marquez remplissait les fonctions de chef d'état-major.

Le 22 décembre 1860 les deux armées se trouvèrent en présence dans les champs de Calpulalpam.

Le général Negrete attaqua vigoureusement la gauche de l'armée libérale et mit en déroute la brigade de Morelia commandée par le général Epitafio Huerta, mais la cavalerie des conservateurs faiblit et lâcha pied, découvrant le flanc gauche de la colonne Cobos ; la lutte se poursuivit encore pendant quelques heures avec acharnement, mais la victoire resta aux troupes du général Gonzales Ortega.

Miramon vaincu rentra à Mexico et donna le commandement de la ville à son prisonnier le général Berriozabal pour qu'il la livrât au vainqueur. Il voulut cependant sauver les quelques troupes qui tenaient encore garnison à Mexico et il donna des ordres pour qu'elles se préparassent à marcher sur Toluca; mais lorsqu'il se rendit au quartier de la garde municipale, pour en prendre le commandement, le colonel Francisco Heraz fit feu sur lui et voulut s'emparer de sa personne.

Miramon s'ouvrit un passage à coups de revolver au milieu de soldats qui l'entouraient et gagna l'hôtel de l'ambassade espagnole où il demeura jusqu'au 2 janvier 1861 ; il quitta alors Mexico à cheval, accompagné de deux amis dévoués, M. le licencié Isidro Diaz, M. Manuel Rodriguez son ancien aide-de-camp, et de son ordonnance Albino Perez.

Par des chemins de traverse et traqués de toutes parts, ils arrivèrent aux environs de Jalapa; mais Rodriguez ayant pris un mauvais chemin, ils entrèrent dans le village de Jico dont les habitants étaient fort dévoués aux libéraux.

Le village était sous les armes et à peine les voyageurs y avaient pénétré, qu'ils furent entourés et sommés de se rendre.

Le colonel Rodriguez et Albino Perez furent capturés, mais Miramon et Isidro Diaz prirent la fuite; Diaz tomba de cheval et fut pris.

Miramon continua sa route cherchant un refuge dans la mon-

tagne, lorsque son cheval s'abattit. Un soldat s'était approché de lui et allait le saisir, lorsque Miramon put se relever et lui brûla la cervelle ; un deuxième soldat qui le menaçait eut le même sort : il profita de la surprise de ses assaillants, franchit une haie et continua sa route en avant, favorisé par le terrain qui le mettait hors de vue de l'ennemi. Il jeta divers petits objets qu'il portait sur lui afin de dépister ses poursuivants, et ensuite revenant sur ses pas et après de grandes fatigues, il arriva à Jalapa, où il trouva un refuge chez un ami dévoué.

En tombant de cheval il s'était démis un pied et il dut prendre quelques jours d'un repos forcé.

Mais il fallait quitter Jalapa ; il revêtit le costume d'un *arriero*[1] et fouettant des mulets il arriva aux environs de Vera-Cruz, où il pénétra en conduisant une voiture de laitier ; il se réfugia au consulat de Françe qui l'accueillit hospitalièrement.

Quelques matelots du *Mercure*, navire français, qui stationnait dans le port, descendirent au consulat et Miramon prenant le costume de l'un d'eux gagna le bord du navire.

C'est ainsi que Miramon quittait cette terre qu'il commandait quelques jours auparavant.

On apprit le lendemain, que Miramon se trouvait à bord du *Mercure*, et le capitaine d'un navire anglais demanda la remise immédiate du chef du gouvernement qui avait osé violer le consulat anglais à Mexico.

Le capitaine du *Mercure* répondit que jamais le drapeau français n'avait couvert des actes comme celui du *Bellérophon* et qu'il ne trahissait pas ses hôtes.

Le commandant anglais consterné, vit Miramon quitter le *Mercure* et s'embarquer à bord d'un vapeur espagnol qui le conduisit à la Havane. Il y fut accueilli par le capitaine général de l'île, M. Francisco Serrano, avec les marques de la plus haute distinction.

[1] Muletier.

Sur ces entrefaites Juarez entrait à Mexico et nommait un ministère essentiellement radical.

Le licencié Isidro Diaz avait été conduit de Jico à Jalapa, et sur son passage une foule avide de spectacles sanglants demandait à grands cris la vie du prisonnier. Juarez, qui se laissait quelquefois guider par le peuple ordonna de le fusiller.

Madame Miramon apprenant la condamnation de l'ex ministre, écartant toute considération politique, se dirigea immédiatement au palais, résidence de Juarez. Elle en avait franchi le seuil lorsqu' elle aperçut le général Leandro Valle, ami intime de Miramon depuis l'école militaire et dont l'amitié ne s'était jamais refroidie, bien qu'il combattit dans les rangs de ses ennemis. — Qu'est-il arrivé, s'ecria-t-il en apercevant madame Miramon, Miguel est prisonnier ? Répondez et je me mets à vos ordres pour sauver un ami et un frère. — Ce n'est point Miguel mais Isidro qui est condamné et vous allez me donner une preuve d'amitié en insistant avec moi auprès de Juarez pour obtenir sa grâce.

Valle, ému par l'angoisse qui se peignait sur le visage de M.me Miramon, l'accompagna et tous deux implorèrent la grâce de M. Isidro Diaz.

Juarez hésita un instant sur le parti qu'il devait prendre, mais la clémence l'emporta et la grâce demandée fut accordée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

Chap. I.

Cinq Mai.

Arrivée de Miramon à Paris — Son entrevue avec le duc de Morny — Notes des ministres de France et d'Angleterre — Convention de Londres — Médiation de Seward — Arrivée des escadres alliées — Miramon veut débarquer à Vera-Cruz — Il est arrêté par les Anglais et envoyé à la Habana — Préliminaires de la Soledad — Retraite des armées espagnoles et anglaises — Rupture avec la France — Acultzingo — Cinq Mai — Retraite d'Orizaba — Barranca Seca — Borrego — Renforts envoyés à l'armée française — Siège de Puebla — Bataille de S. Lorenzo — Capitulation de Puebla — Le gouvernement libéral se retire à S. Luis — Occupation de Mexico — Assemblée des Notables — Élection de Maximilien — Régence de l'empire.

Miramon arriva à Paris dans les premiers jours de mars 1861, et il fut accueilli par Napoléon III avec de hautes marques de considération.

Dès le premier moment, le duc de Morny le rechercha. Il eut plusieurs entrevues avec lui, dans lesquelles il essaya de le gagner à sa cause, désirant obtenir pour la France l'État de Sonora et la Basse Californie.

Miramon fit d'abord valoir sa situation de simple citoyen et son impuissance à contracter un engagement légal quel qu'il fut.

Le duc de Morny lui demanda quand même l'approbation de son projet, en lui laissant entrevoir un changement possible dans sa situation politique : on pourrait, dans tous les cas, trouver une formule qui aplanît toutes les difficultés.

Miramon, ne pouvant alors éluder une réponse à des offres posées en termes aussi cathégoriques, déclina toute participation à un projet qui entraînerait le démembrement du territoire mexicain et déclara qu'il ne vendait pas son pays. [1]

MM. Guttierez Estrada, Almonte et Hidalgo, unis à d'autres mexicains, commencèrent alors à manoeuvrer pour faire réussir les projets qui devaient entraîner plus tard l'intervention et cette malheureuse guerre si fatale à la France et à tous ceux qui prirent part à l'établissement de l'empire au Mexique.

La première cause invoquée par l'Espagne pour intervenir au Mexique, était celle du dommage souffert par ses nationaux dans le désordre des guerres civiles.

Elle citait spécialement le cas des espagnols massacrés à l'*hacienda* de San Vicente Chiconcuac, proprieté de M. Bermejillo qui partagea le sort de ses compatriotes.

C'est en 1858 qu'une troupe de bandits envahit l'*hacienda* dans le but de la piller et de se venger des procédés parfois violents qu' avaient usé à leur égard les employés de cette plantation. Ils massacrèrent impitoyablement le propriétaire et le personnel de l'*hacienda*.

Le gouvernement de Comonfort fit poursuivre cette bande de malfaiteurs ; quelques-uns furent capturés et après avoir

[1] Cette conversation est rapportée dans *Le Mexique de 1808 à 1867* de M. Arrangois; mais les commentaires que cet auteur y ajoute relativement aux pourparlers qui amenèrent l'intervention et auxquels Miramon aurait été mêlé, sont inexacts.

passé en jugement ils furent condamnés à mort et exécutés à Mexico sur la promenade publique au milieu d'une foule immense. M. Zuloaga était alors président.

L'Espagne réclamait encore au sujet de la saisie du navire espagnol la *Concepcion* ordonnée par Juarez à Vera-Cruz sous prétexte qu'il renfermait des munitions de guerre destinées à l'ennemi. Mais ces réclamations, et d'autres encore, avaient été réglées entre le général Almonte ministre du gouvernement de Miramon à Paris et M. Mon, ambassadeur d'Espagne auprès de Napoléon III.

Les ministres de Françe et d'Angleterre auprès du gouvernement de Juarez établi à Mexico après la bataille de Calpulalpam, opposaient de grandes difficultés au gouvernement mexicain et cherchaient des prétextes pour faire intervenir leurs gouvernements respectifs.

Malheureusement pour le Mexique, le gâchis financier était devenu extrême.

Le gouvernement de Juarez établi à Mexico le 1er janvier 1861 était aux abois en avril et Monsieur Prieto ministre des finances devait demander au congrès des facultés extraordinaires pour équilibrer les budgets de la guerre et des finances et imposait au pays un emprunt forcé d'un million et 1/2 de piastres.

On pourra se faire une idée de la dilapidation des fonds du trésor, quand nous dirons que les 60 millions de piastres, produit des biens du clergé, dont s'était emparé le gouvernement de Juarez, avaient complètement disparu et que les caisses de l'État étaient aussi vides que jamais. [1]

[1] Sir Charles Wyke écrivait à son gouvernement le 27 mai 1861 : « Conformément au décret publié par le gouvernement, il y a déjà quelque temps, celui qui dénonce une propriété de l'église a droit de l'acheter dans les conditions suivantes : 60 % de la valeur de l'immeuble ou des terrains, payable en bons de la dette intérieure qui en réalité ne valent que 6 %; 40 % en *pagarés*, ou traites à échéance de 60 et même 80 mois; ces bons sont escomptés et donnés pour une somme quelcon-

La pénurie du Trésor obligea le gouvernement mexicain à suspendre le paiement des coupons de la dette suivant les conditions stipulées par les conventions anglaise, française et espagnole; et ce fait donna aux trois gouvernements européens une raison plausible pour signer la convention du 31 octobre 1861, dans laquelle les trois parties contractantes s'engageaient à intervenir au Mexique par la force des armes et à y établir sous leur auspice un gouvernement national.

Les états européens qui intervenaient ainsi avaient encore d'autres vues et la plus élevée était celle de fonder au Mexique une nation puissante, capable d'entraver et de contrebalancer l'influence trop prépondérante des États-Unis du Nord.

Les tendances des Nord-Américains se manifestaient bien clairement; il en est de même aujourd'hui; elles embrassent le passé et le présent; l'avenir ne saurait les modifier, leur influence politique agit sans contrepoids et leurs conquêtes économiques se poursuivent activement, préparant de futurs agrandissements de territoire.[1]

que en numéraire, tant le gouvernement est pressé d'argent; par ce moyen 27 millions de piastres de biens du clergé ont été dissipés dans la capitale seulement, et le gouvernement qui n'a plus un centime en caisse cherche à contracter un emprunt pour couvrir ses dépenses courantes.

Le parti de l'église bien que vaincu n'est pas encore soumis et beaucoup de ses chefs sont à six lieues de la capitale à la tête de troupes qui varient entre 4 et 6, 00 hommes.

Un de ces chefs est le fameux Marquez, qui dernièrement a mis en déroute beaucoup de corps de troupes envoyés contre lui par le gouvernement.

[1] Castelar dit à ce propos: « Cette grande pensée a été reprise d'une toute autre façon mais dans le même but; les nations hispano-américaines voulant réaliser l'idée du grand Bolivar de former entre elles une confédération capable d'arrêter les progrès des États-Unis du Nord, ont vu leur projet déjoué par ce dernier gouvernement. »

Et plus loin dans son ouvrage *Guerra de America y Egipto*; il s'exprime ainsi: « En vertu de ces préliminaires nous pensions tous qu'un congrès hispano-américain serait bientôt tenu à Panama et déjà nous entrevoyions de souriants projets et de réconfortantes espérances. Mais les États-Unis aiguisant leur

A l'époque où la convention de Londres fut signée, le moment était des plus favorables pour que l'Europe mît un terme aux aspirations de la république anglo-saxonne.

La guerre civile s'étendait dans le nord de l'Amérique; de puissantes armées combattaient sans cesse et arrosaient de leur sang les vallées du Mississipi; la haine divisait chaque jour davantage les deux partis, et le trésor était épuisé.

Les pays européens crurent qu'un gouvernement fort pourrait rétablir la paix au Mexique, relever le pays, lui donner la puissance nécessaire pour tenir en respect son envahissant voisin et maintenir l'équilibre des peuples américains.

M. Seward, ministre des États-Unis, comprit toute la portée de la convention de Londres et il indiqua que si la cause de l'intervention n'était autre que la suspension du paiement des conventions stipulées avec les puissances, les fonds du trésor de son gouvernement payeraient cette dette pour éviter au Mexique la guerre qui le menaçait. [1]

Les sentiments de générosité de M. Seward à l'égard du Mexique tout entier se rapportaient peut-être plus spécialement aux États limitrophes où il aurait trouvé une garantie des sommes avancées.

esprit et avec une perfidie punique ont complètement renversé cette grande entreprise. Le ministre des affaires étrangères a été assez osé, qui le croirait ? pour proposer à nos peuples de réunir le congrès à Washington et sous la présidence morale et matérielle de son pays. Et poursuivant cette idée il a proposé que les indemnités des représentants réunis dans la capitale américaine fussent payées par le Trésor de cette confédération. Cette note incroyable a circulé dans toutes les chancelleries du nouveau-monde et a mis en relief les funestes projets conçus par ces filibustiers de la diplomatie. Nous ne voudrions pas le dire parce que nous en souffrons, mais hélas! si M. Blaine n'a pas été assez puissant pour réunir le congrès de Washington, il a été assez puissant pour empêcher le congrès de Panama. Le Chili lui-même a refusé de remplir ses promesses et il a mis en oeuvre tous les obstacles imaginables pour réduire à néant cette oeuvre de réconciliation et de paix. »

[1] Note de M. Isturitz à M. Calderon Collantes, ministre des affaires étrangères de S. M. Catholique, 14 octobre 1861.

Les trois nations européennes refusèrent les offres de M. Seward et les troupes de l'intervention débarquèrent à Vera-Cruz.

Dans les conférences tenues à Soledad entre les ministres étrangers et M. Doblado, ministre du gouvernement mexicain, les premiers obtinrent un grand avantage pour leurs troupes: celui de pouvoir quitter Vera-Cruz dont le climat est fort malsain, pour établir leurs quartiers à Cordova, Orizaba et Tehuacan.

D'autres conférences furent tenues pour traiter de la paix et ces négociations aboutirent complètement pour l'Espagne représentée par le général Prim et l'Angleterre représentée par sir Charles Wyke.

Il n'en fut pas de même pour la France. Malheureusement elle était représentée par M. Dubois de Saligny, qui voulait faire comprendre dans la dette du Mexique avec la France l'emprunt Jeker.

Le gouvernement mexicain refusa d'adhérer à ces conditions et les hostilités s'ouvrirent.

Le ministre anglais prit parti dans cette affaire pour le gouvernement mexicain et M. Dubois de Saligny lui répondit, non sans raison, que le représentant de la Grande Bretagne n'avait rien à voir dans les réclamations françaises envers le Mexique.

Il faut aussi constater que Jecker n'était pas citoyen français; il était de nationalité suisse et la France n'avait pas à entreprendre une guerre périlleuse pour soutenir des prétentions qui ne provenaient point de ses nationaux.

La guerre commença; elle n'était point voulue par la France, et n'avait, en résumé, d'autre origine qu'un caprice de Napoléon III et les manœuvres de quelques mexicains expatriés qui voulaient à tout prix engager le drapeau français dans cette déplorable aventure.

Miramon, qui suivait de près les événements que nous ve-

nons de raconter, quitta l' Europe et se rendit à Vera-Cruz sur le vapeur *Avore*, mais en arrivant dans ce port il fut arrêté par les Anglais, qui le rembarquèrent à destination de la Havane.

M. Clément Duvernois jugea en ces termes ce procédé arbitraire : " Cet acte est certainement regrettable et pouvait susciter des conflits fort graves : Miramon n'était pas un malfaiteur vulgaire. Il eût été plus digne, de la part du ministre anglais, de ne pas se laisser aller à des sentiments de haine personnelle, quand il avait à décider des questions autrement graves que celles de l'arrestation d'un homme pour lequel il éprouvait une antipathie invincible. „

Cette antipathie provenait du fait que nous avons déjà rapporté, concernant les fonds de la convention anglaise déposés dans une maison de la rue Capuchinas et dont Miramon s'empara dans un moment critique. Bien qu'on doive le réprouver, il ne plaçait pas Miramon sous la juridiction anglaise et sir Charles Wyke, représentant anglais, pouvait tout au plus demander au gouvernement auprès duquel il était accrédité, le châtiment du coupable.

C'est ainsi qu'avait agi un de ses prédécesseurs sur la réclamation de la maison Baron, Forbes et C.ie contre le général Degollado au sujet des affaires de Tepic.

Cet incident fit dire injustement à quelques personnes que Miramon essayait dès lors de prendre fait et cause pour l'intervention, mais heureusement pour la mémoire du général il est facile de prouver qu'il n'en est pas ainsi.

D'abord si Miramon avait eu des rapports avec les hommes de l'intervention, il n'aurait pas été expulsé par le représentant d'une des nations alliées.

En second lieu, Miramon écrivit au général Almonte une lettre reproduite par les journaux de Paris, de New-York, de la Havane et de Mexico, dans laquelle il protestait contre l'intervention : " l'intervention, disait-il, n'est qu'un prétexte pour

envahir le pays, il s'agit d'une domination étrangère et par conséquent j'offrirai mon épée aux démocrates [1] „

Enfin dans deux lettres dirigées à Madame de Miramon il disait :

" Le 12 mars 1863. Eustaquio (M. Baron) est un vrai Mexicain, il ne veut pas entendre parler des libéraux, mais encore moins des Français. Il croit, que dans un an, nous serons tous unis pour les chasser du pays. Plût à Dieu que sa prophétie se réalise. „

Et dans une autre du 13 de juin 1863: "La nouvelle de la perte de Puebla m'a causé une indisposition semblable à celle que j'ai souffert à Madrid et à New-York, car elle m'à blessé dans mes sentiments patriotiques.

" Ortega et l'armée d'Orient ont laissé bien placé l'honneur de l'armée nationale, mais on aurait pu faire davantage si l'on avait rompu la ligne ennemie, car on comptait avec 16,000 hommes suffisamment pourvus de munitions pour livrer bataille.

" Moi je l'aurais fait une, deux et trois fois avant de prendre la dernière détermination. Cependant je ne veux pas passer pour un militaire de café et je ne dis qu'à toi ce que je pense. Pour juger équitablement la conduite d'Ortega, il serait bon d'abord de connaître l'état de discorde et de démoralisation qui régnait dans la place, car cela pourrait être l'excuse de sa conduite. „

On pourrait objecter et se demander pourquoi Miramon, ayant réellement ces idées et ces intentions, n'avait pas débarqué au Mexique dans un port qui se trouvât au pouvoir des autorités mexicaines.

La réponse est bien simple: exclu de toutes les amnisties accordées par Juarez, hors la loi, il eût été immédiatement passé par les armes s'il fut tombé dans les mains de son gouvernement.

[1] Noix, *Intervention francaise*, pag. 56.

Cela est tellement vrai, que M. Manuel Maneyro, consul de la république mexicaine au Hâvre en 1861 fut autorisé par Miramon à offrir son épée à Juarez contre l'intervention. Maneyro lui répondit que Juarez refusait ses services et qu'il était décidé à le sacrifier s'il mettait les pieds sur le territoire national. [1]

L'arrestation de Miramon par les Anglais donna lieu à des réclamations en toute forme de la part du général Prim et de l'amiral Jurien de la Gravière. Ils convinrent que Miramon serait embarqué pour la Havane et remis en liberté, ce qui eut lieu comme nous l'avons dit antérieurement.

Les lettres que Miramon avait dirigé à plusieurs chefs de l'armée avant cet incident, donnèrent pour résultat ce que dit Noix dans son ouvrage déjà cité, page 56.

Il avait écrit à plusieurs d'entre eux que l'intervention n'était qu'un prétexte pour envahir le pays; qu'il s'agissait d'une domination étrangère et que par conséquent il offrirait son épée aux démocrates; et ce furent peut-être ces lettres qui déterminèrent plusieurs des généraux du parti conservateur à rester au Mexique et à se rallier à Juarez en profitant de l'amnistie qui leur était offerte.

Quoi qu'il en soit, l'Espagne et l'Angleterre retirèrent leurs troupes, comme nous l'avons indiqué plus haut, et les Français restèrent à Orizava.

Le général Lorencez vint prendre le commandement des troupes; il arrivait accompagné de M. Juan N. Almonte, auteur principal de l'intervention, qui nomma un ministère et qui organisa un gouvernement contre lequel Miramon protesta dans la lettre que nous avons déjà rapportée.

Le gouvernement mexicain se prépara à la défense; il fortifia la place de Puebla et mit 4,000 hommes sous les ordres

[1] M. D. Manuel Maneyro est mort, mais son frère Louis, qui est actuellement consul de la République à Bordeaux, peut affirmer la véracité de ce que nous avançons.

du général José Lopez Uraga. En même temps il accordait une amnistie générale, mais il en exceptait les généraux Miramon, Marquez, Zuloaga, Mejia, Taboada, Cobos, Herran et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer. [1]

Ce fut une grave faute de Juarez que celle d'exclure des chefs qui, à l'exception de Miramon, commandaient encore des troupes assez nombreuses, les obligeant ainsi, quand même, à poursuivre la guerre civile ou à servir l'intervention.

Si l'amnistie eût été générale, plusieurs de ces chefs oubliant leurs rancunes politiques en face de l'invasion étrangère auraient probablement pris service sous le gouvernement de Juarez.

Une amnistie conçue en ces termes eût donné la pleine liberté d'option aux chefs conservateurs; mais n'ayant point le choix, forcément ils se trouvèrent rejetés du côté de l'intervention.

D'autres chefs conservateurs qui n'étaient point exclus de l'amnistie vinrent offrir leur épée au gouvernement juariste; tels que les généraux Negrete et Domingo Galloso et les colonels Ignacio Alatorre, Manuel Gonzalez et F. Carreon.

La loi d'amnistie fut complétée par la loi du 25 janvier 1862 condamnant à mort tout mexicain qui prendrait part dans l'intervention ; cette loi devait être appliquée par des commissions

[1] La loi d'amnistie portait les exceptions suivantes :

1. Ceux qui ont été présidents depuis 1857 jusqu'à la chute de Miramon;

2. Les chefs qui ont autorisé et exécuté les fusillades de Tacubaya et condamné Ocampo;

3. Tous ceux qui ont été exilés par Alvarez et Comonfort ;

4. Tous les chefs et officiers qui ne sont pas nés au Mexique, et qui ont pris part à la réaction et au gouvernement de Miramon ;

5. Tous ceux qui ont signé le traité Mon-Almonte;

6. Les chefs qui ont autorisé et exécuté la saisie des six cent mille piastres de la légation anglaise.

Ceux qui ne sont pas compris dans ces articles sont amnistiés, mais ils perdent les emplois et grades qu'ils ont ou qu'ils avaient avant la révolution de 1857.

militaires qui se réuniraient temporairement et pour chaque cas qui pourrait se présenter.

Almonte en relation avec les généraux Marquez et Mejia agit auprès du général Lorencez pour qu'il marchât sur Puebla; il ne pouvait disposer que de 7,300 hommes pour cette entreprise, mais Almonte faisait valoir les éléments conservateurs qu'il trouverait à Puebla même et qui lui faciliteraient grandement la prise de la ville. Ce projet fut approuvé par M. Dubois de Saligny et Lorencez se mit en marche.

C'est à cette époque que la loi du 25 janvier 1862 fut appliquée au général Robles Pezuela; voici en quels termes M. A. Lozano [1] raconte le capture et l'exécution de cet officier: « Le général Robles Pezuela avait demandé au gouvernement de Juarez un passeport, voie Acapulco, et il partit de Mexico avec le général Taboada; mais ils prirent une direction contraire et arrivés à Tacamachalco (État de Puebla) ils furent arrêtés par l'*alcalde* de ce village. Robles n'opposa aucune résistance, mais M. le général Taboada put s'échapper grâce à la vitesse de son cheval. Robles fut dirigé sur Chalchicomula (État de Puebla) et remis au quartier général de l'armée d'Orient. Le général Ignacio Zaragoza qui habitait la maison de M. Couttolene y reçut Robles et ils eurent tous les deux un long entretien, après quoi Robles fut remis au quartier du général Ignacio Mejia. Il portait sur lui deux grands révolvers et deux petits, tous du système Lefaucheux; dans son portefeuille se trouvait l'itinéraire du chemin de Mexico à Orizava.

Les généraux I. Zaragoza et les colonels J. Colombres et Garcia Ayala se réunirent en conseil; ils examinèrent le cas du général Robles, les circonstances de son arrestation, et conformément à la loi du 25 janvier 1862 il fut décidé que le prisonnier passerait en jugement.

[1] Aujourd'hui consul de Mexique en Espagne.

Le colonel Agustin Alcerraca, aide-de-camp du général en chef, fut nommé *fiscal* et l'instruction du procès commença aussitôt. Le soir venu, le colonel Alcerraca quitta Robles remettant la suite de l'instruction au lendemain, mais vers 11 heures du soir, sur les ordres du général Zaragoza, il dut reprendre l'instruction jusqu'à ce qu'elle fut terminée.

Ce ne fut guère qu'à ce moment et sur cet incident que le général Robles comprit que sa vie était en danger.

En effet le *fiscal* demanda la peine de mort et le général Zaragoza s'y conforma et donna l'ordre de procéder à l'exécution.

La nouvelle circula en ville et une nombreuse commission de dames vint demander la grâce du condamné ; le général Zaragoza répondit qu'il ne pouvait qu'accorder un sursis pour qu'une demande de grâce fût envoyée au gouvernement. L'*indulto* ne fut point accordé et le général Robles Pezuela, malade, fut fusillé à San Andrés Chalchicomula assis dans un fauteuil.

Dans la division qui fusilla Robles, se trouvaient le colonel Inclan et d'autres chefs qui avaient servi sous ses ordres et qui étaient liés avec lui d'amitié.

L'opinion publique attribua la mort du général Robles Pezuela à une intrigue politique ourdie par Doblado qui était son ami intime.

En effet, lors de la chute du gouvernement conservateur en 1860, les chefs de ce parti, qui avaient des grades élevés dans l'armée, les ministres qui avaient formé les cabinets de Zuloaga et de Miramon, et enfin tous ceux qui occupaient une place élevée dans ces deux administrations, furent emprisonnés, exilés ou périrent sur l'échafaud.

Nous en donnerons comme exemple MM. Isidro Diaz, Muñosledo et Casanova qui passèrent dix mois dans une prison publique ; l'archevêque de Mexico, nombre d'évêques, et les colonels Charles et Mariano Miramon qui furent expulsés du

pays et MM. Vincente Segura Argüelles et le général Trejo qui furent passés par les armes.

Doblado, gouverneur de l'état de Guanajuato, mit le général Robles Pezuela à couvert de cette persécution contre le parti conservateur, en le tenant auprès de lui.

Lorsque les puissances alliées arrivèrent à Vera-Cruz, une idée circula, qui voyait un rétablissement possible de la paix du pays dans la démission de Juarez de président de la république et dans l'élevation de Doblado à cette dignité.

Cette opinion est confirmée par une lettre de Robles à Dubois de Saligny. Elle est datée de Guanajuato le 12 novembre 1861 et M. Duvernois la cite textuellement dans son ouvrage l' *Intervention française au Mexique* (Chapitre III, de la page 115 à la page 119 incl.).

Ces circonstances donnent lieu à penser que Robles s'acheminait à Orizava en qualité d'agent de Doblado; surpris dans sa route il fut sacrifié et abandonné à son sort par son ami ministre, qui craignait des révélations compromettantes pour sa popularité et qui voulait tenir dans l'ombre le véritable but du voyage de Robles au quartier général d'Orizava.

A cette époque, le général Uraga ayant déclaré que les éléments dont il disposait pour combattre l'armée française étaient insuffisants, était remplacé par Zaragoza au commandement de l'armée d'Orient.

C'est dans ces circonstances que Lorencez entreprit sa marche sur Puebla, et rencontra l'armée mexicaine forte de 4000, hommes aux Cumbres de Acultzingo.

Ces 4000 hommes étaient divisés en cinq brigades d'infanterie, trois batteries de montagne de six pièces et 1200 cavaliers. Ils étaient répartis de la manière suivante: à sa droite une brigade sous les ordres du colonel Escobedo; au centre, défendant la route et les bâtiments en partie ruinés d'un ancien *presidio*, une brigade commandée par le général Arteaga; à sa gauche la brigade du général Negrete.

En arrière, sur le sommet des grandes Cumbres, une brigade en première réserve commandée par le général Tapia; plus en arrière encore, sur les pentes des deuxièmes Cumbres une autre réserve formée par la brigade du général Porfirio Diaz avec une batterie de six pièces.

Le général Lorencez fit immédiatement prendre les armes et décida de forcer le passage le jour même. Il donna l'ordre au bataillon des chasseurs à pied de se porter en avant et d'engager l'action. Deux compagnies gravirent les pentes de droite de la montagne pour enlever la batterie que les Mexicains avaient établie sur un contre-fort et dont le feu commandait la route. Au centre, deux autres compagnies et la compagnie de grande garde des zouaves, suivirent les sentiers rocailleux sur le flanc des hauteurs à gauche; les deux dernières compagnies s'avancèrent sur la route, marchant droit sur les ruines du présidio, où l'ennemi s'était fortement retranché. La cavalerie, qui ne pouvait être utilisée dans la circonstance, fut massée derrière un mouvement de terrain.

Le général de Lorencez fit soutenir les chasseurs par un bataillon du 2ème zouaves; deux autres se portèrent à l'aile gauche.

Dès que les zouaves eurent rejoint les premiers détachements engagés, l'offensive fut reprise avec vigueur; mais le feu des Mexicains arrêta encore l'élan des troupes françaises; il fallut envoyer de nouveaux renforts. Enfin, à trois heures, le présidio fut enlevé; une compagnie, qui avait débordé la droite de Zaragoza, atteignit le col de la montagne, repoussa à la baionnette les attaques des Mexicains, qui pensaient l'écraser sous leur nombre, et couronna les hauteurs de gauche.

Bientôt après, deux compagnies de zouaves couronnèrent également les hauteurs de droite; ce mouvement détermina Zaragoza à abandonner définitivement la position et à se retirer au delà du pont Colorado au pied des deuxièmes Cumbres.

Les zouaves le suivirent de près, mais la nuit approchant,

ils reçurent l'ordre de s'arrêter en avant du pont et de ne plus répondre à leur feu.

Pendant ce combat le général de Lorencez s'était avancé sur la route avec le 99me de ligne et le bataillon de marins, qui, formant la réserve, montait lentement sac au dos. Il établit ses troupes au bivouac sur le col même, afin de surveiller les mouvements de l'armée mexicaine, et fit redescendre les zouaves et les chasseurs sur Acultzingo où ils avaient laissé leurs bagages.

Le général Zaragoza se replia avec le gros de ses troupes sur Saint Agustin del Palmar. La brigade Escobedo ayant été rejetée fort à gauche fut obligée de se retirer par la route de Tehuacan.

Le 29 avril le général Lorencez franchit lui-même les deuxièmes Cumbres. Il arriva le 1er mai à S. Agustin del Palmar poursuivant les troupes mexicaines qui avaient incendié les endroits par où elles passaient.

Le 2 mai, il se trouvait à Quetcholac, le lendemain à Acatzingo, le 4 à Amozoc et le 5 devant Puebla.

Puebla est une ville ouverte ; elle est construite régulièrement, les rues se coupent à angle droit, et chaque îlot de maisons ou cadre, forme une sorte de forteresse carrée, très efficacement flanquée par les barricades des rues. De nombreux couvents, dont les murs solidement bâtis ont plusieurs mètres d'épaisseur, servaient de point d'appui à la défense intérieure ; en les reliant par des communications couvertes, l'armée mexicaine en avait formé au centre de la place un vaste réduit que le général Lorencez ne pensait pas pouvoir enlever de vive force. La ville est commandée, à un kilomètre au nord-est, par le Cerro de Guadalupe, colline d'un relief de 102 mètres, aux pentes abruptes et sur laquelle est construit un couvent. Zaragoza l'avait fortifié et garni d'artillerie. Ce mamelon se prolonge vers l'ouest par une crête de 1200 mètres environ de longueur, dont l'extrémité (en contre-bas de 50

mètres du couvent de Guadalupe) est couronnée par un petit fort carré en maçonnerie appelé Loreto. (Voir Carte N.ro 2).

Le 5 mai, au point du jour, l'armée française quitta Amozoc et à neuf heures et demie du matin, ayant dépassé les mouvements de terrain qui masquaient son horizon, elle se trouva en vue de Puebla.

Le général Zaragoza avait environ 7,000 hommes commandés par les généraux Negrete, Berriozabal, Diaz, Lamadrid, Tapia et Alvarez (ce dernier commandait la cavalerie) il avait envoyé une partie de ses troupes aux ordres des généraux Carbajal et O'Horan du côté d'Atlixco et de Matamoros, pour arrêter les bandes réactionnaires qui tenteraient de rallier l'armée française; il se tenait sur la défensive dans la ville et avait fait occuper les hauteurs par la division Negrete, forte de 1200 hommes avec 2 batteries de campagne et de montagne; le reste des troupes mexicaines attendait l'attaque du côté de la plaine.

Après une reconnaissance trop rapide pour être complète, le général Lorencez persista dans son intention de faire attaquer le Cerro de Guadalupe.

En arrivant d'Amozoc, on ne pouvait pas apercevoir le fort de Loreto, entièrement caché par le couvent; il était probable que les pentes qui y conduisaient étaient moins rudes que celles de l'autre extrémité, mais, pour l'aborder, il eût fallu exécuter un grand mouvement tournant pendant lequel les troupes auraient été longtemps exposées au feu de Zaragoza et se seraient trop éloignées du convoi que l'on faisait masser près de l'*hacienda* de los Alamos.

L'attaque de Guadalupe ayant donc été définitivement résolue, des rampes praticables à l'artillerie furent ouvertes le long du ravin qu'on devait traverser, et les troupes firent halte à 3 kilomètres de la ville. A onze heures, les dispositions suivantes furent prises: la colonne d'attaque, formée de deu bataillons de zouaves ayant entre eux dix pièces d'artilleri

traversa le ravin et appuya sur la droite de manière à aborder les hauteurs par les pentes les moins rapides. Le régiment d'infanterie de marine resta en réserve ; les fusiliers marins et la batterie de montagne se dirigèrent vers la droite de la colonne d'attaque afin d'en protéger les derrières contre la cavalerie de Zaragoza.

A la gauche de la ligne de bataille, le bataillon de chasseurs fit face aux corps mexicains en position dans la plaine qui avaient poussé quelques tirailleurs en avant. Le 99me de ligne et quatre compagnies d'infanterie de marine furent chargées de la garde du convoi.

L'escadron de chasseurs d'Afrique s'avança derrière les colonnes d'infanterie et une ambulance volante fut de suite établie dans les bâtiments de l'*hacienda* de Renteria. L'artillerie ayant ouvert le feu à 2,000 mètres environ, tira pendant trois quarts d'heure sans résultat appréciable ; les pièces furent alors portées plus à droite afin de battre directement la face de l'ouvrage sur laquelle l'assaut devait être donné ; mais par suite du relief du sol, plus on s'approchait, moins on avait de vue sur les fortifications et moins le tir de l'artillerie, dirigé de bas en haut, pouvait être efficace ; celui des batteries de Zaragoza, parfaitement servies, était au contraire fort meurtrier.

Le général Zaragoza, qui n'avait pas prévu une attaque dans cette direction, envoya en toute hâte la brigade Berriozabal sur le Cerro de Guadalupe afin de renforcer la division Negrete, et fit sortir de la place, derrière Loreto, un corps de cavalerie, destiné à charger à son extrême gauche sur les colonnes d'attaque. Avec le gros de ses troupes, il prit position : sa gauche (brigade Lamadrid) appuyée au Cerro de Guadalupe, sa droite (division Diaz) à l'église de los Remedios, dans le faubourg de la ville ; le reste de sa cavalerie étant à son extrême droite.

Après une heure et quart de canonnade, l'artillerie française avait dépensé 1,000 coups environ, c'est-à-dire la moitié

de ses munitions, et les défenses de Zaragoza n'étaient pas encore endommagées; le général de Lorencez résolut néanmoins de tenter une attaque de vive force. Les deux bataillons de zouaves étaient déjà arrivés à mi-côte; il fit avancer quatre compagnies de chasseurs à pied et leur prescrivit de gravir les pentes à la gauche des zouaves, de manière à diviser l'attention de Zaragoza; deux compagnies de ce bataillon restèrent seules dans la plaine, faisant face à la gauche de l'armée mexicaine. Le 1er bataillon de zouaves, la batterie de montagne, le bataillon de marins et l'infanterie de marine durent obliquer à droite en s'abritant le plus possible des feux de Loreto et prendre la position à revers; une section du génie munie de planches à échelons fut jointe à chacune des colonnes.

Le signal de l'assaut est donné.

Les chasseurs à pied arrivés près des zouaves du second bataillon, s'élancent avec eux sur le couvent de Guadalupe et luttent d'héroïsme pour escalader ces positions encore intactes.

C'est en vain que sous un feu terrible ils franchissent un profond fossé. obstacle aussi sérieux qu'inattendu; quelques-uns parviennent à se hisser sur le mur, mais leurs efforts ne peuvent rien contre un solide réduit organisé autour de l'église et défendu par trois étages de feux superposés; tous tombent glorieusement, à l'exception du clairon Roblet, qui se maintient quelque temps en sonnant la charge.

Pendant cet assaut le 1er bataillon de zouaves prononçait son mouvement plus à droite; mais il fut reçu par une violente fusillade de cinq bataillons mexicains, massés entre Guadalupe et Loreto; en même temps les batteries de Loreto, jusqu'alors invisibles et silencieuses, entraient en action et prenaient en écharpe la colonne d'attaque. L'arrivée du bataillon de marins et des compagnies d'infanterie de marine ne permit pas de triompher de la résistance des Mexicains parfaitement abrités.

Au même moment la cavalerie mexicaine, sortie de Puebla derrière Loreto, chargeait les troupes françaises à l'improviste, et les obligeait à s'arrêter.

D'un autre côté les deux compagnies de chasseurs à pied restées seules dans la plaine se voyaient enveloppées par une nuée de cavaliers. Elles se formèrent en carré avec un admirable sang-froid, et malgré des pertes sensibles ne se laissèrent pas entamer.

Dans cette journée la division du général de Lorencez perdit 476 hommes, chiffre considérable relativement à son effectif ; l'ambulance comptait alors, tant malades que blessés, 345 hommes.

D'après le rapport du général Zaragoza, les Mexicains eurent 83 hommes tués, 132 blessés et 12 disparus.

Le général de Lorencez songea un instant à renouveler l'attaque sur un autre point ; mais la crainte d'exposer sa petite armée à un nouvel échec lui fit bientôt abandonner ce projet, et il se détermina à rétrograder sur Orizava.

(*Journal des marches* du 5 mai et du 29 juin).

Pendant trois jours Lorencez resta sous les murs de Puebla et effectua une belle retraite sur Orizava, dont il était separé par 35 lieues d'un terrain fort accidenté. Quelques jours après Marquez attaqua la ville de Matamoros. Izucar mit en déroute les troupes du général Alatriste et ce dernier ayant été fait prisonnier fut immédiatement passé par les armes.

Marquez se dirigea alors sur Orizava pour opérer sa jonction avec les Français et trouva à Barranca-Seca les forces libérales sous les ordres du général Santiago Tapia ; la bataille s'engagea et les libéraux remportaient l'avantage, lorsque le 99e de ligne arriva au secours des conservateurs et leur donna la victoire.

Les généraux Zuloaga, Cobos et Benavides arrivèrent avec Marquez à Orizava, mais il ne voulurent point prendre part

à l'intervention et ils s' embarquèrent ; Zuloaga se rendait à Cuba, Cobos et Benavides aux États-Unis.

Le général Zaragoza se décida à attaquer Lorencez dans ses nouvelles positions à Orizava. Le général J. Gonzalez Ortega à la tête de 3,000 hommes arriva à marches forcées et prit possession du *Cerro del Borrego* qui domine Orizava. Zaragoza devait prendre la place à revers.

Les troupes du général Ortega avaient fait une longue route et dans la nuit elles se livrèrent au sommeil sans que le général prît les précautions d'usage. Vers minuit le capitaine Detrié à la tête de quelques hommes du 99e de ligne et suivi du capitaine Leclerc, arriva par des sentiers très escarpés sur le sommet de la montagne. Une double décharge de mousqueterie jeta la confusion dans le camp de la division Zacatecas ; les soldats libéraux surpris s'enfuirent en désordre et leur déroute fut complète.

Le général Douai avança sur les troupes de Zaragoza qui, vu l'affaire du Borrego, battit en retraite sur Puebla.

Lorsqu'on apprit en France l'échec de Lorencez à Puebla, on envoya immédiatement au Mexique un corps d'armée de 40,000 hommes, aux ordres du général Forey. Débarqué à Vera-Cruz et après avoir passé neuf mois à Orizava, le général Forey se dirigea sur Puebla et commença le siège de cette place commandée par Gonzales Ortega.

Les troupes françaises débarquaient et après quelques mois de séjour à Orizava elles entrèrent en campagne.

Le général Zaragoza était mort.

Puebla avait été convenablement fortifiée et la ville, défendue par 18,000 combattants, soutint un long siège ensanglanté par de nombreux combats, durant lesquels l'armée française ne put lui enlever de vive force que le fort de S. Xavier.

Aprés 51 jours, le général Forey détacha le général Bazaine à la tête de quatre bataillons, dont un de troupes mexicaines, la batterie de la garde, une section d'artillerie de montagne

et un détachement du génie, pour attaquer le camp du général Comonfort, qui, à la tête de 7,000 hommes, opérait dans les environs de Puebla et marchait au secours des assiégés.

Le colonel Miguel Lopez — dont nous aurons à reparler plus loin — auxiliaire des troupes françaises, s'avança à la rencontre de l'avant-garde de Comonfort et pénétra dans le camp ennemi en se faisant passer pour juariste et comme un renfort de troupes de la frontière. Durant ce temps les Français attaquèrent Comonfort et la manoeuvre de Lopez ayant completement réussi, les troupes de Comonfort furent mises en déroute.

Le colonel Miguel Lopez — qui portait le même nom que celui qui servait les français — opposa une très vive résistance à l'attaque des Français et fut tué dans cette journée ; M. le lieut.-colonel Juan Espinoza y Gorostiza, plus heureux, put s'ouvrir un passage dans les rangs ennemis et rejoindre les débris de l'armée de Comonfort.

Quatre jours après, Puebla avait épuisé ses dernières ressources et le général J. Gonzales Ortega se rendait à discrétion, après avoir encloué son artillerie et détruit son armement.

Comonfort s'était replié sur Mexico avec 5,000 hommes environ qui lui restaient, mais le 31 mai 1863 le gouvernement juariste abandonnait la capitale, transportant le siège de son gouvernement à San Luis Potosi et se préparant à poursuivre la lutte dans l'intérieur du pays.

L'armée française fit son entrée à Mexico le 10 juin 1863 et immédiatement le général Forey fit convoquer une assemblée de notables. Celle-ci déclara que la forme du gouvernement était changée, établit l'empire, et nomma pour occuper le trône impérial l'archiduc Ferdinand Maximilien de Habsbourg. Une commission présidée par M. J. M. Gutierrez Estrada partit aussitôt pour offrir la couronne à l'archiduc Maximilien. Entre ce temps la régence fut confiée à M. M. Almonte, La-

bastida archevêque de Mexico, Salas, titulaire et J. B. Ormachea et Pavon, suppléants.

L'absence de l'archevêque Labastida fit qu'en réalité il se forma un triumvirat composé des généraux Almonte, Salas et de l'évêque J. B. Ormachea.

La commission envoyée à Maximilien n'eut pas d'abord tout le succès qu'elle espérait.

Ce prince déclara qu'il n'accepterait pas la couronne qu'on lui offrait, si le choix de l'assemblée des notables n'était pas confirmé par le vote populaire. La régence dut en conséquence convoquer les électeurs, et les troupes françaises marchèrent vers l'intérieur du pays pour battre le gouvernement juariste dans ses derniers retranchements.

CHAP. II.

Régence.

Décrets de Juarez de S. Luis Potosi — Loi du 16 août 186 — Ses conséquences — Nécessité de renvoyer les employés dans leurs foyers — Décrets de la régence — Conduite politique du général Forey — Il est nommé maréchal et fait retour en France — Evasion des généraux prisonniers — Formation du ministère de Juarez à Saint Luis Potosi — Uraga — Mort de Comonfort — Miramon à Bronsville — Lettre de Doblado à Miramon — Arrivée du général à Cerro Prieto — Poursuivi par Escobedo, il se réfugie à Mexico — Il reconnait l'Empire — Marche de l'armée française à l'intérieur du pays — Juarez abandonne S. Luis Potosi et transporte le siège de son gouvernement au Saltillo — Meña occupe S. Luis Potosi — Il est attaqué par Negrete — Marquez défend Morelia — Miramon se rend à Guadalajara — Ses désagréments avec Bazaine — Il renonce à son commandement — La police le surveille — Bataille de Matehuala Pronunciamiento *de Vidaurri et de Quiroga — Maximilien accepte la couronne — Son arrivée à Mexico*

Juarez, en abandonnant la capitale de la république, transporta à S. Luis Potosi le siège du gouvernement présidentiel.

Il lança de cette ville plusieurs décrets importants dont le but était d'abattre le pouvoir de l'intervention. Nous citerons entre autres comme le plus important celui du 16 août 1863 par lequel il ordonnait la confiscation des biens de tous ceux qui prendraient une part quelconque, directe ou indirecte, à l'intervention française et au nouvel ordre de choses.

Une conséquence de cette loi fut qu'un grand nombre d'habitants pacifiques de la République, énormément d'employés et de simples particuliers, se rendissent auprès du gouvernement de Juarez de crainte d'encourir les peines édictées par les décrets.

Ce nombre extraordinaire d'employés causa bientôt de telles dépenses au gouvernement de Juarez, qu'il se vit obligé d'y porter remède. A cet effet, par une circulaire du ministre des finances, il fit remettre une somme de 125 francs à chacun d'eux, et autorisa tout le monde à se rendre où mieux lui semblerait, même dans les places occupées par l'intervention. C'est ainsi que purent rentrer à Mexico, outre les employés et les simples particuliers, bon nombre de personnes qui appartenaient au parti libéral.

En même temps que ceci se passait à S. Luis Potosi, le gouvernement de la régence édictait des lois semblables.

Elle donna d'abord toutes les places vacantes dans l'administration, par le départ de Juarez, à ceux qui les avaient occupées lors du gouvernement de Miramon.

Elle faisait confisquer les biens de ceux qui suivaient Juarez et créait des cours martiales françaises pour juger les délits politiques et les brigands qui infestaient les grands chemins.

Bientôt Mexico fut attristé par un douloureux spectacle.

Un groupe de personnes appartenant au parti liberal furent arrachées à leurs foyers et enfermées au château de S. Juan de Ulua. Parmi celles-ci se trouvèrent MM. Paino, Castillo Velasco, Ausa, Rio et Cipriani. La fièvre jaune enlevait quelques jours après M. Florencio Castillo Velasco.

Mais les habitants de Mexico allaient souffrir de nouvelles vexations.

Le quartier général donna aux officiers de l'armée française des billets de logement dans les meilleures maisons de la ville et quoique beaucoup de ceux-ci gardassent les convenances

exigées par l'éducation et la civilisation de cette armée, d'autres commirent des fautes qui blessèrent profondément la société mexicaine.

La conduite essentiellement conservatrice du général Forey et des actes tels que de sortir en tête des processions, retablies dans la ville, de défendre l'exécution des lois de réforme, déplurent au cabinet des Tuileries, qui sous prétexte de lui donner le bâton de maréchal, le rappela en France et nomma Bazaine chef du corps expéditionnaire.

Les généraux Gonzales Ortega, Patoni, la Llave, Escobedo et d'autres chefs, faits prisonniers à Puebla, furent envoyés en France, mais ayant réussi à s'évader à Orizava, ils rejoignirent le quartier général de Juarez à S. Luis Potosi.

Negrete, Berriozabal et Porfirio Diaz, qui n'étaient pas tombés dans les mains de l'armée française, commencèrent à organiser les troupes qui plus tard devaient combattre l'empire.

Juarez forma un nouveau cabinet en nommant M. Manuel Doblado aux affaires étrangères; aux travaux publics M. J. Teran; à la guerre, le général Comonfort; à la justice, M. S. Lerdo de Tejada; à l'intérieur M. José Maria Iglesias, et fit sous, secrétaire des finances M. Juan Zambrano.

Le général D. José Lopez Uraga fut chargé de lever des troupes dans les états de Queretaro et de Guanajuato, parmi lesquelles se trouvait à S. Juan del Rio une brigade sous les ordres du général Porfirio Diaz.

Comonfort, qui se rendait de San Miguel el Grande à Celaya avec une petite escorte, fut attaqué dans les montagnes par des troupes appartenant au général impérialiste Mejia et laissa la vie sur le champ de bataille.

Quelques jours auparavant le général La Lave, qui se dirigeait de Guanajuato vers San Felipe avec le général Gonzales Ortega, était massacré par ses soldats et Ortega n'échappa à la mort que grâce à la vitesse de son cheval.

Pendant que le gouvernement de Juarez s'établissait à San Luis Potosi, Miramon se rendait à Bronswille accompagné des généraux Cobos et Benavides et du colonel Casimiro Acebal.

Doblado lui dirigea la lettre suivante:

" S. Luis Potosi, 19 juin 1863.

" Mr. le général D. Miguel Miramon. — Bronswille. „

" Monsieur le général,

" Monsieur le licencié D. Joaquin Alcalde a la bonté de se charger pour vous d'une commission importante.

" Les liens de l'ancienne et bonne amitié qui vous unissent, me donnent lieu à penser que vous le recevrez favorablement et que vous serez convaincu, que tout ce qu'il vous offrira en mon nom et en celui de M. Juarez, auprès duquel j'userai de oute mon influence pour lui faire accepter un accommodement, tsera scrupuleusement observé.

" Mr Alcalde vous mettra lui-même au courant des conditions générales pour une entente. Suivant ma façon de voir, et je crois, au fond, que nous ne différons pas beaucoup dans nos jugements, la situation est tellement claire, qu'il se trouvera difficilement quelqu'un qui puisse la considérer autrement.

" Je ne vous propose rien qui ne soit en rapport avec la haute position que vous avez occupé et je n'ai pour but que l'indépendance et l'honneur de la République.

" C'est dans cette persuasion que je me suis décidé à vous écrire pour la première fois, quoique des amis communs vous aient déjà parlé en mon nom dans une autre occasion.

" Je vous prie de correspondre à l'appel que je vous fais ete soyez persuadé, que vous ne trouverez en moi qu'un admirateur de votre courage et un ami dévoué.

" Manuel Doblado. „

Malheureusement la mort prématurée de sa femme empêcha M. Alcalde de remettre personnellement à Miramon la lettre que nous venons de citer.

Le général en la recevant se crut suffisamment autorisé pour envoyer sa femme et ses enfants à l'*hacienda* de Cerro Prieto, à peu de listance de San Luis Potosi, propriété de Mr Romualdo Fagoaga son beau-frére, qui se trouve.

Peu de temps après il s'y rendit lui-même accompagné du colonel Acebal, pour ouvrir les conférences en vue de l'arrangement qui lui était proposé par Doblado.

Il franchit avec les plus grandes difficultés par de mauvais chemins et entouré d'ennemis les 864 km. qui séparent Brouswille de Cerro Prieto, et lorsqu'il y arriva, il vit avec surprise que sa famille venait d'en être expulsée par un ordre arbitraire du général Francisco Alcalde gouverneur de l'État de San Luis.

Malgré cela et toujours en vue d'une conférence avec Doblado, il était décidé à y séjourner, lorsqu'il apprit que le général Escobedo à la tête de 1000 hommes venait à sa recherche avec ordre de Juarez de s'emparer de sa personne et de le passer immédiatement par les armes.

Ceci l'obligea à reprendre sa marche sur Mexico, où il arriva le 28 juillet 1863.

Escobedo arriva à Cerro Prieto le lendemain du départ d Miramon et il y fit des perquisitions minutieuses de même qu'aux *haciendas* de S. Martin et de Cieneguillas qui se trouvent dans les environs.

Dès le lendemain de son arrivée à Mexico, le maréchal Forey lui rendit visite cherchant à le gagner à la cause de la régence. Miramon ne promit rien. Le maréchal insista auprès de lui Maximilien serait nommé empereur du Mexique, il serait appuyé pendant quelques années par la légion étrangère alors que l'armée française aurait déjà abandonné le Mexique et le nouveau gouvernement serait essentiellement national.

Ce programme se trouvait développé dans les articles suivants : [1]

" Art. 1. Les troupes françaises qui se trouvent au Mexique seront réduites le plus tôt possible au chiffre de 25,000 hommes, y compris la légion étrangère. Ce corps, pour sauvegarder les intérêts qui ont motivé l'intervention, restera temporairement au Mexique dans les conditions réglées par les articles suivants.

" Art. 2. Les troupes françaises évacueront le Mexique au fur et à mesure que S. M. l'empereur du Mexique pourra organiser les troupes nécessaires pour les remplacer.

" Art. 3. La légion étrangère au service de la France composée de 8,000 hommes demeurera néanmoins encore pendant six années au Mexique après que toutes les autres forces françaises auront été rappelées conformément à l'art. 2. A partir de ce moment la dite légion étrangère passera au service et à la solde du gouvernement mexicain. Le gouvernement mexicain se réserve la faculté d'abréger la durée de l'emploi au Mexique de la légion étrangère.

" Art. 10. L'indemnité à payer à la France par le gouvernement mexicain pour dépenses de solde, nourriture et entretien des troupes du corps d'armée, à partir du 1re juillet 1864, demeure taxée à la somme de 1,000 franc par homme et par an ".

Enfin le maréchal Forey lui fit comprendre que si ces raisons ne pouvaient l'engager à prendre service dans les troupes impériales, il se trouverait dans la nécessité de l'expulser.

Miramon se trouvait alors dans une situation fort difficile; ses faibles ressources pécuniaires avaient été épuisées par trois années d'exil et c'était ancore l'exil qui se préparait.

Ces circonstances l'engagèrent à prendre parti pour un gouvernement qui se présentait comme devant avoir bientôt un caractère national.

[1] Convention de Miramar projetée entre Napoléon III et l'archiduc Maximilien

La haine que lui avait voué Juarez, qui voyait en lui un homme populaire au Mexique et un compétiteur sérieux qui pouvait lui porter ombrage, l'avait exclu de toutes les amnisties. Escobedo l'avait traqué pour le mettre à mort, Cobos avait été trompé et fusillé et Mme Miramon même avait été expulsée du territoire occupé par les républicains.

Mais si, malgré ces circonstances, à notre avis, Miramon eut peut-être le tort de reconnaître et de servir le gouvernement de la Régence, nous n'en réprouvons pas moins énergiquement la qualification de traître que lui infligea le parti juariste.

" Un peuple abandonné de fait par son gouvernement, cesse d'être sous sa juridiction pendant son état de séparation, „ a dit le jurisconsulte Reinoso.

Or considérons ce qu'était le Mexique à cette époque.

Juarez après être resté six mois à San Luis Potosi et après avoir résidé en plusieurs endroits, fixa le siège de son gouvernement à Paso del Norte, village insignifiant, situé sur le rio Bravo.

A San Luis déjà, le président était en contradiction avec lui-même: Il déclarait rébelles ceux-là même qui vivaient paisiblement sur le territoire occupé par les troupes de l'intervention et il y envoyait son ministre Higinio Nuñez et tous les employés qui l'avaient suivi dans ses pérégrinations.

D'un autre côté Juarez payait au gouvernement de la Régence les impôts qui provenaient des immeubles qu'il possédait à Mexico.

Enfin le gouvernement de Maximilien fut accepté par la très grande majorité du pays et les *immaculés* bien comptés, se trouvaient être au nombre de vingt-deux.

Tous les hommes éminents du parti conservateur l'avaient reconnu, à de rares exceptions près: dans l'ordre civil, M. M les licenciés Muñoz Ledo et Zagaceta, anciens ministres de Miramon et les colonels Manuel Gonzalez, F. Carreon, José Montecinos et Ignacio Alatorre dans l'ordre militaire.

Les hommes les plus influents du parti libéral avaient accepté l'empire et le servaient : nous citerons M. M. Fernando Ramirez, Pedro Escudero y Echanove, J. M. Cortès Esparza, Manuel Siliceo, Josè Linares, Manuel Ortiz de Montellano, Luis Mendez, José Higinio Nuñez, Manuel Dublan, Manuel Ruiz, etc. etc. Parmi les soldats, la plus grande partie des prisonniers de Puebla, tels que le général J. M. Gonzalez Mendoza, commandant en second durant le siège de Puebla, le général L. Uraga, ancien général en chef de l'armée juariste, les généraux Camaño, Parrodi, Ampudia, Ramon Iglesias et beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Le Mexique était donc occupé presque en entier par les troupes de l'intervention, les hommes les plus avancés du parti libéral reconnaissaient le gouvernement et nous avons dit que les troupes de la légion étrangère et des légions autrichiennes et belges amenées par Maximilien devaient entrer au service exclusif du Mexique.

Peut-on dans ce cas considérer comme traître celui qui se soumettait à cet état de choses et prenait un service passif dans le gouvernement qu'il trouvait ainsi constitué ?

Evidemment non.

La majorité de la nation se composait-elle de coupables ?

Vatel, l'éminent professeur de droit international, étudie cette question et s'exprime en ces termes: " Il est absolument nécessaire de considérer les deux partis, comme formant par la suite, ou au moins pendant quelque temps, deux corps séparés ou deux peuples différents, et malgré que l'un d'eux soit coupable de la rupture de l' unité de l'État par son opposition à l'autorité légitime, ils n'en sont pas moins divisés de fait. Qui pourra juger et décider de quel côté est la rebellion ou la justice ?

" Il n'y a pas d'autorité qui leur soit commune sur la terre et par conséquent ils se trouvent dans le cas de deux

nations qui sont en contestation et qui ne pouvant conclure un arrangement en viennent aux armes.

« Dans ce cas, il est évident que les lois ordinaires de la guerre, ces maximes d'humanité, de modération, de droiture et d'honnêteté que nous avons exposées, doivent être observées par les deux partis dans les guerres civiles. Les mêmes raisons qui entraînent leur application d'État à État, les font aussi nécessaires ou plus encore dans le cas malheureux où deux partis obstinés ensanglantent leur commune patrie. »

Ces doctrines ont été appliquées à maintes reprises et l'histoire nous en offre plusieurs exemples.

En France, lorsque Henri IV combattait dans les guerres de religion qui affectèrent tant ce pays, il avait pour auxiliaire une légion anglaise, et après avoir vaincu ses ennemis, jamais personne n'a accusé de trahison ce roi illustre, dont les cendres gisaient dans la basilique de S. Denis.

Lorsque les Espagnols se divisèrent dans la guerre de succession, le parti *cristino* fit appel à une légion anglaise acceptée par des hommes tels qu' Espartero, Narvaez et Prim et ceux-ci n'ont jamais été qualifiés de traîtres.

Quelque temps auparavant et lorsque le trône de Ferdinand VII était en péril, le duc d'Angoulême appuyait avec des troupes françaises le monarque espagnol sans que celui-ci eût été en butte à de telles accusations.

Enfin au Mexique même, quand M. Zarco défendait Juarez de l'accusation de trahison portée contre ce dernier par le député Aguirre, il se montrait partisan d'avoir recours aux troupes étrangères dans une guerre civile. Il s'exprimait en ces termes:

« Beaucoup de chefs militaires déclaraient que l'engagement de volontaires étrangers était nécessaire, d'autres voulaient qu'il vint non seulement des troupes, mais aussi des officiers; M. Lerdo de Tejada et le gouverneur Zamora partageaient ces idées, qui, nous le disons franchement, (car nous ne craignons pas la responsabilité de nos opinions) étaient les nôtres en ces douloureuses circonstances. »

Nous le répétons encore : nous aurions voulu voir Miramon prêter l'appui de sa vaillante épée aux défenseurs de Puebla ; ses qualités militaires y auraient brillé dans toute leur splendeur. Mais nous repoussons hautement l'accusation de traître et les cris de haine qui ne révèlent que la bassesse des sentiments de ses ennemis, et marquent la supériorité réelle du général Miramon par la crainte qu'il leur inspirait.

C'est dans ces circonstances que le général Bazaine ouvrit la campagne de l'intérieur à la tête de 20,000 hommes commandés par les généraux Douai, Castagny, Marquez et Mejia.

Ce corps d'armée fut divisé en deux colonnes qui marchant par deux routes différentes devaient opérer leur jonction à Guadalajara. (Voir Carte N.ro 9).

Douai prit avec Mejia la route du nord et arriva quelques jours après à Queretaro, tandis que Bazaine, Castagny et Marquez marchaient sur Morelia.

Une brigade, sous les ordres de Bertier, s'était avancée peu de jours auparavant sur la route de Toluca et avait eu une rencontre sans importance à Zinacatepec avec les forces libérales.

Celles-ci se trouvaient éparpillées un peu par tous les territoires de la République : Doblado occupait avec 7,000 hommes ceux de Queretaro et de Guanajuato ; Negrete, San Luis Potosi avec 5,000 et Uraga opérait avec 4,000 dans l'état de Jalisco.

Le général Alvarez, avec 3,000 volontaires dans le sud, secondait les opérations de Porfirio Diaz qui à la tête de 2,500 hommes prenait d'assaut le ville de Tasco.

Après ce succès, Diaz entreprit le siège d'Iguala que défendait le général impérialiste Vicario. Marquez envoya une brigade au secours de la place et Porfirio Diaz se vit obligé de lever le siège et de s'interner dans l'état de Oaxaca, dont il fortifia la capitale, ayant étendu son pouvoir sur toute la côte de Sota-Vento et sur l'état éloigné de Chiapas.

La colonne de Douai arriva heureusement à Guadalajara e

Miramon recevait en novembre 1863, l'ordre de s'y rendre pour y former une division avec les cadres de chefs et officiers qu'on mit à sa disposition.

Arrivé à Guadalajara il prenait les premières mesures pour l'organisation des ses troupes, lorsque le colonel Garnier du 52ème de ligne arriva dans cette place.

Le colonel Garnier prétendait que Miramon se mît sous ses ordres, mais celui-ci s'y refusa et eut recours au ministère de la guerre. La réponse qui lui fut donnée ne lui étant pas favorable, il donna sa démission et résolut de se retirer à la vie privée.

Le gouvernement de la Régence accepta la démission du commandement confié à Miramon, mais ne crut pas devoir accepter sa démission de l'armée impériale, avant l'arrivée de Maximilien qui eut lieu quelques jours après. [1]

Ces faits s'étaient produits de décembre 1863 à mars 1864 et l'arrivée de Maximilien eut lieu en juin de cette année. Ils n'eurent aucune importance au point de vue militaire, tant à cause du court laps de temps que Miramon était resté à Guadalajara, que des modiques ressources que le gouvernement de la Régence avait mis à sa disposition.

À ce propos nous croyons bon d'insérer les communications officielles échangées entre les généraux Miramon et Bazaine:

« Corps expéditionnaire du Mexique. — Cabinet du général en chef — N° 87 — Guadalajara, le 11 janvier 1864.

« Général,

J'ai l'honneur de vous informer qu'avant de quitter Guadalajara pour entreprendre mes opérations militaires, j'ai désigné Mr le Commandant de la 2ème brigade de la première division du corps expéditionnaire, pour remplir les fonctions de commandant supérieur de la ville de Guadalajara et

[1] Il (le général Bazaine) fit revenir à Mexico le général Miramon, dont l'attitude lui semblait suspecte. Noix, *Intervention française*, p. 354.

du district. — J'ai également investi Monsieur le général Mariano Moret des fonctions de Préfet politique du département, fonctions qu'il remplira concurramment avec celles de Préfet municipal auxquelles l'a appelé la confiance de ses concitoyens. Vous n'aurez donc à vous occuper à Guadalajara que de l'organisation de la 3ème division de l'armée mexicaine placée sous votre commandement et dont vous trouverez les éléments dans les troupes auxiliaires qui occupent l'état de Jalisco. — Il est bien entendu que dans le cas où Mr le Commandant supérieur ferait appel à vos troupes, ces dernières seront mises à sa disposition pour la défense de la ville et du territoire, principalement du côté des *haciendas* de l'Ascension. — Recevez, général, l'assurance de ma considération la plus distinguée. — Le général commandant en chef l'armée franco-mexicaine — Bazaine. „

Le général Miramon répondit dans les termes suivants :

" Armée mexicaine — Division Miramon — État major général. „

" Général,

" J'ai reçu hier à dix heures du soir votre communication du 10 courant.

" Par elle j'ai vu que le commandant de la 2ème brigade de la 1ère division du corps expéditionnaire a été revêtu par vous du commandement militaire supérieur de cette place, de même que Mr Mariano Moret a été chargé d'occuper le poste de chef politique et municipal.

" Vous me dites, général, que je n'aurai à m'occuper que de l'organisation de ma division et dans le dernier paragraphe de votre note vous me prévenez que dans le cas que le commandant supérieur ait besoin de mes troupes pour défendre cette ville ou son territoire, je les mette à sa disposition, sans m

désigner, pas plus qu'aux autres généraux qui m'accompagnent, la place que dans un cas semblable nous devrions occuper.

« J'ai énormément regretté, général, d'avoir reçu votre note 16 heures après votre départ car cela a empêché toute explication à ce sujet. Cependant, permettez-moi que je vous dise, avec toute la franchise propre de mon caractère, que ni ma conscience, ni ma dignité me permettent de jouer le rôle que vous me réservez dans le cas d'une attaque possible de cette place, et que, dans l'alternative de rester inactif dans la défense de la place ou de me mettre aux ordres du colonel qui en est le commandant, il ne me reste, comme solution, que de me retirer à la capitale avec mes cadres et de remettre au plus ancien colonel le commandement du peu de troupes qui existent. De cette façon au moins je conserverai la dignité de l'emploi dont je suis investi par la nation.

« Lorsque j'ai accepté le commandement de la division, que m'à confiée la Régence de l'empire, je l'ai fait, animé des meilleurs désirs pour le bien de mon pays, pour sa tranquillité et pour contribuer de toutes mes forces à y fixer pour toujours les principes d'ordre et de moralité qui sont la base d'une nation bien constituée.

« J'ai voulu donner l'exemple de la soumission à la volonté nationale dignement interprétée par la junte des notables, j'ai accepté sans réserves ses décisions, et venant à peine de quitter la première magistrature de l'ancien régime, je désirais, que mes actes prouvassent plus que mes paroles, la loyauté avec laquelle j'embrassais la nouvelle forme de gouvernement que la nation allait se donner et le respect et la vénération avec laquelle je regardais l'illustre prince élu pour en conduire les destinées.

« Mais je voulais tout ceci, en conservant ma dignité ou pour mieux dire la dignité de la haute place que j'occupe dans l'armée, et comme votre détermination du 10 rend ceci impossible, je vous prie, général, de donner des ordres dans le

sens que je vous ai indiqué et croyez qu'il m'est bien sensible de ne pouvoir vous aider d'une façon éfficace et active dans vos opérations.

" *Le Général de division*
" MIGUEL MIRAMON ".

De retour à Mexico, il fut scrupuleusement observé par la police de la Régence.

Bazaine de retour à la capitale après sa campagne de l'intérieur, mal disposé envers lui, le tracassait même dans ses actes les plus insignifiants.

Il fit un rapport à la régence de l'empire, dans lequel il l'accusait d'insubordiné, d'ambitieux et de s'être emparé de 500 francs provenant des dépôts de Celaya.

Miramon n'eut pas de peine à détruire ces accusations ; et quant à la dernière, qui était celle qui l'offensait davantage. il prouva que cet argent avait été le prix de la location de chars qui avaient transporté les bagages des chefs de sa division lorsqu'il s'était rendu à Guadalajara.

Une fois justifié officiellement, il en fit avec Bazaine une question personelle, qui se termina par la restitution à Miramon de l'original de cette communication blessante. Cette communication se trouve dans les archives du général Miramon.

Pendant que ces évènement avaient lieu, d'autres plus graves se passaient dans l'état de Michoacan.

Dans ce dernier État, Uraga inquiétait le général L. Marquez, qui dut concentrer ses troupes dans la ville de Morelia.

Uraga ayant réuni toutes ses troupes attaqua la place avec une grande vigueur; la résistance ne fut pas moins énergique et Marquez reçut au visage une grave blessure; mais il remporta la victoire.

Plus tard, le général Uraga fut gagné à la cause de l'empire et il vint avec les généraux Iglesias et Camaño à la tête

de son armée se rendre à Marquez. Cependant nombre de soldats restèrent fidèles à la cause républicaine et abandonnèrent le général qui les livrait à l'ennemi. [1]

En décembre 1863 le général Mejia était entré à San Luis Potosi, siège du gouvernement de Juarez; il y entra sans trouver de résistance; mais peu de jours après, le général Negrete, ministre de la guerre de Juarez, attaqua la ville et le bataillon de *zapadores* pénétra jusque dans l'intérieur de la place.

Mejia chargeant à la tête de sa cavalerie faisait prisonnier le bataillon de *zapadores*.

Le colonel, baron Aymard, vint avec le 62e de ligne s'unir au général Mejia et tous deux livrèrent bataille au général Doblado à Matehuala et le mirent en déroute.

Juarez se trouvait au Saltillo sous la sauvegarde du général Vidaurri qui commandait depuis plusieurs années dans les États limitrophes de Nuevo Leon et Coahuila.

Mais Vidaurri donna son adhésion au gouvernement impérial en même temps que son lieutenant, le colonel Quiroga, qui faillit fusiller Juarez.

Le président s'achemina vers Chihuahua, où il établit son gouvernement.

Le général Mejia après le combat de Matehuala devait poursuivre sa marche jusqu'à la frontière nord-américaine, et occuper la ville de Matamoros située en face de Bronswille.

L'État de Tamaulipas fut envahi par des *contre-guerrillas* commandées par un officier français, nommé Dupin, qui fit une guerre cruelle dans cette région aux *guerrillas* qui s'y étaient organisées et spécialement à celle du colonel Pedro Mendez, non moins cruel que Dupin; aussi la guerre prit-elle un caractère de sauvagerie extrême dans cet État.

[1] Le général L. Uraga fut accueilli favorablement par Maximilien, qui le nomma membre du conseil d'état, poste qu'il occupa jusqu'à la fin de l'empire. Il se retira alors à San Francisco (Californie) où il mourut après 18 ans d'exil.

C'est dans ces conditions et alors que Juarez ne quittait pas encore Chihuahua, que furent levés les *actos* d'adhésion qui appelèrent Maximilien au trône du Mexique.

Ce prince reçut en avril 1864 la commission qui lui offrait la couronne impériale et immédiatement il nommait sa maison militaire et envoyait à Mexico le commandant Joaquin Rodriguez muni des pouvoirs nécessaires pour déclarer la fin de la Régence et nommer le général Almonte lieutenant de l'empire. Maximilien se rendit à Rome, où il eut une conférence avec Pie IX; il vint ensuite à Paris, où il eut plusieurs entrevues avec Napoléon III.

Il contracta un emprunt pour couvrir les premiers besoins de son nouvel empire.

La question financière était la plus difficile à régler. Nous avons déjà dit dans quelle détresse se trouvait le trésor mexicain depuis de longues années; les sources de revenus étaient presque entièrement taries, il fallait donc demander au crédit public les sommes indispensables aux frais de premier établissement; mais comment amener les capitalistes à prêter leur argent à un débiteur jusqu'ici insolvable, et dont l'insolvabilité future n'était que trop facile à prévoir? L'habileté de M. Fould, ministre des finances en France, triompha de cet obstacle, en substituant, il est vrai, aux graves difficultés du moment des difficultés plus graves encore pour l'avenir.

La plus grande partie des titres de la dette extérieure mexicaine, qui s'élevait au capital de 256 millions de francs, et dont l'origine remontait aux premiers temps de l'indépendance, se trouvait entre les mains de créanciers anglais.

On affecerait une partie de cette dette au paiement des dépenses personnelles de l'empereur Maximilien, et le reste servirait à couvrir les intérêts de la dette, ce qui devait intéresser les créanciers anglais au succès de l'emprunt.

M. Fould sut faire accepter cette idée par une importante maison de banque anglaise.

Une commission des finances mexicaines fut constituée à Paris sous la présidence du comte de Germiny, pour représenter le gouvernement mexicain dans les opérations financières nécessitées par l'emprunt.

Il fut convenu que l'on créerait 18 millions de rente à 6 0[0, dont six millions seraient réservés à la France et aux indemnités françaises. En émettant l'emprunt au taux de 63 francs, on comptait sur un capital de 190 millions environ; mais la souscription publique fournit seulement 102,200,000 francs, que les frais de courtage et de commission réduisirent encore à moins de 96 millions. Sur ce produit, une somme de 8 millions fut immédiatement comptée à l'empereur Maximilien: 27 millions passèrent aux mains des créanciers anglais; le reste fut déposé à la caisse des dépôts et consignations en garantie de deux années d'intérêts, et repris par le trésor français à valoir sur les frais de guerre.

L'emprunt fut presque entièrement souscrit en France, grâce à la confiance qu'inspirait la prétendue coopération des capitalistes anglais et grâce surtout à la propagande faite par les agents de l'État.

Le résultat de cette opération financière était, en définitive, de faire servir l'épargne française au remboursement des créanciers anglais: elle se chargea de l'émission.

Plus tard, la société du credit mobilier français fut associée à cette combinaison, et les receveurs généraux des finances furent invités à y prêter leur concours.

Durant la période de la régence le pays jouit d'un certain bien-être qu'on attribua à la nouvelle forme de gouvernement, sans réfléchir à ses véritables causes.

La liste civile était payée régulièrement, les denrées se consommaient et se payaient à des prix élevés et la sûreté individuelle existait sur tous les points occupés par les troupes françaises.

Tout ceci provenait de ce que le trésor mexicain ne payait

pas l'armée dont les dépenses étaient soldées par l'intendance française, et du grand nombre de troupes qui formaient un contingent extraordinaire et une agglomération d'hommes qui devait disparaître lors de l'embarquement pour la France du corps expéditionnaire.

Cependant les actes civils des autorités françaises lui avaient aliéné une grande partie de la population ; nombre de victimes avaient été sacrifiées sous la Régence par les jugements sévères des cours martiales, composées d'officiers français. Les prévenus qui étaient appelés à y comparaître étaient souvent des malheureux qui ne savaient même pas de quels crimes ils étaient accusés.

Les jugements en étaient sommaires et le plus souvent l'exécution des condamnés avait lieu le lendemain même sur la place de Miscalco.

Il y eut des innocents, qui furent frappés, victimes d'une délation et dont la difficulté de se défendre s'aggravait avec la différence des langues.

Le lieutenant-colonel Potier, nommé par Bazaine commandant de la place de Mexico, établit la peine du fouet, qui reçut la réprobation générale.

Un grave dissentiment s'éleva entre la Régence et le quartier général français.

Le gouvernement de Juarez avait vendu les titres de crédit hypothécaire souscrits par ceux qui avaient en leur échange acquis les bien-fonds du clergé.

Les possesseurs de ces titres vinrent en exiger le payement aux tribunaux de la régence.

Le personnel de la justice, qui comptait parmi ses membres un grand nombre de conservateurs, refusait de donner suite à ces demandes et voulait rester en dehors des affaires qui avaient un rapport quelconque avec le clergé.

Cette inaction de la part des tribunaux fit lever contre eux un cri général par les intéressés.

A cette époque l'archevêque de Mexico, Monseigneur Labastida, faisait partie de la régence et n'était pas le dernier à pousser les tribunaux dans la voie qu'ils avaient adopté.

Les possesseurs de biens nationaux s'en plaignirent à Bazaine, et le prièrent de faire exécuter les lois de Juarez qui n'étaient pas abrogées.

Le chef du corps expéditionnaire s'étant abouché avec les régents Almonte et Sala obtint d'eux ce qu'on lui demandait.

Mais l'archevêque s'opposa à cet arrangement, il abandonna la régence, et partit pour l'Europe peu de temps après.

L'administration de la justice suivit les idées de l'archevêque et se refusa à accepter les décisions de la Régence, ce qui obligea à les remplacer par des magistrats qui reçurent les pouvoirs pour juger des affaires appartenant à la désamortisation des biens du clergé.

Maximilien après avoir rendu visite à Napoléon III et conclu avec lui le traité de Miramar, dont nous avons déjà parlé, s'embarqua avec l'impératrice à bord de la frégate autrichienne *Novara* et fit voile pour le Mexique.

Pour que l'on connaisse bien tous les détails qui précédèrent la fin de ce malheureux prince, nous croyons bien de rappeler qu'avant son départ de Miramar, le gouvernement républicain lui envoya Mr J. Teran, ancien ministre de Juarez, pour lui notifier que tous les actes de la Régence avaient eu lieu sous la pression d'une armée française et que son élection au trône du Mexique n'était pas l'expression de l'opinion populaire du pays.

Cette communication donna lieu à la consultation, de la part de Maximilien, d'une commission de jurisconsultes anglais dont l'opinion fut favorable à l'idée de l'assemblée des notables de la Régence.

S'étant embarqué, comme nous l'avons dit, il arriva à Vera-Cruz le 29 mars 1864.

Il y fut reçu très-froidement, quoique cela n'eût pas lieu dans

les autres villes qu'il traversa pour se rendre à Mexico et qu'il trouva bien disposées en sa faveur.

Fort bien accueilli par la haute société de la capitale où il entra le 12 juin, il n'en fut pas de même par le peuple, qui affecta une certaine indifférence lors de l'arrivée des princes.

C'est dans ces conditions que Maximilien prit les rênes du gouvernement, ayant à lutter avec une situation extrêmement difficile, comme on verra dans la suite.

Cap. III.

L'Empire.

Caractère de Maximilien — Ses conseillers — Choix de son ministère — Il doit résoudre les questions financières, militaires et ecclésiastiques — Abus de Bazaine — Voyage de l'empereur dans l'intérieur du pays — Bazaine est nommé maréchal de France — Campagne de Douay dans le sud de Jalisco — Coopération de Castagny à ces opérations — Arteaga et Salazar sont fusillés — Romero est passé par les armes — Bataille de Majoma — Juarez se retire à Chihuahua — Son coup d'État — Poursuivi par Brincourt il se réfugie à Paso del Norte — Yucatan — Tabasco — Projets de Maximilien pour améliorer la situation des indiens — Opérations militaires dans la Huasteca — Assaut et pillage de Bagdad — Réclamations diplomatiques — Siège de Matamoros — Combat de Sta Isabel — Capitulation de Matamoros — Prise de Oaxaca — Emprisonnement et fuite de Porfirio Diaz à Puebla — Défaite d'Oronoz — Bataille de la Carbonera — Mission de M. M. Costa, Boudin et Langlois — M. Osmond et Friant sont nommés ministres de la guerre et des finances — Napoléon III désapprouve ces nominations — Auza s'empare à Zacatecas de Gonzales Ortega — Le corps expéditionnaire français se retire du Mexique — Situation des partis politiques dans le pays — Maximilien à Orizava — Arrivée dans cette ville des généraux Miramon et Marquez — Miramon entreprend la campagne de l'intérieur — Prise de Zacatecas — Castillo reste immobile à San Miguel el Grande — Bataille de San Jacinto — Exécution du général Joaquin Miramon — Bataille de la Quemada — Retraite des impériaux à Queretaro.

Noix décrit Maximilien dans ces termes :

" Maximilien était heureusement doué ; bon, affable, intel-
„ ligent, instruit, exerçant un grand charme sur tous ceux

" qui l'approchaient, il manquait cependant de la décision et
" de la force de volonté nécessaires pour triompher d'une si-
" tuation aussi difficile; le soin d'organiser son palais, de ré-
" gler l'étiquette de sa cour, de distribuer les hautes charges
" domestiques ou gouvernementales aux familiers qui l'avaient
" accompagné au Mexique, paraît avoir absorbé une précieuse
" partie de son temps. L'impératrice, femme d'une intelligence
" élevée, d'une grande vigueur morale, et d'un caractère éner-
" gique, s'associa aux travaux de l'empereur; mais comment
" pouvait-elle suppléer par son activité à l'expérience politique
" qui faisait naturellement défaut à une princesse de vingt-
" quatre ans? „

" Avec les souverains, étaient arrivés d'Europe deux hom-
" mes dont l'influence fut considérable au début du règne.
" L'un d'eux, M. Scherzenlechner, hongrois d'origine, avait été
" gouverneur de l'empereur dans sa jeunesse; l'autre, M. Eloin,
" ingénieur belge, s'était attaché à la fortune de l'impératrice
" Charlotte. Installés au cabinet de l'empereur avec le titre
" de conseillers intimes, ils se partagèrent toutes les questions.
" Rien ne se fit sans leur intermédiaire; leur ignorance des
" hommes et des choses du pays, l'impossibilité de suffire à la
" multiplicité des travaux, l'insuffisance de leurs connaissances
" en matière politique et administrative, les entraves qu'ils ap-
" portaient à la prompte expédition des affaires par un exa-
" men minutieux et parfois incompétent. eurent les plus fâ-
" cheux résultats.

" Les ministres supportèrent difficilement l'ingérence de ces
" deux étrangers dans les affaires du pays, et le maréchal
" Bazaine lui-même eut bientôt à se plaindre des critiques
" dont ses opérations militaires étaient l'objet. D'un autre
" côté, l'empereur, obéissant à des tendances libérales qu'il
" n'était pas opportun de manifester, éloigna la plupart des
" hommes choisis par la Régence, et nomma le général Al-
" monte grand maréchal du palais, pour le reléguer dans une

" haute sinécure honorifique qui ne lui laissait plus aucune
" influence. Il constitua un ministère en y appelant des hom-
" mes connus pour leur libéralisme ; il donna le porte-feuille des
" affaires étrangères à M. Ramirez, républicain ardent, remar-
" qué par son antipathie pour l'intervention, et qui n'avait
" pas voulu siéger à l'assemblée des notables ; cette politique
" aliéna la plupart des hommes du parti clérical conservateur
" sans rallier sincèrement aucun de ceux du parti opposé ".

Trois questions d'une haute gravité s'imposèrent à son examen dès le premier jour, de la résolution desquels dépendait l'avenir du nouveau gouvernement.

C'était d'abord la question militaire, qui se présentait sous une double face : le recrutement de l'armée et le grand nombre de chefs et d'officiers qui vivaient sur le trésor.

Le recrutement s'était toujours fait par *la leva*, ou enrôlement forcé d'hommes pris arbitrairement suivant les besoins de l'armée.

Jamais aucune loi de conscription ne fut appliquée pratiquement, et bien que des commissions nommées par Maximilien eussent déterminé le mode de recrutement, le gouvernement n'eut pas l'énergie suffisante pour le faire appliquer.

Cette première difficulté ne fut donc pas vaincue. Le système de l'engagement volontaire était coûteux et n'aboutissait pas davantage.

Maximilien, d'après la convention du 10 avril 1864, aurait pu facilement organiser une armée nationale; il pouvait, en effet, s'appuyer pendant cinq ans sur la légion étrangère, forte de 25,000 hommes, qui lui fournissait tous les éléments pour discipliner et instruire une armée mexicaine.

Loin de mener à bien son projet, il licencia la plus grande partie des troupes qui avaient défendu vaillamment la ville de Morelia et il fit venir d'Autriche 9,000 hommes de troupes bien commandées, mais jeunes et non aguerries.

Il livra de plus le commandement de toutes les troupes impériales au maréchal Bazaine, tandis qu'il dépensait la meilleure partie de son temps à organiser sa maison impériale, son service domestique, à nommer des chambellans et à embellir le château de Chapultepec.

La légèreté du caractère du prince se révélait dans ces minuties.

On comprit que l'empire ne durerait que tant que les troupes françaises l'appuiraient et que le jour que celles-ci quitteraient le pays, le trône de Maximilien s'écroulerait infailliblement, entraînant dans sa chute tous ceux qui se trouvaient compromis dans sa cause.

De son côté le maréchal Bazaine abusait du pouvoir dont il était investi.

Les troupes mexicaines manquaient souvent des ressources nécessaires pour une longue campagne, comme il arriva à Mejia dans sa marche sur les provinces du Nord; il manquait de chariots, de forges, etc.

D'autre part le maréchal Bazaine faisait imposer de fortes contributions aux villes ou villages attachés au gouvernement libéral; il prolongeait le maintien des cours martiales françaises et permettait que Duprès et Castagny incendiassent des villages, dans les États de Tamaulipas, Durango et Sinaloa, par la seule raison qu'ils demeuraient fidèles au gouvernement républicain.

La question militaire ne fut donc aucunement résolue par Maximilien. Il laissait au corps expéditionnaire français le soin de pacifier le pays, croyant sans doute qu'il y resterait toujours, sans prévoir ce qui adviendrait lorsqu'il abandonnerait le territoire mexicain.

La caisse du corps expéditionnaire lui fournit des sommes assez considérables, et l'emprunt contracté en France lui fournit quelques ressources momentanées, dont il usa avec prodigalité pour les dépenses ordinaires de son gouvernement et en

créant nombre de nouveaux emplois qui épuisèrent bientôt le trésor national.

Restait la question religieuse, d'une résolution difficile à cause des lois de réforme.

Ces lois avaient été appliquées et avaient profondément modifié le régime économique du pays en créant de nouveaux et nombreux intérêts.

Le clergé et le parti conservateur voulaient rendre ces biens à leurs nouveaux propriétaires. Le parti libéral au contraire manoeuvrait pour que les lois de réforme restassent en vigueur.

L'impératrice Charlotte, douée d'un grand jugement et d'une énergie peu commune, adoucie par sa bonté, proposa avec raison un moyen terme qui aurait pu satisfaire les deux partis et ramener la tranquillité dans le pays ; c'était de confirmer les opérations faites jusqu'à ce jour et de suspendre les effets des lois pour les biens que possédait encore le clergé.

L'impératrice se fondait, pour adopter ce système, sur des faits identiques dont elle trouvait des exemples dans d'autres pays, et dans les concordats de plusieurs nations européennes.

Elle se heurta à l'opposition de monseigneur Meglia, délégué apostolique auprès du gouvernement de Maximilien. On convint de décréter la révision des opérations faites, par le conseil d'État ; celles conformes aux lois de la réforme auraient été confirmées ; les autres annulées.

Ces décrets conformes à la justice et qui ne détruisaient pas les réformes de Juarez, ne donnèrent aucun résultat à cause de l'extrême lenteur du conseil d'État ; mais le clergé les désapprouva et il en résulta un mécontentement tel, que Maximilien craignit que quelques-uns de ses chefs ne se révoltassent contre son autorité ; il écarta les généraux Miramon, Marquez et Taboada, et il appela au ministère des libéraux certainement fort honorables, mais par ce changement radical dans sa politique il s'éloignait de plus en plus du parti qui l'avait appelé au gouvernement du pays.

Quelques jours après son arrivée à Mexico, Maximilien avait voulu visiter l'intérieur du pays.

En général il fut accueilli chaleureusement par les populations des régions qu'il traversait.

Se trouvant le 15 septembre à Dolores, village d'où partit le premier cri d'indépendance, dont on fêtait l'anniversaire dans toute la République, il prononça un discours louant hautement le mérite d'Hidalgo et des héros de l'indépendance.

De Dolores, Maximilien rentra à Mexico par la route de Morelia et reçut avec des marques très-apparentes de mépris le général Marquez, qui vint à sa rencontre à la tête de sa division.

Il le fit rappeler à Mexico quelques jours après, lui confia une mission dans les Saints Lieux de Jérusalem, renvoya dans leurs foyers la plus grande partie de ses troupes et mit le reste aux ordres du colonel R. Mendez.

Le général Taboada fut exilé en Europe et Miramon fut chargé d'une commission militaire près du gouvernement prussien; on dissimula de cette façon l'injuste exil qu'on lui imposait.

Miramon se rendit en Prusse avec le général Santiago Cuevas et il y fut reçu avec les plus grandes marques de distinction.

A cette époque il était nommé par le pontife Pie IX commandeur de son ordre et l'empereur Maximilien le faisait grand-croix de celui de Guadalupe.

Le général Bazaine, nommé maréchal de France, dans le but d'activer la campagne, ordonna au général Douai qui se trouvait à Guadalajara de se rendre dans le sud de cet État pour y réduire les troupes commandées par le général J. M. Arteaga. Douai s'y rendit et appuyé par le *guerrillero* Lozada parvint à le pacifier et à occuper les ports du Pacifique qui furent tenus en respect par l'escadre française.

De son côté Castagny partait de Durango et coopérait à l'action de Douai.

Après plusieurs rencontres plus ou moins heureuses les forces de l'intervention battues à Veranos et à San Pedro par Corona et Rosales, finissaient cependant par dominer les États de Sonora et Sinaloa.

Arteaga se rendait dans l'État de Michoacan après la défection d'Uraga et s'y réunissait à Regules, Riva Palacios et à Romero qui soutenaient la cause de la République en luttant contre Mendez, Potier, Gomez et Lamadrid.

Les généraux Arteaga et Salazar battus par Mendez furent passés par les armes.

Le colonel Romero fait prisonnier par Lamadrid était remis à l'autorité française et condamné à mort par une cour martiale.

Le lieutenant colonel Van der Minser à la tête de la légion belge, tantôt heureux, tantôt malheureux, dans l'État de Michoacan, recevait l'ordre de se retirer de ces parages à cause de la rivalité qui existait entre lui et le colonel Mendez.

Dans le nord les généraux Gonzales Ortega, Patoni et Alcalde attendaient à Majoma la colonne française commandée par le colonel Martin.

Un vif combat s'engagea et la victoire des armes françaises fut au prix de la vie de son chef.

Le colonel Brincourt reçut l'ordre d'occuper Chihuahua, siège du gouvernement de Juarez, et ce dernier voyant la proximité des troupes expéditionnaires se retira sur la frontière à Paso del Norte avec son administration.

Juarez prorogea le terme de sa période présidentielle échue aux termes de la constitution le 30 novembre 1865.

La constitution mexicaine reconnue par Juarez ordonne que, dans un cas semblable, le vice-président de la République prenne la direction des affaires publiques, et défend rigoureusement que ce pouvoir soit exercé par celui qui sort de la présidence.

Juarez, pour ne pas remettre le pouvoir à Gonzales Ortega,

à qui il revenait de droit, lui fit intenter un procès, et ce général dut se réfugier aux États-Unis pour éviter cette persécution.

La péninsule du Yucatan avait accepté l'empire, et le commissaire impérial M. Salazar Ilarregui la gouvernait pacifiquement.

En revanche l'insurrection reprenait les armes dans la ville de S. Juan Bautista (Tabasco) et les troupes françaises se voyaient obligées de l' évacuer, ne pouvant la conserver.

Le même fait avait lieu à Acapulco, qui était occupé par un régiment algérien et le général Juan Alvarez s'emparait de l'administration de cette ville.

Maximilien, de son côté, après avoir changé une série de cabinets, faisait une loi [1] en rapport avec les circonstances, pour réprimer les delits politiques. Cette loi établissait des cours martiales qui avec des procédés extrèmement sommaires devaient juger et condamner les coupables à mort.

Il favorisa autant qu'il le put la race indigène et étudia sérieusement les moyens de la soustraire à la pression injuste qu'elle subissait de la part des propriétaires des *haciendas*.

Dans le ressort de la justice, il promulgua une loi fort sage pour l'organisation des tribunaux et il fit publier le premier livre du code impérial.

Il visitait les prisons et les hôpitaux et se montrait prodigue pour secourir les classes indigentes.

Les opérations militaires que dirigèrent successivement dans la Huasteca les colonels Tours et Bessol contre Andrade et Kampfert ne donnèrent aucun résultat, l'empire ayant trouvé exagérée la somme qu'ils exigeaient pour se soumettre et pour régler les dépenses de leurs troupes.

Miramon à cette époque se trouvait à Berlin.

[1] Loi du 3 octobre 1865.

La guerre ayant éclaté entre l'Autriche et la Prusse, il se rendit à Vienne où il obtint la permission de suivre les opérations militaires entre ces deux grandes puissances.

Il assista, en qualité d'attaché au quartier général autrichien, à la bataille de Sadowa et lorsque la guerre fut terminée, il se rendit à Paris, d'où il entreprit volontairement son voyage pour le Mexique en novembre 1866.

C'est vers cette époque que l'impératrice Charlotte vint en Europe pour négocier auprès de Napoléon III les conditions d'un emprunt et l'appui, pendant deux années encore, du corps expéditionnaire français.

Cette mission devait échouer et la malheureuse femme en perdit la raison.

Maximilien perdait chaque jour sa popularité et les Français allaient quitter le Mexique.

C'est durant ce temps que deux graves évènements se produisirent à la frontière du Nord : le péril ne fut conjuré que grâce à l'habileté et à l'énergie du général Mejia.

La guerre de sécession touchait à sa fin aux États-Unis et quelques troupes confédérées vinrent chercher un réfuge au Mexique. Les fédéraux qui les poursuivaient sommèrent Mejia de les leur livrer sous peine de marcher à leur poursuite dans le territoire mexicain.

Mejia répondit que les troupes du Sud qui avaient pénétré sur le territoire mexicain seraient désarmées, mais qu'il ne les livrerait pas, car elles se trouvaient sous la sauvegarde du drapeau mexicain, et que si les troupes nord-américaines traversaient la frontière il se verrait dans la nécessité de les repousser par la force.

Cette réponse mécontenta fort les autorités nord-américaines de la frontière, qui pour se venger firent passer sur le territoire mexicain 2,000 hommes de troupes nègres licenciées; elles s'emparèrent de la ville de Bagdad située sur le *rio* Bravo, éloignée du quartier général de Mejia qui se trouvait à Matamoros.

Bagdad est une petite ville, riche et dont le commerce est tenu par les étrangers; deux cents hommes y tenaient garnison et deux canonnières françaises se trouvaient dans la baie portant à leur bord trente soldats autrichiens.

La garnison combattit brillamment pendant deux heures; les canonnières françaises essuyèrent le feu des troupes nègres et y répondirent, après quoi la place ne pouvant plus tenir fut envahie et pillée.

Aussitôt que Mejia connut ces faits, il arma la population de Matamoros en y laissant un bataillon pour parer à toute éventualité et il se dirigea en toute hâte sur Bagdad avec le reste de ses troupes.

Les troupes nègres voulurent livrer la ville aux libéraux, mais il n'en eurent pas le temps, car Mejia arrivait sur eux et ils durent repasser le Bravo abandonnant une partie de leur butin.

En même temps Mejia portait ses réclamations devant les autorités nord-américaines, qui lui donnèrent toute satisfaction; le général Crawford qui commandait le corps d'armée de la frontière nord-américaine fut emprisonné et une batterie que ses troupes avaient enlevé à Bagdad fut rendue à Mejia.

Vers cette époque le général Diaz se fortifiait à Oaxaca et le général Courtois-Durbois se préparait à assiéger cette place; mais comme il y apportait quelque retard, le maréchal Bazaine prit le commandement en chef, marcha sur cette place, l'assiégea et s'en empara; toute la garnison de la place fut faite prisonnière.

Le général Diaz et les principaux chefs furent conduits à Puebla et emprisonnés dans cette ville.

D'autres évènements s'étaient produits dans le camp républicain; après la perte de la bataille de Majoma par le général Gonzales Ortega, le gouvernement républicain avait mis une division aux ordres du général Negrete, pour l'opposer aux troupes du général Mejia.

Le général Negrete subit un échec devant Matamoros et ses troupes se divisèrent en deux corps, dont l'un fut confié au général Escobedo qui le dirigea vers les États de Coahcula et Nuevo-Leon; l'autre resta sous les ordres du général Negrete, qui, rejeté sur le désert de Chihuahua, où les vivres lui firent défaut, dut assister à la dispersion de son armée.

Les troupes d'Escobedo, s'étant augmentées par de nouvelles levées d'hommes, remportèrent un succès à Sta Isabel et surprirent à Sta Gertrudis un convoi que Mejia avait envoyé sur Monterey pour le général Olvera.

Escobedo revint alors sur Matamoros, qu'il assiégea.

Mejia ayant mis sous les ordres d'Olvera la plus grande partie de ses troupes, n'avait que 300 hommes ; il se vit obligé de capituler en perdant son artillerie, mais avec faculté de pouvoir s'embarquer avec ses troupes pour se rendre à Vera-Cruz.

Le général P. Diaz, qui avait pu s'évader de Puebla, s'était rendu à Tehuantepec où il avait formé une division et avait battu aux environs de Oaxaca le général impérialiste Carlos Orondes.

Il assiégea aussitôt la ville de Oaxaca, mais ayant appris qu'une colonne franco-autrichienne arrivait au secours de la place, il se porta à sa rencontre et la défit complètement à la Carbonera.

Diaz revint sur Oaxaca, dont il s'empara, et s'y arrêta quelque temps pour organiser son armée.

La guerre de sécession prit fin aux États-Unis et M. Seward insista auprès de Napoléon III pour que les troupes françaises abandonnassent le Mexique.

La retraite du corps expéditionnaire français fut ordonnée ; les villages et les villes abandonnées étaient immédiatement occupées par les troupes libérales.

Le maréchal Bazaine voulut former des bataillons de chasseurs avec des cadres en partie français, avec les soldats du corps expéditionnaire qui voulaient prendre du service dans l'armée impériale ; il pensait ainsi former un noyau de trou-

pes pour organiser l'armée impériale réduite à des proportions insignifiantes par les ordres de Maximilien.

Mais cette idée ne réussit pas dans les proportions voulues pour différentes causes, spécialement à cause de la pénurie du trésor mexicain.

Les caisses de l'État étaient épuisées ; Maximilien demanda un agent spécial français pour examiner la situation financière du pays.

M. Corta, membre du corps législatif, fut chargé de cette mission et son rapport ayant été favorable, Maximilien obtint du gouvernement français une somme de 50 millions de francs.[1]

Deux autres agents français, MM. Baudin et Langlois, arrivèrent à Mexico pour procéder à l'organisation des finances; le premier étant tombé malade retourna en France, le second qui l'avait remplacé mourut peu de temps après à Mexico.

Maximilien s'était complètement livré au maréchal Bazaine; il nomma M. Friand, intendant de l'armée française, ministre des finances, et le général Osmond ministre de la guerre.

Ces nominations causèrent un profond mécontentement parmi les Mexicains et elles soulevèrent de nouvelles réclamations de la part du gouvernement des États-Unis, qui demanda avec insistance la non-intervention des Français dans les affaires intérieures du Mexique et la retraite du corps expéditionnaire.

Napoleon III désaprouva également ces nominations et Maximilien forma alors un ministère essentiellement conservateur.

C'est vers cette époque que le général J. Gonzales Ortega, vice-président de la République mexicaine, revint des États-Unis et arrivant à Zacatecas fut arrêté sur les ordres de Juarez et du gouverneur de l'État, M. Miguel Auza.

Dans ces circonstances critiques pour Maximilien le général Castelnau, aide-de-camp de Napoléon III, arriva au Mexique pour activer la retraite du corps expéditionnaire français.

[1] Noix. Intervention française, p. 424.

Elle fut décidée pour le 5 février 1867 et le maréchal Bazaine et le général Castelnau insistèrent auprès de Maximilien pour qu'il abdiquât et fît retour en Europe.

Maximilien se rendit à Orizava et fit ses préparatifs de départ, mais les membres du conseil d'État vinrent l'y trouver et l'engagèrent à conserver le pouvoir.

Maximilien croyant que ce serait une faiblesse d'abandonner un poste périlleux se rendit aux prières de ses conseillers et dans les rêves de son imagination il crut qu'il pourrait implanter les institutions impériales au Mexique.

A ce moment Marquez et Miramon arrivèrent à Vera-Cruz, l'un appelé par l'empereur, l'autre volontairement. Ils furent aussitôt appelés auprès de lui.

La situation politique se résumait donc ainsi :

Juarez avait été élu président de la République mexicaine en décembre 1861 pour 4 ans, c'est-à-dire jusqu'au 30 novembre 1865.

Les articles 79, 80 et 81 de la constitution mexicaine ne permettaient à Juarez, ni à aucun président, de prolonger la période présidentielle, sous quelque cause que ce fût, et sous aucun prétexte, et la loi ordonnait dans ce cas que le pouvoir fut remis au président de la haute cour de justice en sa qualité de vice président de la République.

Juarez ne se soumit pas à la loi et il prorogea ses pouvoirs présidentiels ; ce coup d'Etat fut couronné de succès, mais il détruisit la légitimité des titres avec lesquels il avait défendu les libertés du Mexique, et on peut dire qu'il ne fut, à partir de cette époque, qu'un chef révolutionnaire.

De cette façon, en 1867, lorsque le corps expéditionnaire français quittait le Mexique et abandonnait Maximilien à ses propres ressources, Juarez n'était que le chef d'une cause ennemie de l'empire, et point président de la République.

Le général I. Gonzalez Ortega vice-président de la République s'était présenté pour réclamer à Juarez le pouvoir pré-

sidentiel qui lui revenait de droit. Mais Juarez de Chihuahua avait lancé un manifeste à la nation, où il interprétait la constitution à sa manière, faisait passer Gonzalez Ortega en jugement et l'emprisonnait.

Lorsque les troupes françaises quittèrent le Mexique, Maximilien se trouvait donc être chef du parti conservateur. Il ne pouvait disposer que de faibles ressources et les difficultés qu'il avait à vaincre augmentaient chaque jour.

Le trésor était épuisé, le crédit ruiné et il fallait lever une armée avec la plus grande rapidité.

Maximilien avait complètement brisé avec les représentants de la France au Mexique; il ne voyait plus le maréchal Bazaine, ni le ministre de France, M. Danou, et se refusait à accorder une audience au général Castelnau.

De son côté le maréchal Bazaine agissait contre Maximilien ; aussitôt que les troupes françaises abandonnaient, dans leur mouvement de retraite, une localité quelconque, elle était immédiatement occupée par les troupes libérales averties au préalable ; c'était livrer les places à l'ennemi.

Il y avait plus; il enlevait aux conservateurs tous les éléments de guerre et lorsqu'il abandonna Mexico il fit jeter dans les fossés de la citadelle les munitions de guerre qui pouvaient être utilisées par les impérialistes.

Enfin, d'après le général Porfirio Diaz, actuellement président de la République, le maréchal Bazaine lui aurait fait des propositions telles, qu'il y aurait opposé un refus formel.

Voici en quels termes édifiants s'est exprimé le général Porfirio Diaz :

« Le maréchal Bazaine, par l'intermédiaire d'une tierce personne, me fit l'offre de mettre entre mes mains les villes occupées par les Français et de me livrer Maximilien, Marquez, Miramon, etc. si j'acceptais une proposition que j'ai repoussée parceque je ne la trouvais pas honorable.

« Une autre proposition venant également de l'initiative du

maréchal Bazaine avait trait à l'acquisition de 6,000 fusils et de 4 millions de capsules. Si je l'avais désiré, il m'aurait vendu aussi des canons et de la poudre, mais j'ai refusé d'accepter ces propositions.

" PORFIRIO DIAZ. "

Comme nous l'avons dit, Maximilien sur les instances de ses conseillers consentit, à Orizava, à garder le pouvoir.

Il fit appeler les généraux Marquez et Miramon qui arrivaient à Vera-Cruz et il leur confia deux grands commandements ; le général Miramon devait former une division pour marcher sur les provinces du Nord, Marquez à la tête d'une deuxième division devait agir dans les États de l'Ouest.

Miramon reçut à Mexico 800 hommes de divers bataillons, qui unis aux restes des brigades de Mejia et de Gutierrez qui arrivaient, battant en retraite, la première de l'État de Tamaulipas, la seconde de Jalisco, devaient former le noyau du futur corps d'armée.

Miramon partit donc de Mexico avec un cadre d'officiers pour se rendre à Queretaro, où se concentraient les troupes impérialistes ; il y trouva les brigades Mejia et Gutierrez comptant 2,500 hommes environ, et comme ces deux chefs étaient souffrants, le premier surtout, il plaça ces troupes sous les ordres du général Severo del Castillo. Miramon donna à ce général l'ordre de marcher sur San Luis Potosi, tandis que lui-même avec 2,000 hommes se dirigeait par le chemin du Bajio sur Zacatecas, siège du gouvernement de Juarez.

Nous devons faire remarquer que deux chemins partent de Queretaro, le premier sur S. Luis Potosi et les États de la frontière du Nord, passant par San Miguel de Allende et les villages de Dolores et de S. Felipe ; le second mène du Bajio aux villes de Celaya, Salamanca, Lagos, Leon et Zacatecas.

Les deux chemins sont séparés par une partie de la Cor-

dillère, la *Sierra madre,* inaccessible à l'artillerie et d'un passage difficile pour une armée. (Voir carte N^ro 9)

Le général Escobedo se trouvait à San Luis et Juarez à Zacatecas : pour atteindre ces deux villes, il lui fallait dix jours au moins ; il se mit donc en route pour Zacatecas à marches forcées, et il donna des ordres pour que Castillo se dirigeât sur San Luis afin d'observer Escobedo, qui, conservant ses positions à San Luis, laisserait libre champ à Miramon dans sa marche.

Miramon ordonna également à Castillo de s'arrêter en arrivant à S. Felipe pour que tous les deux unis ils marchassent sur les troupes d'Escobedo afin d'éviter sa jonction avec celles qui défendaient Juarez.

La première partie de ce plan réussit à merveille ; Miramon entraînant sa petite armée s'empara de Zacatecas après un vif combat au Cerro de le Bufa qui domine cette ville et il y entra au moment où Juarez quittait la place ; le président faillit même être fait prisonnier.

Mais Miramon dut bientôt abandonner Zacatecas ; le général Severo del Castillo n'avait point continué sa marche en avant et sous prétexte qu'il manquait de ressources pécuniaires il perdit huit jours à S. Miguel de Allende.

Le gros des troupes d'Escobedo s'était porté sur Zacatecas et poursuivait Miramon. Le général Escobedo avait 7,000 hommes sous ses ordres, 24 pièces d'artillerie, une cavalerie nombreuse et une partie de ses soldats étaient armés de rifles américains.

Miramon n'avait à sa disposition qu' une colonne de 2,000 hommes détachée de son armée et 12 pièces d'artillerie.

Le gros de celle-ci se trouvait avec Castillo qui aurait dû opérer sa jonction avec lui à Zacatecas.

Escobedo en revanche avait sous ses ordres le gros de l'armée libérale renforcée par des guerrillas organisés dans l'État de S. Luis Potosi.

Miramon fit tout ce qu'il put pour éviter la bataille ; il battit en retraite une douzaine de kilomètres qui séparent S. Jacinto de la *hacienda* de S. Francisco de los Adames, lorsque son frère, le général J. Miramon, ayant été blessé, le 2ème et 7ème régiments de cavalerie composés de nouvelles recrues se débandèrent, se jetèrent en désordre sur l'infanterie et causèrent une défaite complète.

Escobedo fit de nombreux prisonniers et donna des preuves d'une cruauté raffinée.

Cent cinquante sept soldats français qui avaient pris service dans l'armée mexicaine furent passés par les armes quelques heures après la bataille.

Le général Escobedo les fit fusiller successivement, par petits groupes, prolongeant leur agonie et les faisant assister à l'exécution de leurs camarades.

Ces exécutions en masse jettent une tâche ineffaçable sur le général qui en fut l'auteur.

Le général Joaquin Miramon, frère de Miguel, avait été fait prisonnier, grièvement blessé à la jambe ; le général Escobedo le fit fusiller le lendemain de la bataille de S. Jacinto, dans l'*hacienda* de Tepetate.

Joaquin Miramon, ne pouvant marcher à cause de sa blessure, fut transporté sur une chaise, la nuit, dans les écuries de l'*hacienda* et c'est dans ces circonstances qu'il reçut la mort.

Lorsque le général Miguel Miramon connut la mort de son frère et les détails de son exécution, il laissa éclater son indignation. Bien que d'un caractère très réservé et qu'il ne proférât jamais une parole de mépris ni de haine contre ses ennemis, il lança une proclamation à l'armée qui se terminait par les mots *vaæ vitis :* acceptant le duel à mort que lui proposait l'armée juariste.

A San Jacinto, Miramon dut s'ouvrir passage à coups de révolver dans les rangs ennemis et continuant sa retraite accompagné de quelques officiers, il trouvait le lendemain matin le

général Castillo à l'*hacienda* de los Campos à 16 lieues de San Jacinto.

C'était la deuxième preuve de négligence au moins de Castillo, car déjà en 1860, à Silao, il avait compromis le sort de l'armée conservatrice.

Miramon ordonna immédiatement la retraite sur Queretaro. La cavalerie d'Escobedo forte de 4,000 hommes commandés par les généraux Herrera y Cairo et Aureliano Rivera et dont les chevaux portaient des fantassins en croupe, harcelait l'arrière-garde de Miramon. Celui-ci s'arrêta à l'*hacienda* de la Quemada et se prépara à livrer le combat.

Il plaça une partie de son artillerie sur une éminence voisine de la *hacienda*, et quelques pièces furent mises en batterie dans la plaine de côté et d'autre de la route.

Le feu de cette batterie causa le plus grand mal à la cavalerie ennemie et la victoire fut complétée par une charge des cuirassiers de l'impératrice, commandés par le colonel Pedro Gonzales.

Les libéraux éprouvèrent des pertes cruelles et parmi les morts on trouva le cadavre de leur chef, le général Herrera y Cairo.

La victoire de la Quemada arrêta les libéraux dans leur marche en avant et les impériaux purent continuer leur retraite sur Queretaro sans être inquiétés et y attendre Maximilien, qui annonçait son arrivée avec une brigade de renfort. Son intention était de prendre le commandement en chef de l'armée impériale.

Chap. IV.

Queretaro.

*Description de Queretaro — Armée impériale — Armée républicaine — Tentative de bataille devant Queretaro — Reconnaissance de Castillo le 2 mars — Bataille du 14 — Causes qui firent échouer les attaques de Miramon sur les cerros de S. Gregorio et de S. Pablo — Occupation de l'*hacienda *de S. Juanico Conseil de guerre — Marquez sort de la place — Arrivée au camp républicain des généraux J. Mendez, Riva Palacio, Martinez et Regules — Bataille de la Casa Blanca — Arellano est nommé général — Antécédents des généraux J. Mendez et Quiroga — Maximilien visite les blessés — Bataille du 1er avril — Échec du Prince de Salm Salm — Les assiégés manquent de vivres et de munitions — On attend Marquez.*

Avant d'entrer dans le détail des opérations du siège de Queretaro, nous devons nous arrêter un instant pour donner une légère description de la ville, et pour énumérer les éléments sur lesquels comptaient les assiégeants et les assiégés.

M. Juan de Dios Arias nous décrit la place de Queretaro ainsi qu'il suit : " Queretaro est située à 20° 25′ 27″ latitude N., à 1° 29′ 44″ de longitude Ouest, et à 50 lieues mexicaines au N. N. E. de Mexico ; les dernières ramifications de la *Sierra Madre*, qui viennent se perdre sur le plateau central, atteignent la ville, qui forme un rectangle de 2,600 m. environ, situé au N.-N.-E. sur un versant couvert de petites collines qui forment la *Cañada* du nord ; de l'autre côté se trouve

une hauteur, le Cimatario, et autres petites collines qui aboutissent à la Cordillère; au sud s'étend le grand plateau et les riches vallées traversées par la route qui conduit de Mexico à Celaya et dans l'intérieur du pays. (Voir carte Nro 8)

" Sur ce chemin vers l'Ouest et à moins de 1,000 mètres des limites de la ville s'élève une éminence appelée *Cerro de los Campanas,* dont le sommet se trouve à 22 mètres environ au-dessus de la ville, hauteur suffisante pour la dominer et dominer les collines et les plaines des environs.

" Queretaro, comme beaucoup des principales villes de la République, compte de nombreux et de très solides monuments, principalement ses Églises et ses couvents, dont les plus remarquables sont ceux de la Cruz, de S. Francisco, du Carmen, Sta Clara, de S. Felipe, de S. Agustin et de Sta Rosa, anciennes et coûteuses constructions, élevées par le clergé et qui paraissent être non des maisons de communautés mais des forteresses, comme elles le devinrent en effet.

" Sa population se compose de 35 à 36,000 habitants et se trouve bien pourvue d'eau par la rivière qui la traverse à l'Ouest, par d'innombrables puits qui arrosent ses nombreux vergers et par le célèbre aqueduc qui est un de ses monuments les plus remarquables. Dans les environs et même dans la ville on trouve de nombreux arbres fruitiers et des jardins potagers qui fournissent des commestibles à bon compte.

" Les mœurs de ses habitants sont paisibles et leur caractère est doux. En politique les réformes libérales n'y ont pas été accueillies avec enthousiasme à cause de l'influence du clergé, très nombreux autrefois pour une ville aussi petite et où ils avaient introduit des mœurs telles que dans les descriptions des voyageurs elle apparaît comme un grand monastère, ce qui lui a mérité le nom de ville *lévitique* ".

Comme on l'a dit, Maximilien donna des ordres précis pour que la petite armée impériale se concentrât à Queretaro. Les brigades qui la composaient arrivèrent successivement : celle

de Castillo venant de la Quemada était forte de 3,000 hommes ; celle de Mendez, qui opérait dans l'État de Michoacan, en avait le même nombre, ce qui, avec les 2,000 hommes de Maximilien, la portait à un total de 8,000 combattants.

Maximilien avait auprès de lui le général Leonardo Marquez, qui remplissait les fonctions de chef d'État-major ; le général Miramon qui commandait l'infanterie, le général Mejia la cavalerie. Les généraux Ramon Mendez, Severo del Castillo, F. Casanova, Manuel Maria Escobar, Silverio Ramirez avaient sous leurs ordres des brigades, bien que les derniers dûssent abandonner ces commandements plus tard pour des raisons que nous exposerons plus loin. M. le colonel Manuel Ramirez Arellano commandait l'artillerie de la place.

A son arrivée à Queretaro, Maximilien réunit les généraux qui s'y trouvaient, pour décider sur les opérations prochaines ; et Miramon émit l'avis de prendre l'offensive et de battre en détail d'abord les troupes d'Escobedo qui arrivaient sur la ville par la route de San Luis, qui se joint dans Queretaro à celle qui vient de Lagos, route que suivaient les troupes du général Corona.

Miramon voulait éviter la concentration de ces deux armées, ce qui pouvait encore se faire en les attaquant séparément.

Le général Marquez émit une opinion contraire ; à son avis il fallait rester sur la défensive à Queretaro, bien que cette place entourée de collines présentât de graves inconvénients pour y soutenir un siège. Marquez jouissait alors d'une grande influence auprès de Maximilien et son avis fut adopté.

L'opinion de Miramon dans ces circonstances, que l'on pourrait croire émise après coup, est signalée par M. Noix [1] en ces termes :

« Contrairement à l'avis de Miramon et d'après le conseil de Marquez l'armée impériale resta sur la défensive. Le 6 et le 7

[1] Expédition française, p. 705.

mars les troupes républicaines au nombre de 25,000 hommes se présentèrent sur les routes de S. Luis et de Celaya, elles attaquèrent le 14 mars et furent repoussées. „

Dès lors l'armée impériale se prépara à rester sur la défensive et peu de jours après Escobedo et Corona arrivaient sur Queretaro, le premier à la tête de 10,000 hommes, le second avec 8,000 hommes. Les troupes républicaines étaient commandées en chef par le général Escobedo ; M. Jesus Diaz de Leon était chef d'état-major et M. Francisco Paz commandait l'artillerie.

Le commandement de l'armée du nord fut confié au général Treviño, qui avait sous ses ordres les généraux Sostenes Rocha, Francisco Arce commandant l'infanterie, et le général F. Aguirre la cavalerie.

Le corps d'armée d'occident était sous les ordres du général Ramon Corona, composé de la division " Jalisco „ avec le général Manuel Marquez, celle de " Sinaloa „ avec le général Felix Vega, celle de " Michoacan „ avec le général Nicolas Regules, et la 3ème division d'infanterie du corps d'armée du nord avec le général Silvestre Aranda.

M. Arias, à qui nous empruntons ces données, omet le général Marango qui commandait une division de cavalerie.

Il néglige aussi de citer, parmi les points occupés par les assiégeants, les *cerros* de San Gregorio, de San Pablo et de la Cuesta China.

La ligne des assiégés n'était autre, en réalité, que la partie intérieure de la ville, appuyée sur le *cerro* de las Campanas et le couvent de la Cruz qui se trouve situé à l'extrémité contraire de la ville.

Ces deux positions étaient reliées par la ligne de la rivière et la partie sud de Queretaro par la *Alameda* et la *Casa blanca* pour retrouver le *cerro* de las Campanas. (*Voir carte N° 8*).

Le 6 mars 1867 l'armée impériale se présenta rangée en bataille, devant l'armée libérale, formant un triangle dont

sommet se trouvait au *cerro* de las Campanas, ayant devant elle les chemins de Celaya et de S. Luis; le général Escobedo n'ayant pas voulu accepter le combat, l'armée impériale revint à es premières positions.

Les deux adversaires restèrent ainsi jusqu'au 12 mars, jour où le général Castillo fit une reconnaissance avec ordre de s'emparer, si c'était possible, de l'octroi et de l'église de S. Pablo. Castillo attaqua vigoureusement et pénétra jusqu'à la cour de l'octroi; le commandant du bataillon des chasseurs, Villasana, fut grièvement blessé.

Ce jour même, le général Corona occupa les positions du Cimatario et de *Cuesta China*, dans le but d'établir l'investissement complet de la place.

Le 14 mars Escobedo attaqua le couvent de la Cruz, solide forteresse précédée d'un cimetière et d'un grand jardin.

Marquez donna l'ordre d'abandonner le jardin et le cimetière et de faire replier les troupes sur la Cruz; d'épaisses colonnes de troupes républicaines se détachèrent des collines de S Pablo et S. Gregorio, menaçant la ligne des assiégés, et la bataille ne tarda pas à devenir générale.

La ligne de la rivière était attaquée avec ardeur par les républicains et au S. O. de la ville en face la *Casa Blanca* et à la *garita del Pueblito* la cavalerie d'Escobedo attaquait les impériaux qui combattaient sous les ordres de Mejia.

Marquez donna l'ordre au général Castillo de l'évacuer et de se concentrer sur le couvent de la Cruz; mais Miramon comprit combien il était périlleux d'exécuter cet ordre en présence de l'ennemi, il prit sur lui de désobéir et de revenir à la première position, ce qui lui permit de repousser victorieusement les républicains.

Le faubourg de S. Sebastian est réuni à la ville par un pont, il était balayé par une pièce rayée qui placée sur une petite colline causait le plus grand mal aux défenseurs de la place.

Le prince de Salm Salm reçut l'ordre de s'emparer de cette pièce à la tête du bataillon de chasseurs dont il était colonel, ordre dont il s'acquitta heureusement. L'imprudence de Marquez d'abandonner le jardin et le cimetière du couvent de la Cruz, permit à l'ennemi de s'en emparer et de menacer le couvent de très près.

Maximilien dut reprendre ces points à tout prix, et à cet effet le colonel Juan de Dios Rodriguez fit ouvrir une brêche dans la clôture qui sépare le couvent du cimetière, par laquelle il pénétra suivi de son bataillon ; comme la brêche était fort étroite et que les impériaux ne pouvaient y passer qu'un à un, ils furent décimés par un feu meurtrier.

A ce moment Mendez se replia sur la ligne, et Marquez envoya quelques compagnies du 3ème de ligne qui, soutenues par l'artillerie, purent s'emparer de ce terrain si disputé

Le général Escobedo ne perdit pas courage ; les troupes firent un mouvement sur la droite de la Cruz, pour prendre le couvent sur le flanc protégé par les maisons contigues qui étaient en leur pouvoir ; Arellano avait suivi cette attaque et apres avoir lancé quelques grenades sur les maisons qui abritaient l'ennemi, il les fit attaquer par le 3ème de ligne et les reprit aux assaillants.

D'autre part les républicains détachèrent des hauteurs du Cimatario une 2ème colonne de cavalerie, qui fut également repoussée par Mejia ; et Miramon, avec des troupes d'infanterie et quelques pièces d'artillerie ramenées des lignes du nord de la ville, appuya la défense, et étant venu aux mains avec les réserves des républicains les obligea à battre en retraite. L'attaque d'Escobedo ayant échoué sur tous les points, les deux armées revinrent à leurs positions sans que la bataille du 14 mars eût produit d'autres résultats que des pertes sensibles de part et d'autre.

Nous devons faire remarquer que dans cette journée, d'après l'ordre impérial, la brigade de réserve se trouvait sous

les ordres du général Mendez et que le couvent de la Cruz était défendu par le colonel Miguel Lopez.

Le 15, Maximilien fit organiser une fête militaire pour récompenser les traits de courage du 3ème bataillon. Le 17 on convint d'attaquer les *cerros* de S. Pablo et de S. Gregorio, et le commandement de cette sortie fut confié au général Miramon.

Au nombre des troupes qui devaient participer à l'attaque se trouvait la brigade de réserve, commandée par le général Mendez. Il devait se rendre de la place de S. Francisco au pont de S. Sebastian, point de réunion choisi par Miramon, qui s'y trouva dès quatre heures du matin; mais la brigade de réserve n'arriva pas, n'ayant pu traverser la rue qui conduisait au pont de S. Sebastian à cause d'une barricade et d'un chariot renversé qui en barraient le passage.

Telle fut du moins la raison qui fut donnée au général Miramon ; en réalité, Marquez, Mendez et Lopez étant contraires à l'attaque, chacun d'eux intrigua auprès de Maximilien, qui n'était pas soldat et dont la faiblesse de caractère leur était bien connue pour que celle-ci n'eût pas lieu ; Mendez employait le pretexte du chariot pour ne pas aller au rendez-vous ; Marquez déconseillait l'attaque à Maximilien, et Lopez faisait valoir qu'il craignait une attaque sur le couvent de la Cruz, clef de la place de Queretaro.

Le but de Miramon était de surprendre l'ennemi dans son camp, car après la bataille du 14 les républicains étaient persuadés que les assiégés ne pourraient les attaquer ; Miramon, d'ailleurs, voulait agir avant que les troupes des généraux Martinez, Riva-Palacio, Regules et Juan Mendez, qui étaient déjà proches, n'eussent apporté aux assiégeants un nouveau renfort de 9,000 hommes.

C'est au moment de marcher que Miramon avait reçu l'ordre de suspendre une attaque qui à son avis et à celui d'autres chefs aurait sauvé l'armée de Queretaro.

Aussi, lorsque le général Marquez communiqua l'ordre de Maximilien de suspendre l'attaque, au moment où déjà Miramon haranguait les troupes, celui-ci éprouva une vive irritation, mais il obéit aveuglément, car les lois militaires l'exigeaient ainsi.

Il déplorait d'avoir pour chef un prince faible qui dans l'intimité prêtait l'oreille aux conseils d'un colonel ignorant tel que Lopez, d'avoir à combattre dans une armée dont le chef d'état-major était Marquez, son ennemi mortel, et d'avoir à lutter une fois de plus avec Mendez, homme extraordinairement envieux malgré ses brillantes qualités militaires.

Miramon, encore sous l'influence de la colère, rencontra le général Vidaurri, ministre de la guerre, et lui donna sa démission du commandement dont il était investi.

M. Albert Hans raconte ainsi qu'il suit, dans son oeuvre intitulée *Queretaro*, le colloque des deux généraux :

" Il apprit (Miramon), en chemin, que personne ne songeait à attaquer la Cruz ; son désespoir fut tel qu'il s'exalta et dit au vieux général Vidaurri qu'il rencontra à cheval devant le palais municipal :

— " Dites à l'empereur qu'il ne compte plus sur moi pour un autre projet d'attaque ou pour assister aux conseils de guerre. J'obéirai aux ordres qu'on me donnera ; rien de plus.

" Le brave ministre, homme prudent avant tout, chercha à calmer Miramon et se garda bien de répéter à l'empereur les paroles du général.

" L'empereur reconnut l'erreur involontaire du commandant de la Cruz, mais trop tard pour réparer le mal ; le jour venait et l'ennemi voyait tous nos mouvements qui devaient être pour lui comme une énigme „.

Maximilien voulut réparer son erreur et ordonna à Miramon de faire une sortie sur l'*hacienda* de S. Juanico située à 4 kilm. de la ville et qui était bien pourvue de vivres.

Miramon partit le 19 mars à la tête du bataillon de " Ce-

laya , commandé par le colonel Antonio Gayon, une partie du bataillon de chasseurs sous les ordres du prince Salm Salm, les dragons de la frontière commandés par le général Julian Quiroga, et 4 pièces d'artillerie.

Miramon arriva sans grande difficulté à S. Juanico, qui fut abandonné par les républicains, et fit charger quelques chariots des provisions qui s'y trouvaient.

Les troupes républicaines ne tardèrent pas à revenir de leur surprise. Le général Guadarrama, à la tête de 4,000 chevaux et appuyé par une batterie, attaqua le général Quiroga qui se retira sur Queretaro et qui, peut-être, eût subi un échec, si un jeune soldat, digne émule de Miramon, le lieut.-colonel Rodriguez, ne se fût élancé sur Guadarrama à la tête de son bataillon de gardes municipaux pour arrêter l'ennemi. Guadarrama reçoit de nouveaux renforts et il essaye de barrer le passage à Miramon, qui attaque vigoureusement et rentre à Queretaro avec tout son butin.

Le 20 mars, Maximilien réunit les généraux en conseil; le général Marquez émit l'avis d'abandonner Queretaro et de se replier sur Mexico, pour y réunir les troupes de Queretaro et de Puebla.

Le général Miramon et le colonel Ramirez Arellano combattirent ce projet en démontrant que l'armée impériale de Queretaro, apte à la défense d'une place, n'était peut-être pas suffisamment disciplinée pour entreprendre avec succès une retraite de 56 lieues devant laquelle beaucoup d'armées européennes eussent reculé; qu'en abandonnant Queretaro dans ces circonstances, on s'exposait à une déroute complète; ils pensaient cependant qu'un des généraux de la place pouvait sortir escorté par une forte colonne de cavalerie, se rendre à Mexico, y recueillir des éléments pécuniaires, réunir des troupes et revenir au secours de la place.

Cet avis fut adopté et Marquez intrigua auprès de Maximilien pour commander cette expédition.

Dans la nuit du 22 mars, Marquez sortit de Queretaro accompagné du général Vidaurri et escorté par 1,000 chevaux aux ordres du général Quiroga; et bien que Escobedo connut le projet de Marquez, il ne put l'empêcher et il dut se contenter d'envoyer le général Guadarrama à sa poursuite avec 4,000 chevaux. Miramon avait trompé l'ennemi en faisant une fausse attaque sur S. Juanico.

Après le départ de Marquez la brigade de réserve commandée par Mendez fut placée aux ordres du colonel Lopez et le général Mendez eut le commandement de la ligne du sud, la plus faible de la place et située en face du Cimatario.

Le 23 mars les généraux Riva Palacio, Juan N. Mendez, Regules et Martinez amenaient à l'armée assiégeante un renfort de 8,000 hommes, alors que les troupes assiégées étaient réduites à moins de 7,000 hommes par le départ des 1200 chevaux de Marquez.

Le 24 mars l'armée républicaine attaqua la ligne du sud défendue par Mendez, dans le but de s'emparer de l'*alameda* et de la *Casa Blanca;* cet édifice était un des points les plus forts de la place.

À 9 heures du matin trois grosses colonnes d'attaque se formèrent au Cimatario; elles étaient commandées, celle de droite par le général Juan N. Mendez, celle du centre par le général Joaquin Martinez et celle de gauche par le général Riva Palacio qui avait sous ses ordres, comme généraux de brigade, F. Velez et Benigno Canto.

Entre le Cimatario et la ville de Queretaro se trouve la plaine de Carretas, que les troupes républicaines devaient franchir parcourant un espace de 400 mètres environ.

Elles s'avancèrent au nombre de 10,000 hommes, descendant de la *Cuesta China* vers la gauche pour arriver au Cimatario et formant leurs colonnes à la hauteur de la *garita del Pueblito,* où se trouvait le général Mejia; elles se dirigèrent ensuite vers la ligne du sud de la ville en essuyant le feu des impériaux.

L'artillerie des assiégés faisait de nombreux vides dans les rangs des républicains et la plaine de Carretas se couvrit de cadavres; les républicains se rapprochaient des lignes de la place conservant l'ordre de bataille. Miramon et Mendez avaient défendu à leurs troupes de répondre au feu de l'ennemi.

Lorsque la colonne républicaine du centre, commandée par le général Joaquin Martinez, se fut approché suffisamment, Mendez ouvrit soudainement le feu.

Il fut des plus meurtriers et jeta le désordre dans les rangs républicains. Bientôt la colonne de gauche commandée par le général Riva Palacio faiblit également. Mejia sur les ordres de Miramon charge avec son entrain habituel; il arrive sous le feu de l'artillerie des républicains, qui lui fait subir des pertes assez grandes, mais il rentre à Pueblito avec 200 prisonniers.

Les troupes républicaines repoussées se réorganisent et avec un égal courage recommencent l'attaque de la *Casa Blanca*. Les impériaux n'avaient pas quitté leurs retranchements, de crainte d'une attaque générale. Miramon fit porter la réserve sur la *Casa Blanca*, habilement défendue par Ramirez Arellano qui essuyait un feu terrible, et Riva Palacio devant ce déploiement imprévu de forces dut se retirer en désordre, poursuivi par Mejia qui chargea une deuxième fois à la tête de sa cavalerie.

Dans cette attaque les républicains perdirent 2,000 hommes; on retrouva parmi les morts les licenciés Manuel Peña y Ramirez et le jeune Florentino Mercado, qui avaient quitté le barreau pour prêter l'appui de leur bras aux républicains. Maximilien était resté à la Cruz pour parer à une fausse attaque qu' Escobedo dirigea sur ce point.

Voyant arriver Miramon accompagné de Mendez et de Ramirez Arellano, il lui manifesta sa plus vive satisfaction, et transporté par l'enthousiasme, en le serrant entre ses bras, il lui attacha à la poitrine la croix du mérite militaire.

Miramon lui recommanda les chefs qui l'accompagnaient, et Maximilien s'adressant à Ramirez Arellano lui dit : " Vous êtes général ". Maximilien eut le bon sens de nommer très peu de généraux ; il n'accorda ce grade qu'à Mendez, Quiroga et Arellano, qui avaient montré des qualités qui les rendaient dignes de cet honneur. Mendez avait débuté comme simple soldat et il avait conquis ses grades sur les champs de bataille ; son courage était proverbial dans l'armée et il avait acquis une instruction militaire suffisante pour mener à bien les missions qui lui furent confiées.

Il fut accusé de cruauté et il laissa trop souvent percer un caractère envieux et jaloux.

Quiroga n'était qu'un soldat d'un grand courage et d'une impétuosité qui le faisaient craindre de l'ennemi lorsqu'il chargeait à la tête de la cavalerie. Il fut longtemps poursuivi par les libéraux, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir quitté leurs rangs pour passer au service de l'empire.

Marquez, Almonte, M. Labastida, Uraga et Quiroga furent les seuls exclus de l'amnistie qui plus tard fut accordée par le congrès à ceux qui avaient embrassé la cause de l'empire, bien que ce dernier n'eût pas joué le rôle important de ses compagnons d'exil.

Ramirez Arellano était un officier d'artillerie distingué et d'une grande instruction ; il écrivit plusieurs brochures politiques et militaires qui eurent quelque succès.

Dans la défense de Queretaro, il fit les plus grands efforts pour créer des ateliers et fabriquer de la poudre, des capsules et d'autres munitions de guerre qui, grâce à son intelligence, ne firent jamais défaut à l'armée assiégée, malgré les faibles ressources dont elle pouvait disposer. Aussi sa nomination au grade de général fut-elle bien accueillie par l'armée.

Ces trois généraux sont morts aujourd'hui ; Mendez et Quiroga tombèrent au pouvoir des républicains et furent passés par les armes ; Ramirez Arellano mourut dans la République

de San Marino en Italie, dans une extrême pauvreté. En signalant à grands traits leurs qualités et leurs défauts, nous ne sommes donc guidés que par le désir de leur rendre pleinement justice.

Au lendemain de la bataille, Maximilien visita les blessés; il trouva pour eux des paroles d'encouragement et leur promit la rentrée dans leurs foyers aussitôt qu'il pourrait leur accorder cette faveur. Le 1er avril le général Miramon se dirigea vers 3 heures du matin, à la tête d'une colonne, sur l'église de S. Sebastian occupée par la brigade de Guanajuato aux ordres du général Florencio Antillon.

Maître de l'eglise où il ramassa deux obusiers, il s'avanca sur la *Cruz del Cerrito* et mit en déroute les troupes qui s'y trouvaient. Le général E. Antillon en fuyant sans même avoir eu le temps de se vêtir complètement, avait instruit le quartier général de sa défaite. Escobedo à la tête de trois bataillons marcha sur Miramon, qui attaqué de front et de flanc se retira sur Queretaro, emportant les deux obusiers qu'il avait enlevés à Antillon.

Antillon tomba en disgrâce auprès des siens. Bien qu'il fût capable d'organiser une troupe, souvent, en présence de l'ennemi, son courage le trahissait.

Le 10 avril, anniversaire du jour où Maximilien accepta la couronne impériale, fut fêté au couvent de la Cruz. M. Manuel Garcia Aguirre, ministre de la justice, parla au nom du parti qu'il représentait et Maximilien lui répondit par de nobles paroles en lui assurant qu'il était décidé à se sacrifier pour la cause qu'il avait embrassé.

Le 11 avril les assiégés firent une sortie sur la *Garita* de Mexico; elle fut commandée par le prince Salm Salm avec le 3ème de ligne, le bataillon de l'empereur et celui des chasseurs; il était appuyé sur la droite du couvent de la Cruz par les régiments de l'Impératrice et les hussards qui se déployèrent dans la plaine de Carretas.

La *Garita* de Mexico était défendue par le général Jimenez; il s'y était solidement retranché ainsi que dans l'hôtellerie qui y est adjacente et dans les maisons qui se trouvaient sur le bord du chemin. Aussi malgré toute la décision du prince de Salm Salm il fut repoussé en éprouvant des pertes sérieuses; un jeune polonais qui appartenait à une noble famille et qui combattait sous le nom de Lubic trouva la mort dans cette journée.

Cet échec fit comprendre aux assiégés combien leur position devenait critique.

Escobedo s'était retranché dans son camp en élevant des remparts et en creusant des fossés, les édifices qui se trouvaient dans ses lignes avaient été garnis de meurtrières; de plus il recevait chaque jour de S. Luis Potosi et des autres parties du pays des renforts en hommes, en vivres et en argent.

Les assiégés, au contraire, ne pouvaient combler les vides que les balles de l'ennemi ouvraient chaque jour dans leurs rangs, leurs vivres s'épuisaient, la faim, avec son horrible cortège de maux se faisait sentir dans l'armée, sans épargner la population de la ville.

On attendait Marquez. Mais ce général, oubliant sa consigne, s'emparait des ressources de la capitale et accomplissait des opérations militaires qui devaient entraîner la perte de l'armée assiégée à Queretaro.

CHAP. V.

Trahison de Lopez.

Arrivée de Marquez à Mexico — Sa campagne de Puebla — Mobiles qui la déterminèrent — Action de S. Lorenzo — Exactions commises à Mexico et à Queretaro — Guillen détruit les fortifications élevées devant le cerro *de Las Cumpanas — Projet de sortie d'une colonne de cavalerie aux ordres du prince de Salm Salm et de Moret — Elle n'a pas lieu — Sortie de Zarazua — Défaite de Conde au Cimatario — Le colonel Joaquin Pedrequera s'empare de Callejas — Mort de ce chef — Mort de Carrillo — Hüetamo amène des renforts aux républicains — Attaque du* cerro *de San Gregorio — Miramon calomnié par Lopez — Ascendant de ce chef sur Maximilien — Préparatifs pour rompre le siège — Entrevue de Lopez et d'Escobedo — Sa trahison — Maximilien se rend — Miramon est blessé et trahi par son médecin Licea — Mort du colonel Santa-Cruz — Mort du colonel Ocampo.*

Marquez parcourut sans encombres la route de Queretaro à Mexico, quoique la cavalerie de Guadarrama fut à sa poursuite.

Son premier acte, en arrivant à la capitale, fut de décréter des emprunts forcés et de lever de nouvelles troupes avec lesquelles il marcha au secours de Puebla assiégée par le général Diaz.

Celui-ci, apprenant l'arrivée de Marquez, avait fait un suprême effort et s'était emparé de la place.

Marquez dut battre en retraite, mais atteint à la *hacienda* de San Lorenzo il y fut battu le 11 avril, le jour même où

le prince de Salm Salm éprouvait un échec dans sa sortie sur la *garita* de Mexico.

Marquez rentra à Mexico ; son administration y fut tyrannique. Ceux qui se refusèrent à payer ses emprunts forcés étaient envoyés aux avant-gardes et exposés au feu des républicains qui assiégeaient la place.

Une des victimes de Marquez, entre autres, fut M. Nicanor Bestegui, riche mineur, qui résidait alors dans la capitale ; Marquez le fit placer à la *garita* de Vallejo, octroi de la ville de Mexico et un des points les plus menacés par les assiégeants, jusqu'à ce qu'il eût versé une somme de 100,000 piastres.

Les assiégés de Queretaro en étaient d'ailleurs réduits aux mêmes expédients pour se procurer quelques sommes d'argent et ils étaient désespérés de voir que Marquez ne remplissait pas la mission qui lui avait été confiée.

La conduite du général Marquez a été diversement commentée, mais nous dirons la vérité en nous appuyant sur les causes véritables, ou tout au moins probables, qui empêchèrent le retour du général.

Marquez était complètement dévoué au général Santa-Ana, qui du lieu de son exil ne cessa de conspirer contre les divers gouvernements qui s'étaient succédés au Mexique.

De plus le général Marquez avait des idées essentiellement conservatrices et il avait désapprouvé la politique de Maximilien lorsque celui-ci avait adopté un programme libéral.

Enfin, il savait haïr ; il en a donné des preuves ; et il ne pouvait pardonner à Miramon son emprisonnement après les évènements de Guadalajara, à Maximilien son exil, à peine voilé sous le prétexte d'une mission à Jérusalem.

Nous ne pensons pas qu'il ait sérieusement songé à sacrifier les défenseurs de Queretaro et bien moins qu'il eût l'intention d'agir dans ce sens ; mais certainement il ne recula pas devant l'idée de les abandonner à leurs propres efforts, de s'emparer de Puebla et d'offrir le gouvernement à Santa-Ana qui à ce moment débarquait à Vera-Cruz.

« Santa Ana s'était présenté devant Vera-Cruz le 3 juin et l'on disait que, d'accord avec Marquez, il voulait relever le drapeau conservateur ; les autorités refusèrent de le recevoir ; comme il continuait ses intrigues, les capitaines des stationnaires anglais et américains le firent arrêter et le forcèrent à s'éloigner. Il se rendit alors au Yucatan, dans l'espoir d'y trouver des partisans, mais il y fut également arrêté et emprisonné par les autorités républicaines ». [1]

Quoiqu'il en soit, la situation des assiégés de Queretaro empirait chaque jour ; ils ne pouvaient s'expliquer le retard du général Marquez. Dans un conseil de généraux, Maximilien fut invité à sortir de Queretaro avec la cavalerie qui en réalité était inutile dans la place, pour qu'il ordonnât l'exécution des opérations confiées au général Marquez.

Miramon, qui était l'auteur de ce plan, promit de soutenir le siége jusqu'à la mort, en attendant les renforts que Maximilien enverrait à son secours.

Maximilien, avec une grande abnégation, déclina l'offre de Miramon, bien que ce fût pour lui un moyen de salut, et il déclara hautement que son devoir de soldat l'obligeait à partager les dangers de son armée ; que, si celle-ci devait succomber à Queretaro, il en serait la première victime.

Miramon modifia son plan et proposa la sortie de la cavalerie sous les ordres du général Mejia avec pleins pouvoirs pour ce chef de destituer Marquez et d'apporter les secours dont Queretaro avait si grand besoin.

Cette idée fut acceptée avec enthousiasme, mais le général Mejia, souffrant, ne pouvait commander cette expédition et Maximilien choisit, pour le remplacer, le prince de Salm Salm, officier prussien, d'une valeur incontestable, mais qui ne connaissait pas la langue du pays, ni le terrain sur lequel il allait manœuvrer.

[1] Noix, *Intervention francaise*, p. 715.

Pour obvier à cet inconvénient, Maximilien décida que le prince de Salm Salm serait accompagné du général Moret, personnage qui jouissait indûment des faveurs de Miramon, qui portait avec élégance la tenue militaire, mais qui manquait des conditions les plus essentielles pour le commandement.

La colonne devait sortir la nuit et traverser par surprise les lignes ennemies. Miramon accompagna le général Moret jusqu'à ce qu' en présence de l'ennemi le feu s'ouvrit ; Miramon cherchait à relever son courage et à lui faire comprendre qu'il pouvait par une action d'éclat faire taire la médisance qui s'attachait à lui.

La sortie commandée par le prince de Salm Salm et le général Moret échoua piteusement. Seul un vaillant *guerrillero*, qui formait l'avant-garde avec 50 chevaux sous ses ordres, franchit les lignes ennemies et prit la route de S. José Iturbide, poursuivi de près par le colonel Arredondo qui cependant ne put l'atteindre.

Poursuivant son chemin, Zarazua, tel était le nom du *guerrillero*, rencontre le commandant Treviño qui prétend lui barrer le passage ; Zarazua se jette sur lui et le bat à plate couture.

Zarazua ne connaissait pas les instructions données au prince de Salm Salm et au général Moret; se trouvant isolé, il prit le chemin de la *Sierra*, augmenta son effectif et continua à guerroyer, avec succès, contre les troupes libérales.

Le général Escobedo se préoccupait des troupes du général Olvera qui se trouvaient dans la *sierra* de Queretaro et qui pouvaient, bien que leur nombre fût réduit, tomber sur son arrière-garde. Pour éviter ce danger il fit garder par le colonel José Gil Flores le village de S. Juan del Rio et il plaça le colonel Justo Conde dans une *hacienda* près de S. Luis de la Paz pour fermer les chemins de la *Sierra* sur Queretaro.

Zarazua, après avoir organisé sa petite troupe, surprit Justo Conde, le défit et pénétra dans la *Sierra*.

Nous avons dit que les assiégeants se retranchaient de leur mieux pour éviter toute surprise de la part des impériaux et chaque jour leurs tranchées se rapprochaient davantage étreignant la place dans un cercle de fer.

Le 24 avril, Miramon vit que l'ennemi élevait des retranchements en face du *cerro* de Las Campanas et il décida de détruire les travaux commencés. Il confia ce soin au colonel Antonio Gallon, qui prit la moitié du bataillon de " Celaya „ appuyé par une *guerrilla* de cavalerie sous les ordres de Gonzalez, chef des milices rurales levées pour défendre l'Empire dans l'Etat de Michoacan.

Le colonel Gayon remplit sa mission avec succès, et après un léger combat il fit 20 prisonniers à l'ennemi et rentra dans la place.

Dans la nuit du 26 avril, Miramon exposa à Maximilien la combinaison suivante pour attaquer l'ennemi.

Deux colonnes sortiraient de la place suivant deux directions différentes : la première engagerait d'abord le combat et supporterait le choc des réserves d'Escobedo, tandis que la seconde colonne après avoir également engagé le combat se porterait au secours de la première en suivant l'arc de cercle qui les séparait.

La première colonne devait attaquer l'*hacienda* de Callejas sous les ordres du général Severo del Castillo ; la seconde colonne devait porter ses efforts sur le Cimatario sous les ordres de Miramon.

Ce plan fut adopté et le 27 avril les deux colonnes s'ébranlèrent.

Le général Miramon, malgré un feu d'artillerie très vif, avança sur l'ennemi ; son aile gauche s'empara du Cimatario où il prit 23 pièces d'artillerie qu'il fit conduire à la place et 30 chariots de provisions de guerre et de bouche qu'il confia à un corps de cavalerie pour les amener à Queretaro.

Le général Castillo s'arrêta dans sa marche et n'atteignit

pas l'*hacienda* de Callejas; il revint à Queretaro sans avoir rempli les instructions qui lui avaient été données.

Aussitôt que le général Escobedo apprit la déroute de ses troupes au Cimatario, il ordonna au général Corona de reprendre cette position avec 6,000 hommes de ses meilleures troupes.

Lorsque Corona arriva au Cimatario, il trouva cette position au pouvoir des impériaux et fit attaquer l'escorte de cavalerie qui ramenait les chariots à Queretaro; il les reprend au chef impérialiste qui se présente à Maximilien en lui assurant que les troupes libérales qui lui avaient enlevé le convoi n'étaient qu'au nombre de 300 hommes.

Maximilien était sorti de la place pour partager le péril de ses soldats.

Miramon marche sur Corona avec 3,000 hommes, et ses troupes repoussées reviennent en désordre sur la place, où protégées par le feu de l'artillerie qui arrête les républicains, elles se réorganisent et rentrent dans la ville. Le convoi fut perdu pour les impériaux.

Ce fut une sanglante journée, où de part et d'autre les combattants firent preuve d'un grand courage; on remarqua dans le camp républicain la brillante conduite du colonel Doria, et du côté des impériaux le colonel Pedro Gonzalez se comporta vaillamment à la tête du régiment des cuirassiers l'Impératrice

Les impériaux prirent à l'ennemi, dans cette journée, 23 pièces d'artillerie, beaucoup de vivres et de munitions.

Si le général Castillo avait atteint le but qu'on lui avait fixé la victoire eût été complète pour les assiégés.

En présence de Maximilien, le général Castillo fit valoir que l'*hacienda* de Callejas était impossible à prendre parce qu'elle était très bien fortifiée et que les éléments dont il disposait étaient insuffisants.

" Général, dit Miramon, je ne suis pas de votre avis, et je crois qu'un des bons colonels que compte notre armée pourrait s'emparer de ce point que vous jugez imprenable ".

Ce propos fut connu par les officiers et le colonel Joaquin Rodriguez sollicita du général Miramon l'honneur de commander cette opération, voulant, disait-il, mourir à Queretaro ou y gagner le grade de général.

Cette demande fut accueillie favorablement par Miramon, qui en fit part à Maximilien. Laissons la parole à M. Albert Hans :

" Rodriguez fut appelé par le souverain ; c'était un beau jeune homme aux moustaches blondes ; il avait été aide-de-camp de l'Empereur et il s'était distingué depuis le commencement du siège.

— " Rodriguez, lui dit le souverain, l'importance de l'attaque que vous allez commander est capitale pour le salut de la place. Je ne doute pas que vous saurez remplir votre devoir comme d'habitude. Je vous promets une récompense digne de vous.

— " Sire, dit en s'inclinant le noble et vaillant colonel, vous me nommerez aujourd'hui général, ou je serai tué ".

" Sur le champ, Rodriguez organisa sa petite colonne, tandis que Arellano battait en brêche l'*hacienda* de Callejas, construction solide, qu'il fallait prendre avant d'arriver à la *garita*.

" Avant d'en commencer l'attaque, Rodriguez examina avec soin les difficultés qu'il avait à vaincre pour remporter le triomphe. Ceux qui étaient à son côté crurent le voir pâlir ; son regard se voila. Avec cette intuition particulière à certains hommes, quelque chose lui disait, peut-être, qu'il allait mourir.

" Il fit appeler Pradillo, officier d'ordonnance de l'Empereur, et il lui confia sa croix de Guadalupe, une lettre pour sa fiancée, une seconde lettre pour une vieille tante qui l'avait élevé et il le supplia de faire parvenir le tout à son adresse.

" Puis, revenant complètement à lui, il monta à cheval et se plaça à la tête de sa petite colonne.

" Se présenter à cheval devant l'ennemi dans ces circonstances, c'était trop s'exposer. On le lui fit observer et il répondit qu'étant mauvais marcheur il préférait être à cheval, car a insi sa vue s'étendrait sur tous ceux qui étaient sous ses ordres.

" L'*hacienda* de Callejas ayant été suffisamment battue par l'artillerie, trois pièces se turent, et Rodriguez s'élançait sur l'*hacienda* à la tête de sa colonne et s'en emparait sans coup férir.

" Conformément aux ordres qu'il avait reçus, Rodriguez aurait pu s'y arrêter un moment, mais enthousiasmé par ce premier triomphe, il voulut prendre la *garita* de Mexico et il continua sa marche en avant, encourageant ses hommes du geste et de la voix. " En avant, chasseurs ! disait-il aux Français, dont il parlait la langue avec une grande pureté, *adelante muchachos!* criait-il aux Mexicains, et tous couraient sous un feu meurtrier.

" Arrivé près de la *garita*, un terrible feu de mousqueterie dirigé par d' innombrables meurtrières que les républicains avaient pratiquées dans les murs, éclata de toutes parts.

" A ce moment suprême Rodriguez tomba avec son cheval; une balle lui avait traversé le coeur. Lorsque tomba l' homme si fortement trempé, qui attirait vers le péril un millier d'hommes, comme l'aimant attire le fer, il se produisit parmi nos soldats un fatal mouvement d'hésitation qui se transforma bientôt en une retraite précipitée.

" Quelques chasseurs et des gardes municipaux qui avaient déjà franchi un mur de la *garita*, furent abandonnés pendant que toutes les réserves de l'ennemi arrivaient pour prendre part au combat. Les républicains changèrent alors de rôle; d'assaillis ils devinrent assaillants. Le corps de Rodriguez allait être abandonné; quelques chasseurs qui l'avaient dégagé de dessous son cheval, s'étaient vus forcés de le quitter aussitôt.

" Domet, ce vaillant officier dont j'ai déjà parlé, ne voulut

pas laisser le cadavre de son colonel aux mains de l'ennemi. Il s'élance suivi de deux soldats qui tombent mortellement frappés sur le corps de Rodriguez. Domet ne se décourage pas; prenant le corps, il le traîne appelant quelques gardes municipaux qui accourent et portent Rodriguez dans nos lignes. Le découragement était complet dans nos rangs; l'ennemi, plus nombreux et plus audacieux que d'habitude, reprit l'*hacienda* de Callejas et un instant on crut qu'il allait pénétrer dans la ville par S. Francisquito.

" Le colonel Carrillo, personnage important parmi les républicains, fut blessé d'un coup de sabre et jeté à bas de son cheval par le brave Domet qui allait le faire prisonnier lorsqu'un soldat qui passait l'acheva d'un coup de fusil à bout portant. Maximilien et Miramon suivaient le combat du clocher de l'église de S. Francisquito; un boulet de canon des batteries du Cimatario frappa à leur côté et les couvrit de pierres.

" Miramon voyant que tout effort était devenu inutile, donna aux troupes l'ordre de rentrer; mais l'ennemi s'était avancé tellement et ses tirailleurs s'étaient si bien placés, que les pièces qui défendaient les avant-postes de nos lignes furent sur le point d'être prises et il en aurait été ainsi si la compagnie du génie ne les avait vaillamment défendues.

" Les artilleurs tombaient les uns après les autres et leur jeune officier perdait la tête. Le général Arellano s'en aperçut et il s'avança pour diriger lui-même le feu.

" Ce fut un moment magnifique pour lui et pour les artilleurs, car tout le monde avait les yeux fixés sur eux.

" Le général pointait les pièces les unes après les autres.

" Dans le nombre de ceux qui tombèrent à son côté se trouvait un vieux sergent chargé de pointer. Ce vieux soldat montrait un admirable sang-froid. En le voyant manoeuvrer on l'eût cru à l'exercice.

" Le général Arellano qui observait le sang-froid de ce brave

sergent et qui avait les meilleurs renseignements sur son compte, songeait déjà à le recommander à l'empereur pour une récompense lorsqu'en se retournant il le vit à terre la poitrine percée d'une balle.

" Notre commandant général d'artillerie échappa par miracle; il ne fut point touché ; mais en revenant à la Cruz avec Miramon et Maximilien, il reçut une grave contusion, occasionnée par une balle qui s'en fut mourir en un endroit couvert où personne n'eût jamais craint être blessé. "

Le jour même où eut lieu ce sanglant combat le colonel Valdes apportait aux républicains le renfort des troupes de Hüetamo.

Rodriguez fut enterré avec toute la pompe que Maximilien put donner à cette cérémonie dans les tristes circonstances où il se trouvait.

Les vieux soldats de la garde municipale suivaient le corps du colonel et plus d'une larme sillonna leurs joues brûlées par le soleil et amaigries par la faim.

Quelques jours auparavant la même solemnité avait eu lieu pour le colonel José Farquet, ami de Miramon, mort à l'attaque de la *Cruz del Cerrito.*

Une nouvelle réunion de généraux présidée par Miramon décida pour le 3 mai l'attaque des *cerros* de San Pablo et de San Gregorio qui avaient été bien fortifiés et qui étaient défendus par le général Treviño.

Miramon insista pour que le plan qu'il avait combiné lors de l'attaque du Cimatario fut exécuté; on devait attaquer l'*hacienda* de Callejas pour y attirer les réserves d'Escobedo et durant ce temps attaquer le *Cerro* de S. Gregorio qui se trouvait sur un rayon différent; les deux colonnes impériales devaient alors le rejoindre.

Le plan fut adopté dans toutes ses parties et le général Severo del Castillo reçut l'ordre de prendre l'*hacienda* de Callejas, dont, quelques jours auparavant, Rodriguez s'était emparé.

Le 3 mai, avant l'aube, Miramon était prêt à marcher, n'attendant pour partir que la marche de Castillo sur Callejas.

Castillo ne remplit pas l'ordre qui lui avait été donné, et Miramon impatienté attaque le *Cerro* de S. Gregorio, s'empare de la première ligne des assiégeants, désorganise la deuxième et met en déroute un bataillon républicain qui lui opposait une grande résistance. Mais Castillo n'ayant pas attiré sur Callejas les réserves de l'ennemi, celui-ci vient combattre la colonne de Miramon. La lutte fut acharnée; le lieutenant-colonel Ceballos est grièvement blessé, le lieutenant-colonel Soza et le commandant Franco tombent frappés à mort; la garde municipale à perdu ainsi tous ses chefs, mais elle continue à combattre.

Le général Treviño, chef des républicains, est blessé et doit se retirer du champ de bataille; mais le combat devient inégal; les impériaux faiblissent et rentrent en désordre dans la place.

C'était la quatrième fois que Castillo par sa conduite était néfaste au général Miramon et malgré tant de déceptions on ne songeait pas à destituer ce chef qui passait pour un des meilleurs généraux de l'armée impériale.

Pourquoi usait-on de tant de tolérance envers ce général qui ne remplissait pas les ordres qu'on lui donnait et qui exposait les siens à des désastres sanglants?

Nous le dirons en deux mots: le général Castillo avait la réputation d'être un général instruit, brave et prudent; on en tenait compte. D'ailleurs Maximilien écoutait complaisamment les insinuations du prince Salm Salm et du colonel Lopez, contraires au général Miramon.

Ils présentaient ce général comme un ambitieux et un audacieux capable dans une sortie de pousser en avant, et de quitter Queretaro.

Avec sa faiblesse ordinaire, Maximilien ajoutait foi à ces racontars et lorsque Miramon, dans une sortie, s'éloignait trop

de la place, Maximilien le rappelait avec insistance, les victoires de Miramon restaient infructueuses, car le général voulait, pour rompre le siège, affaiblir l'ennemi par de continuelles surprises et relever le moral abattu de l'armée impériale par une série de triomphes partiels.

Les calomnies des détracteurs de Miramon servirent au général Castillo, qui conserva son grade, bien qu'il fût nuisible à la cause qu'il prétendait défendre, mais elles ne purent heureusement tacher la mémoire du général Miramon, car parmi ses accusateurs se trouvait l'homme qui devait livrer Maximilien à ses ennemis, le colonel Lopez.

Après la sortie du 3 mai, les assiégés restèrent sur la défensive ; le 5 mai un feu nourri d'artillerie cribla la place de projectiles et fit croire aux impériaux qu'ils allaient être attaqués ; il n'en fut rien.

Escobedo avait vu que Maximilien vers 4 heures de l'après-midi se promenait sur la place de la Cruz accompagné de quelques personnes de son entourage, et il fit établir une batterie pour envoyer des projectiles sur cette place à l'heure indiquée.

Maximilien ne se déconcerta pas et il continua à la même heure ses promenades accoutumées.

De son côté Miramon avait connu l'emplacement de la tente du général Escobedo et il fit pointer vers ce but une pièce prise à l'ennemi dans le combat du Cimatario, et qui portait ce mot : *la Tempestad, ultima razon de las naciones.*

Escobedo fit transporter sa tente hors de portée du canon des impériaux.

L'investissement de la place se resserrait chaque jour, l'étreignant dans un cercle de tranchées et de remparts qui rendaient toute sortie infructueuse.

Miramon émit alors l'avis de rompre le siège et d'abandonner la place, puisque Marquez n'arrivait pas et qu'il était impossible de tenir plus longtemps dans la ville.

L'idée de Miramon trouva des contradicteurs et bien qu'elle fût admise en principe, elle fut toujours retardée sous des prétextes spécieux.

On vanta outre mesure la popularité du général Mejia parmi les habitants de Queretaro et on demanda qu'il haranguât le peuple afin qu'il défendît les remparts, pendant que l'armée marcherait sur les assiégeants.

Pour mettre cette combinaison en pratique on perdit deux jours et on n'obtint que le recrutement de 160 hommes.

D'autres projets aussi irréalisables furent conçus et Maximilien décida enfin de quitter la place pendant la nuit du 14 au 15 mai 1867.

Les ordres furent donnés pour les mouvements des troupes et Miramon se retira chez lui invitant R. Arellano à dîner. Les deux généraux avaient gardé le silence le plus complet au sujet des évènements qui se préparaient.

Pendant le dîner on annonça à Miramon que les généraux Mejia et Castillo qui avaient eu vent de la décision prise voulaient en connaître les détails.

Miramon se maintint sur la plus grande réserve et laissa les deux généraux dans le doute.

Maximilien au contraire avait fait part de la résolution prise au prince de Salm Salm et au colonel Lopez, qui firent des objections et trouvèrent des partisans dans le général Mendez et le colonel Redonet.

Miramon finissait de dîner lorsqu'il fut appelé au quartier général par un aide-de-camp de Maximilien et celui-ci dit qu'il se présentait deux difficultés pour tenter la sortie ; la première était le défaut d'argent pour payer l'armée pendant sa marche, la seconde provenait de la faiblesse des chevaux insuffisamment nourris depuis plusieurs jours.

Lopez prétendait avoir découvert un dépôt de maïs que l on pourrait distribuer aux chevaux pendant la nuit, et différer ainsi la sortie d'un jour.

Miramon s'opposa à l'idée le Maximilien, bien qu'il reconnût la necéssité de payer les troupes aussitôt après la sortie de la place ; l'entrevue se prolongeait et l'on perdait un temps précieux ; Maximilien parla d'une proclamation qui devait être faite aux troupes le jour suivant, dans laquelle il fallait, disait-il, changer le mot " brûler „ et il perdit deux heures dans cette discussion puérile.

Pour convaincre Miramon relativement à l'état des chevaux de la cavalerie, Maximilien fit appeler Lopez ; deux aides-de-camp partirent à sa recherche, mais ils ne purent le trouver ; enfin à onze heures Lopez se présenta à Maximilien.

L'attitude du colonel était singulière, il était pâle, confus et Maximilien l'ayant interrogé, il répondit en balbutiant.

Maximilien alla jusqu'à l'excuser devant ses généraux, attribuant le trouble de Lopez au retard qu'il avait mis à se rendre auprès de lui.

Enfin le général Mendez avait dit, paraît-il, qu'en retardant la sortie de 24 heures, il répondait du succès, mais comme on insistait auprès de lui pour connaître sa pensée, il affirma que cette idée lui avait été attribuée par le colonel Redonet.

Maximilien se prononça pour la remise de la sortie et comme les généraux se retiraient il dit à Miramon : " Ne vous affigez pas, Miguel, qu'importent 24 heures au succès d'une opération de guerre ?

— " Sire, je ne suis point de votre avis. Dieu nous garde pendant ces vingt-quatre heures „.

Lorsque les aides-de-camp de Maximilien étaient partis à la recherche du colonel Lopez, ils ne l'avaient point trouvé.

Où était le colonel Lopez ?

Que se passait il dans le camp républicain ?

M. Juan de Dios Arias parlant de cet incident s'exprime ainsi : " Dans la nuit du 14, Lopez, par l'intermédiaire d'un agent secret, obtint du général Escobedo la permission de remplir sa délicate mission.

« Il arriva, en effet, à la tente du général républicain, qui, ayant repoussé des propositions que quelques officiers étrangers lui faisaient pour livrer la place, ne voulant pas devoir la victoire à un acte de trahison, ne put faire à moins que d'éprouver une grande surprise et d'interroger Lopez sur la véritable situation de la place.

« Cet agent de Maximilien qui avait vu la démoralisation de l'armée assiégée, qui connaissait les défections et les manœuvres de quelques officiers pour la livrer, et qui était instruit du projet ridicule de rompre la ligne avec d'aussi mauvais éléments, ne put moins faire que de confesser la position critique des impériaux. Comment, en effet, aurait-il pu la cacher, quand les propositions dont il était lui-même porteur avaient découvert au général Escobedo toute la vérité sur ce qui se passait dans la place ? »

Nul ne saurait présenter comme étant contraire au général Escobedo, l'autorité de M. Juan de Dios Arias; il est non seulement le biographe du général républicain et son panégyriste, mais encore il invective les chefs de la place de Queretaro en rapportant des faits historiques qui devraient être écrits avec équité et mesure, et non en termes grossiers, pleins d'insinuations perfides pour les uns et de louanges outrées pour les autres. Nous nous appuierons sur cette autorité irrécusable pour les républicains, pour analyser la conduite du colonel Lopez et tout d'abord nous jugeons que sa présence dans le camp républicain sans une autorisation écrite de Maximilien indique des accointances que réprouvent les lois de la guerre et la morale la plus élémentaire.

Dans l'histoire de nos révolutions nous trouvons un cas bien connu du général Escobedo et que nous signalerons. Lorsque Marquez marcha au secours de la place de Guadalajara défendue par Severo del Castillo, il envoya, le 1er novembre 1860, les généraux Santiago Cuevas et José Sanchez

Facio en qualité de parlementaires au général Ignacio Zaragoza qui assiégeait la place.

Les généraux S. Cuevas et S. Facio se dirigèrent vers le camp libéral avec une autorisation écrite, précédés d'un drapeau blanc et en arrivant aux avant-postes ennemis on leur banda les yeux et ils furent conduits à la tente du général Zaragoza où ils remplirent leur mission.

À leur retour les mêmes formalités furent observées et le général Escobedo, qui à ce moment commandait un bataillon, connut tous les détails de cette entrevue.

D'ailleurs tous les auteurs qui traitent de cette matière sont d'accord sur les formalités à remplir en pareil cas ; nous signalerons entre autres Carrel, qui s'exprime ainsi : " Les trompettes et les parlementaires de l'ennemi ne dépassent jamais les premières sentinelles ; ils sont tournés du côté opposé au poste et à l'armée ; on leur bande les yeux s'il en est besoin. Un sous-officier reste avec eux pour exiger que ces dispositions soient observées, pour tâcher de tromper leur curiosité par des réponses adroites et prévenir l'indiscrétion des sentinelles. Le commandant de la grand'garde donne reçu des dépêches et les expédie immédiatement au général de la brigade ; il congédie sur le champ le parlementaire. [1] "

Le colonel Lopez en se dirigeant vers le camp ennemi était dépourvu de toute autorisation de Maximilien, car, bien qu'il ait dit que l'empereur lui avait ordonné d'exécuter cette mission, il n'a pas presenté d'autorisation écrite, et on ne peut ajouter foi à ses assertions.

En effet, le général républicain ne pouvait croire Lopez sur parole, peut-être l'aurait-il jugé comme un espion et lui eût-il appliqué les lois de la guerre.

Ainsi donc il résulte du fait de la présence de Lopez dans

[1] Ordonnance du service des armées en campagne.

le camp républicain, qu'il ne s'y trouvait qu'à la suite d'accointances avec un ou plusieurs chefs de l'armée libérale.

Le colonel Lopez se rendit auprès d'Escobedo pour y traiter la livraison du fort de la Cruz qu'il commandait, recevant comme prix de son infamie trente mille piastres [1] et la promesse d'avoir la vie sauve après la prise de la place.

L'opinion publique ne s'y est pas trompée et s'est prononcée dans ce sens : elle signale le général Velez, partisan de l'empire jusqu'à décembre 1866, pour avoir servi d'intermédiaire dans ce marché honteux en usant de l'influence qu'il avait sur le colonel Lopez.

Ces faits furent confirmés plus tard à la prise de Queretaro, par les mesures d'exception accordées à Lopez, qui ne partagea nullement le sort de ses compagnons d'armes, ceux-ci fussent-ils d'un grade inférieur au sien.

Plusieurs généraux furent condamnés à mort et exécutés ; des colonels moins remarqués en politique que Lopez, et de simples capitaines eurent à subir l'emprisonnement ou l'exil.

Lopez n'était pas un personnage insignifiant dans le monde politique.

Il avait pris part à la guerre de trois ans contre le gouvernement de Juarez ; il avait suivi Marquez dans la révolution qui eut pour théâtre la *sierra* et d'autres parties du pays en 61 et 62 ; il avait été s'incorporer aux troupes françaises à Orizava pendant le siège de Puebla.

Il avait conduit l'armée de Bazaine à San Lorenzo, où il se fit passer aux yeux de l'ennemi comme un chef de la frontière qui amenait des renforts, contribuant ainsi à la défaite de l'armée de Comonfort dans cette journée. Il avait combattu le gouvernement de Juarez dans les États de Coahuila et Nuevo Leon et il avait rougi ses mains du sang de

[1] 150,000 francs.

nombreux prisonniers mexicains ; enfin il était le chef de la garde de Maximilien et le confident de ce prince.

Il y avait dans ces faits matière à jugement et Lopez devait, comme les siens, comparaître devant un tribunal ; cependant depuis le jour de la prise de Queretaro jusqu'au moment où nous parlons Lopez a joui d'une complète liberté ; jamais il ne s'est dérobé aux recherches du gouvernement républiqui lui a toujours accordé les garanties dont jouissent les citoyens paisibles et honnêtes.

Le seul châtiment qu'ait éprouvé cet homme maudit est le mépris de tout le pays y compris ceux-là même qui l'achetèrent et tous considèrent comme un être immonde, le traître de Queretaro, traître au drapeau, qu'il défendait, traître à Maximilien qui était son ami, son *compadre* et qui à ce titre avait contitué à son fils une dotation prise de sa cassette particulière.

Lopez, revenu du camp d'Escobedo, pour mettre en œuvre sa trahison changea la garde que commandait le lieutenant Domet à l'un des angles du jardin de la Cruz proche au *Pateo* etablissement de bains qu'occupaient les troupes d'Escobedo, et la remplaça par un corps de cavalerie irrégulière commandé par un de ses complices le commandant Yablosky.

Peu d'instants après avoir quitté Maximilien et les généraux dans l'entrevue que nous avons racconté plus haut et où il avait montré son trouble, le colonel Lopez retourna au camp républicain et revint à la Cruz accompagné des généraux Velez et Chavarria, des colonels Rincon Gallardo et A. Lozano, du lieut-colonel Osio et d'un bataillon de *Supremos Poderos*.

Lopez releva les postes occupés par Impériaux et les fit occuper par les troupes républicaines qui arrivaient toujours plus nombreuses favorisées par l'obscurité et dans le plus grand silence.

Quelqu'un, parmi les impéraux, s'avisa de demander la raison

de ce changement et Lopez répondit qu'il amenait les troupes de Marquez venues de Mexico.

Des troupes républicaines toujours précédées de Lopez arrivèrent ainsi jusqu'à proximité de la demeure de Maximilien que Lopez fit réveiller en l'avertissant que l'ennemi s'était emparé par surprise du couvent de la Cruz, et qu'il courait le plus grand péril.

L'empereur se leva, s'habilla à la hâte et descendit les escaliers de la Cruz accompagné de deux ou trois personnes, parmi lesquelles se trouvait le général Severo del Castillo.

En arrivant sur la place de la Cruz il fut arrêté par un groupe de soldats républicains, mais le colonel Rincon Gallardo donna l'ordre de les laisser passer sous prétexte que c'étaient des civils.

Les soldats obéirent, bien que Maximilien portât des insignes militaires ; il se dirigea à grands pas vers le palais municipal et sur le parcours ses officiers d'ordonnance lui offrirent un cheval, mais il ne voulut pas l'accepter parce que ses compagnons allaient à pied.

Il arriva au palais municipal, donna l'ordre de faire appeler le général Miramon et de lui dire qu'il se dirigeait vers le *cerro* de Las Campanas.

Le colonel Lopez se présente encore devant Maximilien et le prie de se cacher dans une des maisons de Queretaro ; le prince repousse le moyen de salut et continue sa marche vers le *cerro* de Las Campanas, oú il trouve une partie de ses troupes sous les ordres du général Mejia.

Maximilien attend l'arrivée de Miramon et de Mendez, et lorsque le colonel Pedro Gonzalez lui annonce que le général Miramon vient d'être grièvement blessé, il consulte Mejia sur le parti à prendre. Celui-ci sonde l'horizon, il voit partout d'épaisses colonnes ennemies et répond qu' il n'y a plus de moyen de salut.

Le colonel Pedro Gonzalez qui entend la réponse de Mejia

s'approche de Maximilien et le supplie de ne pas se rendre ; il se met à ses ordres pour se frayer un passage à travers les rangs ennemis; mais Maximilieu n'accepte pas la proposition du brave colonel Gouzalez.

Il envoie un de ses aides-de-camp en qualité de parlementaire aux avant-postes ennemis pour manifester qu'il se rend à discrétion.

L'aide-de-camp arrive jusqu'au général Corona, qui accepte les conditions de Maximilien et donne l'ordre de suspendre le feu.

Le prince s'avance sur les lignes libérales, trouve le général Corona et lui rend son épée ; Corona lui indique que c'est au général Escobedo qu'il doit la remettre.

Accompagné des généraux Corona et Riva Palacio, Maximilien se trouve en présence d'Escobedo et lui remet son épée après quelques instants d'entretien.

Escobedo donne l'ordre au général Riva Palacio de conduire Maximilien, en qualité de prisonnier, au couvent de la Cruz et de faire incarcérer les généraux de l'armée impériale au couvent de Teresitas.

Peu de jours après, Maximilien fut transporté à Teresitas en compagnie de ses généraux, puis au couvent de Capuchinas qu'il ne devait quitter que pour marcher au supplice.

Qu'étaient devenus, pendant ce temps, les généraux Miramon et Mendez ?

Le général Miramon se trouvait dans sa demeure lorsque Lopez introduisait l'ennemi dans la Cruz ; mais dès l'aube craignant une attaque du côté de la ligne de la rivière, il se dirigea de ce côté et constata que quelques officiers avaient passé à l'ennemi ; parmi eux le colonel Paz y Puente, le lieutenant-colonel Ontiveros et le commandant de bataillon Gil de Castro. Les officiers subalternes et les soldats étaient restés fidèles à leur devoir.

Miramon confia le commandement de cette troupe au colonel Antonio Jauregui, appartenant à son état-major et officier éprouvé; il se dirigea ensuite vers d'autres points de la place, mais

son attention fut éveillée par les cloches de la Cruz qui sonnaient à toute volée.

Surpris, il se dirige de ce côté pour connaître la cause de ce signal d'alarme.

Comme il était à pied il s'adresse à ses aides-de-camp pour que l'un d'eux lui fît amener son cheval. Miramon était accompagné de treize personnes et bien qu'il se fût adressé spécialement à Gorgwis, tous se précipitent pour remplir cet ordre ; ils pressentaient le danger.

Miramon resta seul avec le vaillant lieut.-colonel Luis Ordoñez, son ami, son disciple et son compagnon d'armes dans ses longues campagnes, et avec lui, il se dirige sur la Cruz.

Arrivé à la place de S. Francisco il aperçoit deux officiers à cheval et marchant au pas ; il dit à Ordoñez de s'avancer pour les reconnaître.

Ordoñez s'avance, mais l'un des officiers lui crie : " Qui vive ? „ — " Empire ! „ répond Ordoñez, qui tombe aussitôt frappé d'une balle.

Miramon se porte au secours de son aide-de-camp, il fait feu avec son révolver sur les deux officiers, qui ripostent et fuient après l'avoir blessé au visage.

L'officier qui avait tiré sur Miramon était un déserteur, ancien officier belge, nommé Devaud, qui avait abandonné son corps pour prendre du service dans l'armée républicaine.

Il cherchait le commandant Luis Echagaray avec qui il était lié d'amitié, lorsqu'il rencontra Miramon accompagné de son aide-de-camp.

Miramon, perdant beaucoup de sang, se dirige vers la demeure de son médecin, le Dr Vincente Licea, il lui dit qu'il craint d'avoir une balle dans le maxillaire droit, et le prie de lui faire un premier pansement en toute hâte, car les instants sont précieux.

Le Dr Licea prétend que le cas est très grave, que la balle est tresée dans la plaie et qu'il va l'extraire ; puis il fait avertir

le colonel républicain Refugio Gonzales que Miramon est chez lui.

Le médecin vendait son client et son hôte.

La nouvelle de la blessure de Miramon ne tarde pas à se répandre et le colonel Pedro Gonzalez, commandant le régiment de l'Impératrice arrive, à la porte de la maison du Dr Licea et se met aux ordres de Miramon.

Le général Casanova arrive également et Miramon, qui apprend qu'un corps de troupes républicaines s'approche de la maison du Dr Licea dit au général Casanova de donner l'ordre au colonel Gonzalez de charger les troupes qui s'avancent et de leur résister jusqu'à ce qu'il ait le temps lui-même de descendre pour le rejoindre.

Le général Casanova ne communique pas cet ordre, et se contente d'aider le Dr. Licea dans les soins qu'il prodiguait au blessé. Il martyrisait celui-ci en sondant la plaie.

Le colonel Pedro Gonzalez entouré d'ennemis se jette sur eux et se dirige vers le Cerro de las Campanas pour apprendre à Maximilien l'état de Miramon et se mettre à ses ordres pour lui frayer un passage hors de la place.

Le Dr. Licea avait atteint son but : quelques heures plus tard il livrait Miramon au général Refugio Gonzalez. [1]

Le général Mendez n'avait pu se rendre au *Cerro* de las Campanas ; averti très tard de la chute de la place, il jugea que tout était perdu et se cacha dans une maison.

Il se savait visé et recherché spécialement par les répu-

[1] Le d.r Licea fut chargé plus tard de faire l'autopsie du corps de Maximilien et fut accusé de faits révoltants ; en faisant l'autopsie il avait dit " qu'il était heureux de tenir dans ses mains les entrailles d'un aristocrate " ; il vendit ensuite à des prix élevés quelques parties des dépouilles mortelles de l'infortuné prince et quelques menus objets qu'il trouva sur le cadavre.

Nous n'aurions pas rapporté ces faits monstrueux si le gouvernement ne s'était ému au point de faire ouvrir une enquête qui aboutit à un procès rapporté par le journal *El Derecho* en 1868.

blicains, qui, s'ils l'avaient trouvé au *Cerro* de las Campanas, l'auraient immédiatement passé par les armes.

Ils se souvenaient de la guerre acharnée que Mendez leur avait fait dans l'État de Michoacan et de l'exécution des généraux José Maria Arteaga et Carlos Salazar.

Le colonel Santa Cruz voulut se frayer un passage à travers les troupes républicaines et tomba criblé de coups.

Le colonel Campos, chef de l'escorte de Maximilien, fut séparé des autres prisonniers et fusillé sur le champ.

Ainsi [1] finit le siège de Queretaro, où les assiégés firent des prodiges de valeur et où Maximilien perdit sa couronne.

Il devait quelques jours plus tard mourir comme un soldat en mêlant son sang à celui des généraux qui l'avaient accompagné dans le dernier acte de ce drame qui émut le monde entier.

[1] Le siège de Queretaro avait duré soixante-dix jours, pendant lesquels la garnison et les habitants firent preuve d'une grande énergie. La dernière situation des troupes assiégées présentait un effectif de 5637 hommes ; les forces de l'ennemi s'élevaiet, assure-t-on, à plus de 40,000 hommes et cependant la trahison seule lui livra la place (Noix, *Expédition du Mexique*, pag. 708).

CHAP. VI.

Cerro de Las Campanas.

Victor Hugo demande à Juarez la vie des prisonniers — Seward fait des démarches dans le même sens — Le général Ramon Corona demande l'exécution de la peine de mort — Le lieutenant-colonel Aspiroz et le soldat Jacinto Melendez sont chargés d'instruire le procès contre Maximilien et contre les généraux Miramon et Mejia — Le général Ramon Mendez est arrêté et fusillé sur le champ — Miramon et Mejia nomment leurs défenseurs - Incident qui empêcha les défenseurs de Miramon de quitter Mexico pour se rendre à Queretaro — Charges qu'on lui faisait dans le procès et leur réfutation — Noble conduite de Maximilien — Lettre de Madame de Miramon à Lerdo de Tejada — Testament de Miramon — Évènement du 16 juin - On s'efforce à San Luis Potosi d'obtenir la grâce des prisonniers — Réponses de Juarez et de Lerdo — Lettres de Miramon à sa femme et à son avocat Jauregui — Lettre de Maximilien à sa famille et au baron Lago — Noblesse d'un général républicain envers Miramon — Marche des prisonniers au supplice — Leurs dernières paroles — Lettre du confesseur de Miramon — Gloire de ce général.

C'est un noble sentiment qui a poussé l'homme à demander l'abolition de la peine de mort et à soustraire son semblable à l'infamie de l'échafaud.

Le christianisme, avec sa douce et profonde philosophie, en dévoilant à l'homme les mystères d'une vie future et spirituelle, lui enseigne qu'il n'a pas le droite de vie ou de

mort sur son semblable, et le divin Crucifié, le Juste lui-même, lui en a donné l'exemple en pardonnant du haut de sa croix aux assassins qui l'insultaient.

Conformément aux préceptes du Christ, la mission de la société doit se résumer à garantir ses membres des attaques et des retours du crime, tout en cherchant à ramener le criminel au bien.

L'arrêt suprême n'appartient qu'à Dieu et cette divine doctrine n'a cessé, depuis qu'elle a été proclamée, de pénétrer dans les moeurs, dans les institutions et dans les lois, à mesure que les peuples se sont développés en culture et en civilisation.

La Belgique, la Suisse et l'ancien grand-duché de Toscane sont les premières nations qui, après de nombreuses tentatives, ont rayé de leurs codes la peine de mort.

Sans doute il y a lutte encore entre la matière et l'esprit, entre les ténèbres et la lumière, mais un jour viendra où l'esprit et la lumière triomphant, on franchira l'espace immense qui sépare l'échafaud du bagne où le criminel réduit à l'impuissance de nuire se régénère par le travail.

Le code mexicain de 1857 abolit la peine de mort pour les délits politiques, et les législateurs philanthropes l'effacèrent pour toujours, ne voulant pas que l'erreur, les préjugés et le mensonge même qui parfois les entraîne, fussent cause de la destruction de la vie humaine.

Victor Hugo, l'immortel poète français, le grand démocrate, ne voulant pas que la liberté, vierge qui dort dans un lit de fleurs, fût profanée par des mains tachées de sang et dont le déshonneur serait proclamé par des chants de triomphe, s'adressa à Juarez et le conjura, au nom de la doctrine qu'il avait proclamé, de pardonner aux défenseurs de Queretaro.

M. Seward, l'éminent homme d'état et ministre de Lincoln, implorait la pitié pour Maximilien et pour ses compagnons d'infortune.

Peu de temps auparavant, la nation Nord-Américaine s'était emparée de Jefferson Davis à Richmond: elle le soumettait au jugement public, sans attenter à la vie de cet homme qui cependant avait ensanglanté son pays en défendant la cause inique de l'esclavage.

Le général Treviño, blessé au siège de Queretaro, travailla pour sauver ses ennemis d'hier avec une ardeur et une noblesse de sentiments qui honorera sa mémoire.

Une seule voix osa s'élever publiquement pour demander avec insistance le sacrifice de Maximilien et de ses généraux ; le général Corona, en apprenant la mort de l'un des lieutenant de Maximilien, mort dont nous parlerons plus loin, écrivait à Juarez de San Juan del Rio, le 19 mai 1867 : " Dans ma lettre antérieure du 15, je vous ai rendu compte de ma conduite militaire lors de l'occupation de la place de Queretaro par nos troupes dans la matinée de ce même jour.

" Je considérais qu'il était mon devoir à ce moment de donner des garanties aux hauts personnages que j'eus l'occasion de faire prisonniers dans le camp, et de les présenter au général en chef parcequ'il n'entrait pas dans mes attributions de décider sur leur sort.

" Cette démarche en conséquence ne peut avoir d'autre interprétation.

" Je partage le sentiment général de mes concitoyens qui voient dans ces tristes (sic) personnages les auteurs de nos troubles politiques, de la ruine de tant d'intérêts et de tant de sang versé.

" J'ai la conviction que l'avenir de la République, la sécurité de notre indépendance et la consolidation de l'ordre intérieur de notre societé dépendent immédiatement *de la conduite qui sera observée par le gouvernement général à leur égard.* [1] "

[1] Ensayo historico del ejército de occidente por D. Juan Hijar y Haro et José Vigil.

Le gouvernement de la République, qui résidait alors à San Luis Potosi, décréta, le 21 mai 1867, que Maximilien de Hapsbourg serait jugé pour crime d'usurpation d'autorité publique et les généraux Miramon et Mejia pour celui de trahison à la patrie, conformément à la loi du 25 janvier 1862.

Le lieut.-colonel et licencié en droit M. Manuel Aspiroz fut nommé *fiscal* [1] et Jacinto Melendez, soldat de la 3ème compagnie du *Supremo Poder*, fut nommé rapporteur.

Maximilien et le général Mejia quittaient le couvent de Teresitas, et le général Miramon la maison du médecin Licea, sous une forte escorte, pour être transférés à l'ancien couvent de Capuchinas.

En même temps, le général Escobedo faisait publier une proclamation où il assignait un terme de 24 heures pour que tous ceux qui avaient pris les armes en faveur de l'Empire se constituassent prisonniers, punissant de mort tous ceux qui n'obéiraient pas à cet ordre.

Tous les généraux, chefs et officiers qui avaient contribué à la défense de Queretaro étaient emprisonnés, sauf les généraux Ramon Mendez, Ramirez de Arellano, les colonels Carlos Miramon, Antonio Jauregui, Miguel Lopez et le commandant Jablosky.

Nous avons dit quelles étaient les prérogatives accordées à Lopez et à Joblosky comme récompense de la réddition du couvent de la Cruz.

Le général Arellano et les colonels Juaregui et Miramon avaient réussi à tromper la surveillance des républicains et les deux premiers avaient gagné la capitale occupée encore par Marquez ; Carlos Miramon s'était rèfugié dans une maison de campagne.

Le général Ramon Mendez, plus malheureux que ses compagnons, fut découvert à Queretaro même, dans la maison d'un

[1] Procureur de la République.

ami qui lui donnait asile et emprisonné dans le couvent de Teresitas dans la nuit du 18 mai.

Le décret d'Escobedo lui fut appliqué et on lui notifia sa condamnation à mort.

Maximilien et le général Mejia se trouvaient encore à Teresitas et ce dernier dit au condamné :

— Mendez, je suis persuadé que vous serez aujourd'hui devant ces gens là ce que vous avez toujours été.

— Ne craignez rien, général, répondit Mendez avec le plus grand calme.

Avant de quitter la prison il voulut voir Maximilien, qui lui dit avec émotion :

“ — Mendez, vous n'êtes que l'avant-garde, nous irons bientôt vous rejoindre „, et il l'embrassa.

Mendez le quitta pour se rendre au lieu du supplice, suivi d'une grande foule qui lui manifestait sa sympathie et où les sanglots eclataint souvent. Avant d'arriver au lieu de l'exécution (ce fut l'*alameda* ou promenade de Queretaro) on le fit entrer dans une maison voisine et on lui accorda deux heures pour faire ses adieux à sa famille et prendre ses dernières dispositions.

Il passa ses derniers instants entouré de sa femme et de son fils âgé de 10 ans, d'une sœur qui lui portait une grande affection et d'un prêtre ; sur un signe que lui fit l'officier commandant du peloton d'exécution il quitta les siens, disant qu'il avait une dernière recommandation à faire à cet officier et marcha résolûment à la mort.

Cette exécution causa une profonde émotion dans la ville ; on comprit quel était le sort réservé aux autres prisonniers et les efforts redoublèrent pour tenter de les arracher à la mort et mettre un terme aux maux déjà si nombreux causés par cette lutte sanglante.

Le procès de Maximilien était vivement conduit, on rejeta les conclusions des accusés qui opposaient l'incompétence du

tribunal et on leur notifia d'avoir à nommer leurs défenseurs.

Maximilien nomma M. M. les licenciés Rafael Martinez de la Torre, Eulalio Ortega, Mariano Riva Palacio de Mexico et M. Jesus Vasquez Palacios du barreau de Queretaro.

Il demanda également à faire appel au baron Magnus, ministre de Prusse auprès du gouvernement mexicain, et au baron de Lago, ministre d'Autriche-Hongrie également accrédité à Mexico.

Miramon fit choix du général Partearroyo, ancien ministre de la guerre du gouvernement de Juarez, et du licencié Vicente Gomez Parada; mais comme l'un et l'autre résidaient à Mexico, il les fit appeler par télégramme.

Marquez s'opposa à leur sortie, prétextant que Queretaro ne s'était pas rendu et que le géneral Partearroyo, officier de mérite, loin de porter secours à Miramon irait se joindre au général Porfirio Diaz qui assiégeait Mexico. [1]

[1] « Devant moi, qui souscris, Consul Général des États-Unis du Nord, en ce consulat de la Ville de Mexico, s'étant présentés personnellement devant moi le 5 Juin 1867 M. le Général José Gil de Partearroyo, ancien général de la République, retiré du service, et M. le licencié Vicente Parada, avocat des tribunaux de la Nation, après avoir prêté serment d'être vrai ce qu'ils exposeraient, déclarent: que le premier a reçu hier une note ci-jointe de M. Juan José Baz, dans laquelle on lui fait savoir que M. le Général de Division D. Miguel Miramon l'a nommé de même que le susnommé licencié M. Vicente Gomez Parada pour remplir le rôle de défenseurs et afin qu'ils aillent à Queretaro dans ce but; que l'un et l'autre étaient prêts à accomplir leur devoir dans le cas où leurs services fussent jugés nécessaires; qu'ils ne peuvent sortir de cette capitale parceque le Général Marquez, commandant de cette place et sans le consentement duquel on ne peut délivrer de passeport, a refusé cette permission à ceux qui comparaissent devant moi, comme l'affirment MM. D. José Maria de Lacunza et D. Luis Reyes, étant le premier président du conseil d'état et le second colonel au service actif et ancien aide-de-camp du Général Miramon.

« Que pour sauvegarder leur honneur ils tiennent à faire cette protestation, afin qu'il soit de tout le monde connu et de tous temps, que s'ils ne remplissent pas la noble et humanitaire mission qu'on leur confie, c'est par la raison ci-dessus

Mais si Marquez ne croyait pas à la reddition de Queretaro pourquoi laissait-il sortir les défenseurs de Maximilien ?

Et s'il n'autorisait pas le départ de Partearroyo, en sa qualité de général, pourquoi faisait-il la même opposition au licencié Parada avocat qui n'était point compromis dans les partis politiques ?

Peut-être ne saurait-on trouver une réponse satisfaisante à ces questions qu'en dévoilant les sentiments de haine qui agitaient Marquez à l'égard de Miramon.

Toujours est-il que ce dernier dut faire choix d'autres avocats ; il nomma M. Ambrosio Moreno, du barreau de Queretaro, et un jurisconsulte des plus honorables qui avait quitté le barreau à cause de son état de santé, M. Ignacio Jauregui, libéral très-radical et dont le frère aîné avait été exécuté par Marquez le 11 avril 1859 à Tacubaya.

exposée, de ne pouvoir sortir de cette ville, et que malgré cela ils continueront à faire tous leurs efforts pour obtenir des passeports; que cette protestation est remise au Consul qui soussigne, parceque, dans les circonstances actuelles, il est le seul qui puisse la formuler, se trouvant occuper une position neutre dans les questions politiques qui agitent le pays.

« Et en foi de quoi ils signent:

Signé: José Gil de Partearroyo, général en retraite.
Signé: Vicente Gomez Parada, avocat.
Témoins *Signé:* A. Labat — *Signé* John Crips.

Consulat des États-Unis d'Amerique.
Mexico, le 5 Juin 1867.

« Je certifie, que, aujourd'hui 5 Juin 1867, se sont présentés devant moi en ce consulat, le Général José Gil de Partearroyo et le licencié Vicente Gomez Parada, me demandant l'autorisation d'étendre devant moi, consul des États-Unis, la déclaration et la protestation contenues dans le document ci-dessus.

« Le motif de cette façon d'agir, donné par ces Messieurs, est d'éviter les désagréments et les persécutions du Général Marquez si l'on venait à savoir publiquement qu'ils on fait cette démarche, que d'autre part ils croient nécessaire pour sauvegarder leur responsabilité et leur honneur.

« En foi de quoi je signe et j'appose le sceau de ce consulat. »

Signé: Marcus Otterbourg, U. S. Consul.

Le général Meija nomma le licencié Prospero Vega; le conseil de guerre se réunit dans le théâtre d'Iturbide; il était composé du lieutenant-colonel Platon Sanchez, président, des commandants José Vicente Ramirez et Emilio Logero, des capitaines Ignacio Jurado, Juan Rueda y Auza, José Verastigui et Lucas Villagran *vocales* et du licencié Joaquin Escoto *asesor*.

Maximilien retenu dans sa prison par la maladie n'assista pas à l'audience et les généraux Miramon et Mejia comparurent seuls devant le tribunal, qui prononça la sentence de mort, confirmée par le général Escobedo sur l'avis d'Escoto.

L'accusation portée contre Miramon, le signalant comme traître à la patrie, mérite qu'on s'y arrête à cause de sa gravité; elle fut injuste au point de vue juridique et il n'est pas inutile d'indiquer les considérations qui militent contre cette qualification.

Monsieur le Général José Gil de Partearroyo.

Tacubaya, 3 Juin 1867.

Cher ami,

« J'ai reçu de Queretaro à votre adresse une lettre de M. Miguel Miramon dans laquelle il vous prie, ainsi que M. Vicente Parada, d'aller immédiatement vous charger de sa défense.

« Comme on a caché quelques communications de ce genre, je vous le fais savoir, en vous faisant observer qu'on a accordé trois jours de temps pour la défense. Agissez comme vous le croirez convenable

« Je suis toujours bien à vous. »

Signé: Juan José Baz.

Consulat des États-Unis.
Mexico, 8 Juin 1867.

« Je certifie que la lettre précédente est originelle et déposée en ce consulat. En foi de quoi je signe et j'appose le sceau de ce consulat. »

Signé: Marcus Otterbourg, U. S. Consul.

« Les faits se sont passés de la façon suivante:

Sur la demande de MM. J. Gil de Partearroyo et de V. Gomez Parada, le Consul des États-Unis d'Amérique a passé une note au Général Marquez en lui signifiant, qu'étant données les demandes de plusieurs personnes respectables et dans un but

Le *fiscal* Aspiroz disait dans l'acte d'accusation :

" En ce qui se rapporte à Miramon il faut noter : ses récidives dans la révolte contre le gouvernement (page 13, et 25 verso 26, et 26 verso) son infidélité lorsqu'il servait, à titre de militaire, le gouvernement émané du *plan* de Ayutla, et qu'il passa aux *pronunciados* de Zacapoaxtla (pages 25 et 26), l'acte d'avoir assumé le commandement suprême de la nation (de la page 27 à la page 28); le fait de n'avoir point puni Marquez après les assassinats qu'il commit à Tacubaya le 11 avril 1859 sur les prisonniers de guerre, les médecins qui soignaient les blessés et un citoyen pacifique, alors qu'en même temps il ordonnait de faire passer par les armes les officiers de l'armée qui avaient passé au service du gouvernement constitutionnel (p. 28 verso); l'acte de s'être emparé, avec le titre de président qu'il s'était donné, des fonds de la convention anglaise, en brisant les scellés de la légation britannique (page 29 et verso); de s'être placé sous les auspices de l'intervention étrangère au commencement de 1862, pour échapper au châtiment qu'il méritait à cause de ses délits antérieurs (page 30 et verso) et d'avoir

humanitaire il ne refusa pas les passeports à ces Messieurs qui avaient été nommés défenseurs de Miramon, et jugeant convenable leur sortie de la place même en cas de doute de cette nomination.

« Le Général Marquez ne répondit pas, quoique le Consul exigeât plus d'une fois une réponse de sa part. Malgré cela, les défenseurs ne cessèrent pas d'insister et de faire toutes les démarches en leur pouvoir pour obtenir la permission de sortir de la ville afin de remplir la mission qui leur était confiée. Enfin le 10 Juin, Monsieur Parada faisait savoir au Consul qu'on lui offrait un passeport pour le lendemain, sans toutefois lui permettre d'en donner avis au camp libéral. En vue de cela, il priait le Consul de le couvrir du drapeau de l'Union pour le garantir du feu des lignes ennemies. Le 11 Juin M. Parada accompagné de sa famille et du Vice-Consul des États-Unis se rendit à l'Alameda où il attendit les passeports qui lui furent remis par le Colonel Luis Reyes à trois heures de l'après-midi et tous ensemble alors s'étant rendus à la tranchée de « *la Calzada Nueva* », on leur refusa la sortie parceque les passeports n'étaient pas en règle. On leur refusa de même de faire usage du pont. M. le Vice-Consul voulut passer à pied et il en fut empêché.

pris les armes contre la République et pour la défense de l'usurpateur Maximilien à Zacatecas, S. Jacinto et la Quemada (pages 13 et 28 verso). »

On pourrait tout d'abord faire observer que les lois n'ont pas d'effet rétroactif et que c'est un des principes sur lesquels s'appuie la charte fondamentale de la république mexicaine.

Mais on pourrait arguer que nous ne voulons pas combattre les charges dans un ordre spécial. Et relevant d'abord l'accusation qui se rapporte au *pronunciamiento* Zacapoaxtla; nous dirons, que celui-ci prit fin par la capitulation de Puebla signée par les insurgés et par Comonfort et qui dit ce qui suit :

« Art. 4. — Les généraux, chefs et officiers qui se trouvent dans la place iront résider dans les lieux que leur signalera le gouvernement suprême, en attendant que celui-ci puisse décider de quelle façon il resteront dans l'armée. [1]

MM. Alfonso Labat, Raimundo Mora, le Colonel Reyes et le licencié Isidro Diaz sont témoins oculaires de ces faits. »

Consulat des États-Unis.
Mexico, le 8 Juillet 1867.

« Je certifie que les faits racontés ci-dessus sont de ma connaissance et de tout point exacts.

« En foi de quoi je signe et j'appose le sceau de ce consulat. »

Signé: Marcus Otterbourg, U. S. Consul.

M. Lacunza, président du Conseil de l'Empire, dirigea à ce propos à M. Parada la lettre suivante :

M. Vicente G. de Parada.

Mexico, 8 Juin 1867.

Mon cher Vicente,

« Notre confrère Diaz m'a parlé et m'a mis au courant de ce dont vous me parlez dans votre lettre d'aujourd'hui.

« Je reviens de *los Angeles*, je n'ai rien obtenu ou pour mieux dire on n'a pas voulu parler de cette affaire.

« Bien à vous. »

Signé: Lacunza.

[1] Capitulacion del 22 de marzo de 1856.

Sans doute on dira que Comonfort imposa aux insurgés des peines que Miramon ne subit pas ; et bien que ce fait soit vrai, il ne fut dû qu'au décret de Comonfort qui interprétait illégalement et d'une façon arbitraire la convention de Puebla. Enfin le décret du 27 avril 1856 permit aux chefs et officiers qui avaient capitulé de ne pouvoir servir dans l'armée à titre de simples soldats, à condition de s'expatrier pour une durée de quatre ans.

La deuxième accusation dit :

« Miramon assuma le commandement suprême de la République. » Or, Miramon avait adhéré, avant d'arriver au pouvoir, au *plan* de Tacubaya proclamé par Comonfort ; et quand le chef d'une nation adopte une politique, ceux qui le suivent et l'obéissent ne sont pas coupables.

Miramon arriva au pouvoir, comme nous l'avons dit plus haut, par le vote d'une assemblée de notables qui l'élut à la présidence et son gouvernement fut reconnu par tout le corps diplomatique résidant à Mexico, à l'exception toutefois du ministre des États-Unis qui reconnaissait le gouvernement de Juarez.

Selon le droit international, un pouvoir comprend la souveraineté extérieure et la souveraineté intérieure ; la première était pleinement reconnue dans le gouvernement de Miramon, puisque la très grande majorité des nations en relation avec le Mexique l'avait reconnu.

La seconde est plus discutable ; si l'on envisage le cas de Miramon isolément, elle ne l'est point si l'on s'en rapporte aux précédents et aux moeurs politiques de l'époque.

D'autres gouvernements avaient été élus par une assemblée de notables, entre autres celui de 1843, qui jeta les bases de la constitution mexicaine et celui de M. Juan Alvarez en 1855.

C'est à la suite de ce dernier gouvernement et du *pronunciamiento* initié par Doblado en faveur de Comonfort, que ce lui-ci eut le pouvoir de convoquer les électeurs et de réunir

le congrès qui lui donna le titre de président et qui, en même temps, nomma M. Benito Juarez vice-président de la République.

Il n'y a rien d'étrange que dans un pays divisé par des discordes permanentes on eût recours à des assemblées de notables pour constituer un gouvernement qui était considéré comme légitime et M. Benito Juarez reconnut lui-même comme tels les gouvernements de 1843 et 1855.

Il y a plus, Miramon fut considéré par Juarez comme belligérant et nous en trouvons une preuve dans les conférences qui eurent lieu à la Estancia de las Vacas entre Miramon et Degollado, et en face de Vera-Cruz, entre I. Diaz et Robles Pezuela, représentants de Miramon, et Degollado et Emparam, représentants de Juarez.[1]

Le *fiscal* Aspiroz avait voulu ignorer ces faits

La troisième accusation portée par le *fiscal* Aspiroz contre Miramon, est celle relative aux fonds de la convention anglaise et elle est rédigée inexactement.

Les recettes du budget étaient grevées par la dette anglaise, qui à maintes reprises a donné lieu à des débats parlementaires très-orageux.

Une partie des recettes des douanes était destinée à en payer les intérêts. A ce moment l'engagement pris par le Mexique envers l'Angleterre était régulièrement tenu par les deux gouvernements qui divisaient la République, et c'est dans ce

[1] Filangieri parlant sur les guerres civiles s'exprime ainsi

« Les actes du vainqueur sont aussi légitimes que ceux du vaincu dépossédé de ses attributs temporairement. La différence entre le gouvernement de fait et le gouvernement de droit est inadmissible (*Tratado de leyes del orden social*, tomo III, p. 507).

Burlamacchi émet la même opinion :

« La guerre civile romp les liens entre les sujets et le gouvernement et ils se trouvent dans la situation de deux belligérants indépendants. » — *Le droit international*, tom. III, p. 101.

but qu'une somme de 600,000 piastres avait été déposée dans un magasin de la rue de Capuchinas à Mexico par le gouvernement conservateur au moment où les libéraux marchaient sur la capitale.

Le gouvernement de Miramon, à bout de ressources, donna des ordres pour que cette somme fut versée au Trésor à titre d'emprunt forcé. Le consul anglais protesta, mais on passa outre.

Nous avons déjà fait connaître notre opinion à ce sujet; et si Miramon avait écouté les observations fort sensées de M. Robles Pezuela, il n'aurait pas eu recours à cette extrémité dont les effets furent déplorables pour le crédit et le bon renom de son administration.

Mais si nous réprouvons cet acte du gouvernement de Miramon, nous ne saurions admettre les termes dans lesquels l'accusation du *fiscal* Aspiroz est conçue.

Les fonds n'étaient point déposés à la légation anglaise, mais dans un magasin situé dans la rue de Capuchinas.

Il n'y avait point de légation anglaise à Mexico à cette époque, comme le prouvent les documents du ministère des affaires étrangères; en effet, M. Othway, ministre de la Grande Bretagne, avait presenté ses lettres de rappel au gouvernement de Miramon, laissant son secrétaire Masius à la tête de la légation.

Plus tard ce dernier ayant pris parti pour le gouvernement de Juarez, il reçut ses passeports et confia les archives de la légation anglaise au ministre de France.

On ne pourrait donc violer une légation qui n'existait pas et nous pourrions citer maints auteurs de droit international indiquant que la remise des passeports par un gouvernement à un ministre étranger met complètement fin à la mission qu' il remplissait auprès de lui. [1]

[1] *Précis du droit des gens*, par T. Funck Bretano et Albert Sorel, p. 172 et suivantes.

On n'insulta donc pas le pavillon anglais, car tous les droits et privilèges dont jouit la demeure d'un ministre étranger cessent complètement d'exister du moment que les relations diplomatiques sont rompues.

Enfin, les fonds de la Convention anglaise furent pris par le gouvernement de Miramon peu de jours avant sa chute, et lorsqu'il tomba, il laissait dans les caisses du Trésor une somme de 500,000 piastres, soit les 5/6 des fonds de la convention, et le gouvernement libéral, loin de remettre cette somme aux créanciers anglais, s'en servit pour subvenir à ses besoins.

Loin donc de réparer la faute qu'il reprochait à Miramon, il en profitait lui-même.

Le *fiscal* Aspiroz n'était donc guère autorisé en venant quelques années plus tard récriminer sur ce point; et cela d'autant plus qu'il semblait avoir oublié que la propriété privée eut à subir de rudes assauts au Mexique pendant ces périodes de troubles aussi bien de la part du gouvernement de Juarez que des autres gouvernements quels qu'ils fussent.

Nous ne parlerons que pour mémoire, des impôts, contributions ordinaires et extraordinaires, réquisitions de chevaux et de bétail, etc. dont usaient largement tous les partis.[1]

Citons aussi le cas du général Degollado s'emparant à Laguna Seca d'un convoi d'argent d'un million de piastres; il est vrai que le gouvernement libéral en entrant à Mexico soumettait le général Degollado à un jugement; mais celui-ci n'eut aucun effet, et quelques mois après on lui donnait le commandement des troupes qui entreprirent la campagne de las Cruces où il trouva la mort.

1 « Un gouvernement de fait, reconnu par les autres États et en communion intime avec la masse de la nation, possède à l'égard du territoire national les mêmes pouvoirs que le gouvernement légitime qu'il remplace. Tout ce qu'il a fait dans la limite prévue et déterminée par le droit public intérieur qui régit l'État, soit en acquérant, soit en aliénant, est donc valable et irrévocable. » *Traité de droit international,* C. Calvo.

Le *fiscal* Aspiroz ajoute que la prise de possession de ces fonds fut une des causes de l'intervention ; il aurait dû se rappeler les notes officielles qui se rapportent à la convention de Londres du 31 octobre 1861 et qui démontrent qu'elle était basée et avait pour cause la suspension des paiements des intérêts décrétés par le congrès national. [1]

La quatrième accusation comprend deux parties : 1° le fait de n'avoir point châtié le général Marquez à cause des exécutions de Tacubaya ; 2° d'avoir autorisé l'exécution des chefs et officiers qui avaient déserté les rangs conservateurs.

On pourrait répondre à la première accusation en opposant l'impuissance de Miramon pour châtier le coupable.

Miramon, en effet, se trouvait à la tête d'un gouvernement *in partibus ;* il revenait de Vera-Cruz, qu'il avait assiégé inutilement et il rentrait à Mexico au moment même où Marquez venait de remporter une grande victoire. Miramon se trouvait donc dans cette occasion, par son échec devant Vera-Cruz, dans une situation en quelque sorte difficile vis-à-vis de Marquez et du parti conservateur qu'ils défendaient tous deux.

Nous trouvons d'ailleurs sur ce point une contradiction dans les termes de l'accusation du *fiscal* Aspiroz, car s'il accuse Miramon de ne point avoir usé de son autorité pour punir Marquez, c'est qu'il reconnait implicitement cette autorité et ceci détruit la deuxième accusation relative à l'usurpation du pouvoir présidentiel.

Si le *fiscal* ne reconnaît point cette autorité comme légitime, pourquoi l'accuse-t-il de ne point en avoir usé ?

Il devrait au contraire l'absoudre, puisque Miramon s'abstint d'user d'une autorité qui d'après Aspiroz était usurpée.

Dans d'autres termes : ou Miramon était président, ou il ne l'était pas.

[1] Note adressée par Sir I. Crampton à Lord Russel le 13 septembre 1861 et confirmée par la note de M. de la Fuente ministre du gouvernement de Juarez.

S'il était président, l'accusation portant sur l'usurpation de fonctions publiques disparaît. Si au contraire Miramon n'était pas président, il ne pouvait pas avoir l'autorité d'imposer un châtiment à Marquez, et c'est cette dernière accusation qui disparaît.

La 2e partie de l'accusation se réduit uniquement à l'exécution du général Marcial Lascano, soldat qui après avoir servi les conservateurs était passé dans les rangs des libéraux. On ne fit que lui appliquer une loi militaire en vigueur dans les deux partis belligérants.

La cinquième accusation est relative à l'arrivée de Miramon au Mexico en 1862 et son choix pour débarquer sur le territoire occupé par les troupes de l'intervention.

Cette charge n'a aucune signification, car Miramon n'offrit pas ses services aux troupes alliées ; loin de là, il protesta contre l'intervention, comme le prouve une lettre qu'il adressa au général Almonte et qui à l'époque fut publiée par les journaux de Paris, New-York, la Havane et Mexico.

Si Miramon revenait au Mexique, c'est parcequ'il comptait y vivre dans la retraite, sa situation de fortune ne pouvant suffire à une résidence trop longue en Europe ; et s'il prit terre sur la partie du territoire envahie par les alliés, c'est qu'il avait été exclu de toutes les amnisties et qu'il y aurait eu pour lui de graves périls à agir autrement.

Plus tard, lorsque la guerre éclata, il descendit à Bronswille et ce n'est pas sans courir un grand danger qu'il se rapprocha du gouvernement libéral qui résidait à San Luis. Par l'intermédiaire du licencié Joaquin Alcaide il demanda à combattre l'étranger.

Pendant que ces pourparlers étaient engagés, le général Escobedo reçut l'ordre de faire entourer par ses troupes l'*hacienda* de Cerro Prieto, résidence de Miramon, de s'emparer de celui-ci et de le passer par les armes.

Lorsque, dans la suite, Miramon arriva à Mexico, il y trouva

un gouvernement établi de fait, Maximilien élu et accepté par la totalité des conservateurs et par un grand nombre de notabilités du parti libéral.

Il crut que ce gouvernement pouvait se constituer et vivre, mettant ainsi fin aux discordes civiles; mais lorsqu'il vit que l'armée mexicaine était subordonnée à l'armée française, il se démit du commandement qu'il avait à Guadalajara et revint en Europe chargé d'une mission scientifique que lui confiait Maximilien.

Miramon ne servit donc jamais l'intervention et d'ailleurs son nom n'a jamais figuré parmi ceux des chefs et officiers qui eurent un commandement à cette époque. [1]

La dernière charge qui pèse sur Miramon est relative au service qu'il prit sous le gouvernement de Maximilien après le départ des Français.

[1] M. G. Noix dans son *Expédition du Mexique*, 1861-67, donne à p. 750 le relevé des troupes mexicaines et des chefs qui servirent à cette époque; nous le rapportons ci-après :

Troupes mexicaines.

Division Marquez; Morelia et environs, Jalapa, Perote	6,099	hommes
Division Mejia; San Luis Potosi, Venado, Matehuala	5,270	»
Brigade Vicario; Cuernavaca, Iguala, etc.	1,876	»
Colonel Flon; Puebla, Tepeji	236	»
Colonel Triujeque; Puebla, Acotlan, Atlixco	419	»
Colonel Arguellez; Cordova, etc.	304	»
Général Galvez; Orizaba, ect.	291	»
Colonel Valdez; Toluca, etc.	871	»
Colonel Navarrete; Toluca, etc.	356	»
Colonel Cano; Pachuca	99	»
Colonel Antonio Dominguez; Pachuca	205	»
Colonel Figuerero; Vera-Cruz	158	»
Commandant Ribera; S. Martin, Texmelucan	66	»
Commandant José de la Pena; Tula	207	»
Commandant Murcia; la Soledad	104	»
Bataillon d'invalides; Mexico	272	»
Colonel Chavez; Aguas Calientes	625	»

Cette accusation disparaît complètement si l'on se rapporte aux évènements antérieurs. En effet Juarez n'était plus président de la République depuis le 30 novembre 1865, époque où prit fin sa période présidentielle. À ce moment il fit emprisonner M. Gonzales Ortega, vice-président de la République et son successeur légal suivant la constitution, dans les circonstances difficiles que traversait le pays. Juarez prorogea donc arbitrairement les pouvoirs dont il était investi et ses droits à gouverner ne pouvaient être plus réguliers que ceux de Maximilien élevé au trône à la suite d'une élection, celle-ci fut elle apparente ou réelle.

Lorsque Miramon prit en 1867 fait et cause pour l'Empire, il ne faisait que s'enrôler sous les drapeaux d'un des deux partis établis de fait et il était loin de commettre le crime que lui jetait injustement à la face le conseil de guerre de Queretaro.

Nous pousserons la franchise plus loin encore en disant que si le gouvernement de San Luis avait appliqué aux prisonniers l'art. 28 de la loi du 25 janvier 1862 et si au moment de leur arrestation il avait ordonné leur exécution, il aurait dans ce cas agi avec ou sans justice, mais conformément au droit de représailles de tout belligérant. Mais il faut réprouver hautement, au nom de la justice mexicaine elle-même, cette prétendue justification de l'échafaud par un procès basé sur une consigne servilement exécutée.

Colonel Zermeno; Lagos	318	hommes
Colonel Cuellar; Guadalajara	329	»
Colonel Octavio; Castellanos; Tepatitlan	106	»
Colonel Renteria; Guadalajara	582	»
Colonel Velarde; la Barca	562	»
Colonel Santiago Castellanos; Guadalajara	87	»
Colonel Dupin; Contraguerrillas de Tampico et Tamaulipas . .	848	»
Total	20,285	hommes.

Napoléon 1er malgré toute sa gloire n'a pu justifier l'exécution du duc d'Enghien par le procès de Vincennes et l'iniquité de ce procès politique sera toujours reconnue par la postérité malgré les apparences de justice dont on a voulu l'affubler.

Nous avons dans les lignes qui précèdent relevé succinctement les charges que le conseil de guerre fit peser sur Miramon et nous avons porté la critique dans l'examen des points essentiels.

Poursuivons notre récit.

Dans le couvent de Capuchinas à Queretaro, on trouve au premier étage un appartement composé de trois pièces ou plutôt trois cellules anciennement habitées par les religieuses du couvent. Ces trois chambres ont leur porte d'entrée sur un corridor d'une dizaine de mètres de longueur et 3 mètres de largeur, qui longe une cour étroite et fermée par de hautes et solides murailles.

Les cellules portent encore les noms que leur avaient donné les premiers occupants, et la première où se trouvait renfermé le général Mejia était connue sous le nom *des onze mille vierges;* celle du milieu, occupée par Miramon, portait le nom de *Santa Rosa* et celle de Maximilien s'appelait *Santa Teresa.* Ces noms sont encore inscrits sur les portes des cellules et les habitants de Queretaro conservent comme des reliques les meubles qui servirent aux prisonniers.

La cellule de *Santa Teresa* est un peu plus grande que les deux premières. Elle se prolongeait avançant sur le corridor et formant un vestibule qui servait de salle de réception pour le petit nombre de visiteurs admis à voir Maximilien.

L'aménagement de ces cellules était bien modeste et ne se composait guère que d'un lit de camp, d'une table en bois blanc, trois ou quatre chaises et d'un lavabo en bois fort simple. Dans les derniers jours M.me Miramon fit élever un petit autel dans la chambre du général et les trois prisonniers y entendirent la messe la veille de leur mort.

Le général Tomás Mejia se trouvait très affaibli et les douleurs physiques et morales lui avaient enlevé son énergie habituelle. Souffrant des fièvres intermittentes, il garda constamment le lit, sauf les jours où il dut se rendre au conseil de guerre et lorsque, condamné, il dut s'acheminer vers le lieu de l'exécution.

Celle-ci ayant été remise, il rentra dans sa cellule pour attendre encore l'heure fatale qui ne devait tarder d'arriver.

D'autres soucis tourmentaient le général. Ne possédant aucune fortune, il ne pouvait se résigner à laisser voués à la misère sa jeune femme et son unique enfant encore au berceau.

Maximilien invitait fréquemment le général Miramon à l'accompagner chez Mejia, qui ne prêtait qu'une oreille distraite aux bonnes paroles de ses amis et retombait dans le silence et l'abattement.

Un jour Mejia répondit par ces mots à Miramon, auquel il était lié d'une longue amitié et qui cherchait à relever son courage :

— Considérez ma situation, Miguel, et vous apprécierez mes maux quand je vous dirai que je laisse une femme et un enfant sans fortune et sans appui dans ce monde.

— Quel est donc mon sort, Don Tomas ! répondit Miramon ; si vous laissez un fils, j'en laisse quatre, et si le vôtre est au berceau, l'un des miens est encore dans les bras de sa mère, et si vous quittez une épouse que vous affectionnez, moi je quitte aussi celle que vous voyez ici m'accompagner dans mes derniers jours. Vous êtes brave dans la mêlée, général, et vous ne devez pas vous laisser absorber ici par ces idées ; songez que vous devez conserver toute votre énergie pour montrer à l'armée comment meurent des généraux.

— Ce que vous dites est juste, répondit Mejia, mais quand j'entrais en campagne, jamais je ne crus qu'une balle me tuerait ; il en est autrement aujourd'hui et cela au moment où je venais de me créer une famille.

— A mon avis, reprit Miramon, vous ne devez pas tant vous inquiéter, peut-être serai-je la seule victime. N'avez-vous point sauvé deux fois Escobedo ? Et ne croyez-vous pas que dans le cas que le conseil de guerre prononcerait votre condamnation, Escobedo n'intervienne en faveur de l'homme qui lui a généreusement accordé la vie et qui'il ne fasse peser toute son influence auprès de Juarez pour obtenir sa grâce ?

Ces paroles calmèrent quelque peu le général Mejia, bien qu'il mît en doute les sentiments de reconnaissance du général Escobedo.

Peu de jours après, Maximilien fit une démarche que nous ne pouvons passer sous silence et qui révèle la grandeur d'âme de ce prince. Il avait envoyé un télégramme à Juarez pour le supplier de le sacrifier seul et de gracier les généraux Miramon et Mejia.

Cette dépêche resta sans réponse, et Maximilien se dirigeant vers la cellule de Miramon s'agénouilla et c'est en l'embrassant qu'il lui fit part de sa demande à Juarez et de son résultat.

Miramon, surpris de l'attitude du prince, se releva : " Je n'ai rien à vous pardonner, Sire, je meurs à mon poste de soldat et c'est un grand honneur pour moi que d'être appelé à mêler mon sang au vôtre. Levez-vous, Sire, éloignez toute crainte et que nos ennemis ne puissent juger comme un acte de faiblesse ce qui n'est qu'une manifestation de votre noble coeur.

C'est avec les yeux pleins de larmes que Maximilien embrassa Miramon et madame de Miramon qui se trouvait présente à cette scène.

Madame de Miramon adressa à Lerdo de Tejada, ministre des affaires étrangères de Juarez et ancien directeur du collège national de San Ildefonso sous la présidence de Miramon, une lettre, en lui demandant la grâce de son mari.

Elle en reçut la réponse suivante:

" San Luis Potosi, 16 juin 1867.

" Madame Concepcion Lombardo de Miramon

" Queretaro.

" Madame,

" Vous avez eu la bonté de m'adresser une lettre avant-hier afin que je demande la grâce de monsieur votre mari. Ce serait un motif suffisant pour faire peser au gouvernement toutes les conditions favorables à la grâce, s'il ne l'avait déjà fait.

" Soyez persuadée, madame, que le gouvernement a mûrement réfléchi et ce n'est qu'avec peine qu'il se trouve dans l'inévitable nécessité d'accomplir ses tristes devoirs.

" Croyez aussi, madame, qu'il déplore le malheur qui vous accable ainsi que vos enfants et qu'il se trouve dans l'impossibilité de l'éviter.

" C'est avec un sincère déplaisir que je donne cette réponse à votre lettre et je vous prie, madame, de me croire votre très-dévoué et respectueux

" S. Lerdo de Tejada. "

La grâce ou *indulto* fut rejetée le 16 juin, et vers midi et demi les prisonniers déjeûnaient lorsque parut le *fiscal* Aspiroz qui leur annonça qu'ils seraient exécutés à 3 heures de l'après-midi de ce même jour.

Miramon reprocha au *fiscal* Aspiroz de lui transmettre cet ordre en présence de M.me de Miramon et il demanda à celle-ci et à M.me veuve Cobos de se retirer pour préparer son lit de mort. Il leur recommanda de faire enterrer son corps dans le cimetière de S. Fernando à Mexico, aux côtés de la tombe de son père, et de placer son coeur dans une urne qui serait déposée aux pieds de la tombe du général Osollo, un de ses premiers et de ses meilleurs amis.

M.me de Miramon et M.me veuve Cobos sortirent en larmes pour remplir leur pénible mission.

Miramon écrivit quelques lettres adressées à sa famille et à ses amis ; c'est d'une main ferme et avec le plus grand sang-froid qu'il rédigea ses dernières recommandations.

Dans une lettre adressée à M. J. Gil Partearroyo il disait:

" Je vais mourir dans trois heures, bien qu'on n'ait apporté aucune preuve de l'acte de trahison qu'on m'a jeté à la face pour justifier mon exécution, mais il fallait que je meure et ceci devait arriver. „

Les prisonniers s'habillèrent en grand deuil ; le général Mejia portait à la ceinture la *banda,* insigne de son grade de général, et tous trois sortirent de leurs cellules et attendiren dans le corridor l'ordre de marcher à la mort.

Trois heures sonnèrent, le temps s'écoulait dans cette pénible attente sans qu'aucun officier ne parût et il en fut ainsi jusqu'à quatre heures. Enfin un aide-de-camp du général Escobedo apporta l'ordre de suspendre l'exécution pendant trois jours.

Lorsque M.me de Miramon apprit le délai accordé aux prisonniers, elle revint auprès de son mari ; mais le général, pour lui éviter les terribles épreuves qu'elle venait de traverser et qui allaient se renouveler dans peu de jours, la pria de se rendre à S. Luis Potosi pour y demander sa grâce à Juarez.

Elle pouvait l'obtenir maintenant qu'il avait souffert toutes les angoisses de la mort.

Le lundi 17 juin, Mme de Miramon prit la diligence pour se rendre à S. Luis ; elle y trouva l'appui des licenciés Riva Palacio et Martinez de la Torre, défenseurs de Maximilien, des ministres d'Autriche-Hongrie et de Prusse, soutenus par le général Geronimo Treviño, dont la noblesse de sentiments ne se démentit jamais; et ses instances furent si pressantes que, Juarez ému, hésita un instant. Mais poussé par Lerdo il revint à ses premières idées et l'exécution des prisonniers fut maintenue pour le 19.

Lerdo de Tejada pensait que si Maximilien n'était pas fu-

sillé, le parti conservateur ferait de nouvelles tentatives pour le relever et que le pays jamais se pacifierait, que Miramon était un homme jeune et très audacieux et que ses qualités unies à ses connaissances militaires en faisaient un ennemi dangereux pour les gouvernements à venir ; que Mejia jouissait dans la *Sierra* d'une grande influence et que cette partie du territoire mexicain ne retrouverait jamais la paix, tant qu'il vivrait : et c'est en s'appuyant sur ces considérations qu'ils rejetaient la grâce.

Les défenseurs des prisonniers ne perdirent jamais courage; ils répétaient leurs démarches et le 17 juin ils s'adressaient à Lerdo de Tejada et faisaient valoir que les prisonniers avaient souffert la veille toutes les angoisses d'une mort qu'ils avaient attendu pendant de longues heures : qu'ils croyaient injuste de les faire mourir deux fois et que la République triomphante ne devait pas se dégrader par des exécutions sanglantes.

Lerdo leur répondit :

" Le gouvernement a éprouvé un chagrin inexprimable en prenant une décision de laquelle il fait dépendre la paix pour l'avenir.

" La justice et la convenance publique l'exigent. Si le gouvernement commet une erreur, elle ne sera le résultat d'aucune passion ; nous l'aurons commise avec une conscience tranquille. C'est là ce qui nous a dicté notre pénible refus à vos suppliques. [1] "

Les défenseurs s'adressent alors à Juarez accompagnés des ministres d'Autriche Hongrie et de Prusse, lui offrant la garantie de tous les souverains d'Europe unis à Maximilien par des liens de parenté, pour promettre que si la vie était accordée à Maximilien et à ses généraux, jamais ils ne feraient retour au Mexique et jamais ils n'aspiraient à revenir au pouvoir ; c'était combattre l'idée de nécessité inéluctable qui s'imposait au gouvernement républicain pour exécuter les prisonniers.

1 *Intervention française* au Mexique, Clément Duvernois, page 351.

M. Noix[1] raconte ainsi qu'il suit les efforts de Mme Miramon et des défenseurs des prisonniers :

" Dans la nuit du mardi au mercredi la femme de Miramon arriva accompagnée d'une vingtaine de dames. Elle demanda aux avocats : Reste-t-il quelque espérance de sauver la vie de Miguel? La réponse fut : " Il n'en reste aucune. Elle suppliait à genoux. Ses paroles étaient vagues, incohérentes, pleines d'angoisses. Elle demandait l'exil éternel, mais elle voulait la vie sauve pour son mari. MM. Riva Palacio et de la Torre allèrent trouver le président et le supplièrent de recevoir Mme Miramon. Juarez répondit : Evitez moi cette entrevue pénible, qui ne me servirait qu'à faire connaître à cette femme mon irrévocable décision. „

" M. Martinez de la Torre ne pouvant se contenir prit la main du président, et d'une voix étouffée, il lui dit :

" M. le Président, plus de sang ; qu'il n'y ait pas un abîme entre les défenseurs de la république et les vaincus ! Que la paix dont nous avons un besoin impérieux soit la conséquence du pardon. Ce n'est pas le défenseur de Maximilien qui vous parle. Je considère déjà ce prince dans la tombe, avec Mejia et Miramon. Je suis un des hommes qui aiment leur patrie avec délire. C'est l'amour de la patrie qui m'inspire cette supplique que je vous adresse. Que l'avenir du Mexique ne soit pas assombri par le sang de ses fils, que ceux qui ont été égarés ne payent pas leur égarement de leur vie, car le deuil des familles serait pour les vainqueurs le noir reproche que pourrait leur adresser la liberté triomphante ! „

Juarez répondit alors :

" En accomplissant votre mandat de défenseur vous avez dû souffrir cruellement de l'inflexibilité du gouvernement. On n'en peut comprendre aujourd'hui la nécessité pas plus que la justice qui la dicte. Le temps se chargera de ce soin. La loi

[1] *Intervention française*, p. 355 et 356.

et la sentence sont en ce moment inexorables, parcequ'ainsi l'exige le salut public. „

En analysant les accusations portées contre Miramon nous avons mis en relief les singulières allégations du procureur de la République pour essayer de justifier la condamnation des prisonniers ; nous croyons avoir démontré qu'en toute justice un magistrat intègre n'aurait pu porter un jugement semblable.

Restait la raison d'État, c'est-à-dire la convenance pour le parti libéral de supprimer les hommes qui plus tard auraient pu relever le drapeau qu'ils avaient si vaillamment défendu.

Mais ceux qui, inflexibles, faisaient valoir la raison d'État étaient juges et partie dans leur propre cause ; c'étaient ces vainqueurs de la veille qui subissaient encore les passions nées d'une longue lutte où ils avaient subi maints revers.

Miramon, qui, en sa qualité de soldat, dédaignait les subtilités du droit, ne se fit jamais d'illusions sur son sort, et il ne crut ni à la clémence de ses ennemis, ni à l'efficacité des moyens mis en œuvre pour sauver sa vie.

Dès le jour où il tomba prisonnier, il jugea que sa mort était certaine, il envisagea cette éventualité avec l'indomptable courage qui ne l'abandonna jamais et il se prépara à subir son sort.

Il écrivit son journal du siège de Queretaro et une longue lettre à son jeune fils où il lui transmet en termes concis ses derniers conseils, et où il le détourne de toute idée de vengeance et l'engage à ne pas suivre la carrière militaire, sauf à se sacrifier pour sa patrie si le sort l'exigeait.

Miramon n'avait point de fortune ; il laissait à ses amis une petite bibliothèque dont il partagea les livres, signalant et transcrivant les titres des ouvrages qui devaient être donnés à chacun d'eux. Il laissait ses deux chevaux à son avocat Moreno pour le payer de ses honoraires et une somme de 800 piastres qu'il léguait à sa femme et à ses enfants.

L'homme qui mourait ainsi avait été Président de la Ré-

publique ; il avait eu entre ses mains des sommes considérables comme chef d'armée ; il avait signé l'emprunt Jecker, et sa fortune était celle que pouvait laisser un simple capitaine. Le général qui s'était distingué dès son jeune âge par sa bravoure et ses talents militaires avait la probité du soldat ; comme Osollo, il n'avait pas songé à l'argent.

Miramon écrivait alors les lettres suivantes :

" Capuchinas, 18 juin 1867

" Ma Concha adorée,

" Lorsque tu m'as quitté, je me suis couché et j'ai dormi.

" Hier j'ai passé la matinée comme d'habitude, mais à l'heure du déjeûner, j'ai été envahi d'une tristesse qui ne m'a plus quitté.

" C'est le résultat de ton absence. Mais comment aurai-je pu te retenir auprès de moi pour t'infliger une seconde fois le martyre ? C'était impossible. C'eût été une cruauté pire que celle de nos ennemis. Je pensais aussi, que toi et Jauregui vous obtiendriez quelque chose en notre faveur. Mais Magnus et Bach viennent d'arriver et nous ôtent tout espoir de salut. Ils m'ont dit t'avoir rencontrée hier en poste peu avant la Quemada et qu'à l'heure qu'il est tu devrais être à San Luis. Dieu veuille que tu arrives sans accident et que tu ne tombes pas malade, car après ma mort ce serait le dernier malheur qui puisse t'arriver.

" J'ai écrit plusieurs lettres qu'Alberto te remettra. Je laisse également quelques souvenirs à des parents et amis et je te prie de les leur faire remettre.

" Aie la bonté de régler les honoraires de mes défenseurs, surtout ceux de l'avocat Moreno. Il ne vit que de sa profession et se trouve un peu gêné.

" Je n'ai plus rien à te dire : tu sais tout. Soigne-toi beaucoup ; soigne les enfants. Tâche de garder *Mademoiselle* [1] au-

[1] L'institutrice des enfants.

près de toi ainsi que tu le désirais : je lui ai déjà écrit. Ne cesse pas de prier pour le repos de mon âme.

" Ordoñez a une tresse des cheveux de ma mère. Qu'il te la remette et fais en sorte qu'elle soit conservée avec respect ou fais-la enterrer avec celui de la famille qui succombera le premier.

" Ce soir et demain j'ajouterai quelques lignes avant de te faire mon dernier adieu.

" . . . . . .

" Il est huit heures du soir. Toutes les portes sont fermées, excepté celles du ciel. Je suis résigné et ce n'est qu'à cause de toi que je regrette de quitter ce monde.

" L'exécution devait avoir lieu à 10 h.; on a décidé qu'elle soit à 6 h. 1[2, par conséquent je ne pourrai disposer d'une minute pour te dire adieu.

" Sois résignée; soigne-toi pour l'éducation et l'avenir des enfants; et pour ôter à Miguel toute idée de vengeance.

" Pense quelquefois à celui qui t'a tant fait souffrir, mais qui t'a beaucoup aimé.

" Mille souvenirs aux soeurs et à tous les parents et toi reçois le dernier adieu de ton

" MIGUEL. "

" Ma Concha adorée,

" Je viens de recevoir Dieu et je suis plein de confiance dans sa miséricorde.

" Je t'ai béni ainsi que mes enfants; ma dernière pensée sur la terre sera pour toi et si Dieu le permet je prierai dans le ciel pour vous. Je t'en prie, résigne-toi et pardonne à ceux qui te causent un si grand malheur.

" Fais prier pour le repos de mon âme et veille pour nos chers enfants.

" Ton époux
" MIGUEL
" En partant pour l'échafaud. "

Il adressait les lignes suivantes à son défenseur Jauregui:

" Capuchinas, 16 juin 1867.

" Cher avocat et ami,

" Je vous suis reconnaissant pour toute la peine que vous vous êtes donné pour me sauver. Ne pouvant pas vous remercier de vive voix, je le fais avec ces lignes.

" Je vous prie de défendre mon honneur comme vouz l'avez fait jusqu'à présent. Je n'ai pas été traître: si cela eût été, la domination étrangère durerait encore, parceque mon épée l'aurait soutenue; mais j'ai trop aimé ma patrie pour souffrir chez elle le joug de l'étranger.

" Quant aux évènements de Tacubaya vous verrez peut-être un ordre de moi de fusiller les chefs et officiers, mais en aucune façon les médecins et encore moins les civils.

" Je fais cette déclaration en ce moment, prêt à comparaître devant Dieu.

" Adieu, cher avocat, je vous prie de nouveau de défendre mon nom et avec mes remerciements croyez-moi votre ami bien dévoué

" MIGUEL MIRAMON. "

Maximilien, persuadé enfin qu'il n'y avait plus d'espoir, écrivit plusieurs lettres à ses plus proches parents et à ses amis et il confia à Mme de Miramon ses dernières recommandations pour sa mère, l'archiduchesse Sophie.

Il n'oublia pas sa patrie adoptive et il adressa à Juarez la lettre suivante:

" A monsieur Benito Juarez.

" Près de mourir pour avoir voulu tenter si par de nouvelles institutions politiques je pouvais mettre fin à la sanglante guerre civile qui ruine depuis bien des années cet infortuné pays, je ferais avec bonheur le sacrifice de ma vie,

si ce sacrifice pouvait contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie.

" Intimement convaincu que rien de solide ne peut se fonder sur un sol arrosé de sang et agité par des secousses violentes, je vous conjure de la façon la plus solennelle et avec une sincérité que m'inspirent les derniers moments qui me restent à vivre, de ne pas faire couler d'autre sang que le mien. Je vous conjure aussi d'employer cette persévérance que j'ai su reconnaître et louer au milieu de la prospérité, et avec laquelle vous avez défendu une cause qui triomphe aujourd'hui, à la tâche noble de réconcilier les esprits afin de pouvoir fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité dans ce malheureux pays.

Signé : " MAXIMILIEN. "

Et d'autre part les deux lettres suivantes en faveur de Mme de Miramon :

" Queretaro, le 31 mai 1867

" Ne pouvant prévoir les évènements dans la situation où je me trouve, je remets cette lettre pour faire savoir que dans le cas où nous souffrions la mort, le général de Miramon et moi, mon désir est que ma femme, l'Impératrice Charlotte, se charge de Madame de Miramon et de ses jeunes enfants. Je veux ainsi donner au général une preuve de ma reconnaissance pour sa fidélité durant le temps qu'il a passé auprès de moi et de l'amitié sincère que je lui porte.

Signé : " MAXIMILIEN.

" Si la triste nouvelle de la mort de ma femme venait à se confirmer, je prie mes parents de remplir la recommandation que je fais dans cette lettre.

" Le 15 juin 1867

Signé : " MAXIMILIEN "

Le général premier aide-de-camp et chef de la maison impériale :

Signé : " Prince DE SALM SALM.

L'aide-de-camp du général Miramon :

Signé : " MAXIMO GORDWITZ, chef d'escadron.

A S. E. le ministre d'Autriche à Mexico
M. le Baron de Lago,

" Mon cher Baron,

" J'en ai fini avec ce monde ; mes désirs se rapportent seulement à mes restes mortels, qui bientôt seront délivrés des souffrances, et à ceux qui me survivent.

" Mon médecin le docteur Basch fera transporter mon corps à Vera-Cruz.

" Il ne sera accompagné que par mes domestiques, Gull et Tudos.

" J'ai ordonné qu'il soit transporté à Vera-Cruz sans pompe et sans démonstrations solennelles. On ne fera aucune cérémonie extraordinaire sur le navire qui doit le transporter en Europe.

" J'ai attendu la mort avec calme ; je veux jouir de la même paix dans le cercueil. Tâchez, mon cher baron, que le docteur Basch et les deux domestiques chargés de veiller sur mon corps soient embarqués pour l'Europe dans un des deux navires de guerre qui doivent me transporter. Je désire qu'on m'enterre là-bas près de ma pauvre femme. Si la nouvelle de sa mort était inexacte, qu'on dépose mon corps n'importe où jusqu'à ce que l'Impératrice soit réunie à moi par la mort.

" Ayez la bonté de transmettre les ordres nécessaires au capitaine de vaisseau Groeller.

" Ayez aussi la bonté de faire en sorte que Madame de Miramon, veuve de mon fidèle compagnon d'armes, puisse s'embarquer pour l'Europe à bord d'un des deux navires de guerre. Je compte d'autant plus sur l'accomplissement de cette volonté, que j'ai chargé Madame de Miramon de se rendre auprès de ma mère à Vienne.

" Je vous remercie de tout coeur pour le dérangement que je vous cause et je suis toujours bien à vous

Signé " MAXIMILIEN. "

" Queretaro, de la prison des Capuchinas, le 17 juin 1867.

Mejia toujours souffrant léguait à sa jeune femme et à son fils une maison de *adobes* (briques en terre) dans le village de S. Pedro Toliman, situé dans la *sierra*, et un troupeau de 18 vaches.

C'est dans ces conditions que les prisonniers de Capuchinas se préparaient à la mort, lorsqu'un général républicain se présenta dans la cellule de Miramon :

" Vous ne me connaissez pas ,lui dit-il, je suis républicain et votre ennemi politique, j'ai admiré les prodiges que vous avez fait dans la défense de votre cause et je crois qu'un homme de votre valeur peut encore rendre de grands services à notre pays. Je viens vous donner la liberté ; je prends votre place et vous sortez avec mon costume. „

Il n'y avait pas à mettre en doute la sincérité du général républicain ; sa loyauté était bien connue et il parlait en homme convaincu.

Miramon lui demanda s'il pouvait sauver Maximilien et Mejia, et sur la réponse négative du général républicain Miramon refusa d'abandonner ses compagnons d'infortune.

La veille de l'exécution, le colonel Palacios chargé de la surveillance des prisonniers, dont il avait su gagner les bonnes grâces, entra dans la cellule de Miramon qui lui dit :

— Enfin, colonel, quel sera le lieu de l'exécution ?

— Je l'ignore, général.

— Je crois qu'on a choisi le Cerro de Las Campanas.

— Je le crois aussi, balbutia le colonel.

— Et bien, tant mieux, c'est une situation dominante.

Miramon veilla jusqu'à minuit, heure à laquelle il reçut un télégramme de Mme de Miramon lui disant: " Tout espoir est perdu, adieu, jusqu'au ciel. „

Il froissa légèrement le télégramme entre ses doigts et s'adressant au frère de Mme de Miramon qui lui avait apporté cette missive: " Je ne regrette la vie qu'à cause d'elle, va-t-en et sois demain au *Cerro* avec les autres parents qui m'ont promis d'as-

sister à l'exécution et apporte une couverture pour dérober mon corps à la curiosité publique.

Il dormit trois heures, prit du chocolat, s'habilla avec le plus grand soin et à six heures du matin il était prêt à marcher accompagné d'un prêtre, M. Ladron de Guevara. [1]

En sortant dans le corridor il trouva Maximilien qui faisait ses adieux au licencié Eulalio Ortega.

Le soleil se levait et les vives clartés du ciel éclatant des hauts plateaux, resplendissaient dans la vallée de Queretaro. De joyeux rayons de lumière pénétraient dans la cour étroite du couvent.

« Quelle belle journée, Don Eulalio ! dit Maximilien, c'est ainsi que je l'aurais choisie pour le jour de ma mort. »

Une sonnerie de clairon se fit entendre et Maximilien, qui ne savait l'interpréter, demanda à Miramon :

— Miguel, est-ce pour l'exécution ?

— Je ne saurais vous renseigner, Sire, c'est la première fois qu'on me fusille.

Cette réponse fit sourire Maximilien.

[1] Madame,

. . . . . .

Le général de Miramon, toujours grand, ne parlait en ces moments que de choses grandes.

Il était d'une parfaite tranquillité d'esprit, sans se laisser abattre ni effrayer par la mort, qu'il attendait en y préparant son âme.

Quelques fois la prudence m'indiquait de lui accorder quelque repos.

Il s'occupait alors d'écrire à sa femme, à ses enfants, à ses frères et à ses amis et c'est avec une main sûre et un visage souriant qu'il traçait les lignes où il leur indiquait la façon dont ils devaient se conduire pour servir la patrie.

Dans une occasion il laissa échapper ces paroles : « Surtout, mon père, je vous recommande qu'ils n'aient jamais l'idée de me venger, qu'ils prient Dieu pour moi et qu'ils servent leur patrie sans intérêt et avec noblesse, rien que pour elle-même. Parfois il s'entretenait avec l'Empereur ou avec d'autres personnes, toujours calme et avec le plus grand sang-froid.

L'Empereur étant entré dans sa chambre : « Croyez-vous, général, lui dit-il, qu'on nous fusillera ? — Sire, répondit-il, n'en doutez pas une minute, mais ras-

L'heure fatale était arrivée; les condamnés montèrent chacun dans une voiture et traversèrent les rues de Queretaro au milieu d'une foule qui se pressait respectueuse et attendrie sur leur passage.

Les condamnés saluaient et retrouvaient dans la multitude des figures connues; des mouchoirs s'agitaient.

Ils arrivèrent un peu avant sept heures au *Cerro de las Campanas*, descendirent de voiture, s'acheminèrent à pied au milieu d'un carré de 4,000 hommes jusqu'à mi-côte de la colline, et s'adossèrent à un massif de cactus.

Le général commandant les troupes, Jesus Garcia de Leon, fit lire un ordre du jour condamnant à mort ceux qui tenteraient de s'opposer à l'exécution, et la parole fut donnée aux condamnés.

L'officier commandant le peloton d'exécution s'approcha de

surez-vous, imaginons-nous que nous périssons sur le champ de bataille. » — L'Empereur lui donna une légère tape sur l'épaule en disant: « Comme je vous ai connu tard, général! »

J'avais repris ma conversation sur les choses éternelles, lorsque tout d'un coup il se leva et me dit avec toute son énergie, en me prenant la main: « Certainement, si l'Empereur m'avait accordé sa confiance, il ne périrait sur l'échafaud, l'empire ne tomberait pas et la patrie aurait un autre avenir, mais Dieu l'à voulu ainsi. Pauvre Empereur! »

Bien souvent se souvenant de sa femme il murmurait: « Pauvre Concha, qui m'aime tant, je l'ai envoyée à San Luis, convaincu qu'elle n'obtiendra rien, mais il fallait lui éviter ce sanglant spectacle!! »

Il parlait de ses enfants, louait leurs capacités et s'attendrissant sans faiblesse il me montra leurs lettres et une carte géographique faite par l'aîné.

Enfin le jour de l'exécution arriva. Après avoir entendu la messe à cinq heures du matin et communié avec ferveur, nous montâmes dans la voiture qui devait nous conduire au lieu désigné pour l'exécution.

Il ne faiblit pas un instant et quelques minutes avant d'y arriver il me dit: « Mon père, voilà l'échafaud; l'heure a sonné; je vous prie de remettre ce portrait et cette montre à ma femme, » et reprenant le Crucifix: « Mon Dieu, je t'offre mon sang pour l'expiation de mes péchés en te demandant le bonheur de ma patrie. »

Maximilien et lui demanda pardon pour l'ordre qu'il allait exécuter.

Maximilien lui répondit que le soldat doit exécuter la consigne et il distribua plusieurs onces d'or à son effigie aux soldats, en leur recommandant de ne pas lui tirer au visage. Puis il embrassa Mejia et Miramon. Comme celui-ci s'était placé à sa droite, il lui dit à haute voix : " Les braves doivent être respectés des monarques même au moment de mourir, général, passez à la place d'honneur. „

Miramon passa au centre.

Puis d'une voix ferme et s'adressant à la foule :

" Mexicains, les hommes de ma race et de mon origine naissent pour faire le bonheur des peuples ou pour être martyrs ; que mon sang soit le dernier versé pour la rédemption de ce malheureux pays. Vive le Mexique ! „

Aussitôt Miramon, avec tout l'éclat de sa voix, comme s'il commandait une armée sur le champ de bataille, s'écria :

« Mexicains,

« Au conseil de guerre mes défenseurs ont voulu sauver ma vie ; ici, prêt à la perdre et lorsque je vais comparaître devant Dieu, je proteste contre l'accusation de traître qu'on m'a lancé au visage pour excuser mon exécution. Je meurs innocent de ce crime, je pardonne à mes meurtriers, dans l'espoir que Dieu me pardonnera et que mes compatriotes

Lorsqu'il descendit de voiture il marcha d'un pas sûr jusqu'à la place qui lui fut désignée, à la droite de l'Empereur....

..... Ce fut le premier qui mourut.

M. Joaquin Corral se présenta immédiatement avec un linceul et les objets nécessaires pour transporter le cadavre, accomplissant fidèlement la triste mission qu'on lui avait confié.

C'est, Madame, tout ce que je puis vous dire sur ce douloureux et sanglant événement. Il ne me reste qu'à vous remercier pour l'ouvrage que m'a légué le général et que vous avez eu la bonté de me remettre.

Signé : LADRON DE GUEVARA.

éloigneront de mes enfants une si vilaine tache, en me faisant justice. Vive le Mexique! »

Le général Mejia leva les yeux au ciel : " Très-Sainte Mère, je te prie que ton Fils pardonne mes péchés comme je pardonne à ceux qui vont me sacrifier. „

Le feu du peloton éclata.....

La fumée se dissipait..... et Maximilien apparut se tordant dans une mare de sang et gémissant : *Hay hombre !*

Le coup de grâce l'acheva.

Le cadavre de Miramon fut recueilli par sa famille ; les deux corps de Maximilien et de Mejia furent relevés par les soldats. . . . . .

. . . . . .

Ainsi mourut Miguel de Miramon dans la trente-cinquième année de son âge, victime des vicissitudes de l'inconstante fortune et de la haine implacable de ses ennemis. Pareils aux Romains qu'Annibal vaincu et proscrit faisait trembler encore du fond de son exil, les vainqueurs de Queretaro réclamaient cette victime immolée à la Peur.

Si la Providence eût fait naître cet homme à une autre époque et sur une autre scène, son courage et ses capacités guerrières l'eussent placé à côté de ces héros légendaires auxquels les peuples élèvent des statues pour perpétuer leur mémoire. Miramon conduisant les armées de la république française aurait eu sa place marquée entre Hoche et Marceau.

Miramon était d'une constitution robuste, d'une taille au-dessus de la moyenne, il avait le visage ovale, son teint était brun, légèrement coloré, les yeux noirs, pleins de vivacité et de feu. Une moustache forte et hardiment retroussée, l'impériale longue et fournie donnaient à sa physionomie une expression d'énergie extrême. Sa voix, douce lorsqu'elle s'adressait à ses amis dans l'intimité, devenait forte et impérieuse dans le commandement.

Son esprit était cultivé, il parlait le français avec facilité;

il était sobre par tempérament et un court sommeil suffisait à rétablir ses forces épuisées par la vie active des combats et des camps.

Jamais plus courte existence ne fut mieux remplie. Cette vie qui semble un rêve est pleine d'enseignements pour ceux qui étudient la philosophie dans l'histoire des révolutions des peuples.

Et toi, voyageur, que les hasards de la vie amènent à gravir ce calvaire qui porte le nom fatidique de *Cerro de las Campanas*, dirigeant tes pas vers ce coin de terre ensanglanté par des discordes civiles, cherche la place où tomba celui dont nous avons retracé l'histoire, et si ton coeur, à l'abri des passions mesquines, bat au souvenir de ce qui est noble et généreux.... découvre-toi !

ÉPILOGUE

Mexico capitula le 21 juillet 1867.

Les généraux Vidaurri et O' Horan y furent passés par les armes.

Depuis lors, dix-neuf ans se sont écoulés.

Beaucoup de ceux qui ont pris part à cette terrible lutte ne sont plus; d'autres servent le gouvernement actuel de la République; quelques-uns frappés plus cruellement par la chute de l'Empire ne se sont pas relevés et finissent tristement leurs jours dans l'exil.

Maximilien repose à Vienne dans le caveau de ses ancêtres et sa tombe est couverte des témoignages d'affection que les siens viennent y déposer ; quelques amis la visitent.

Juarez, l'homme de la République, l'ennemi persévérant de l'Intervention et de l'Empire, gît dans un riche mausolée élevé aux frais de l'État dans le cimetière de San Fernando à Mexico.

Miramon et Mejia dorment dans le même cimetière sous d'humbles croix de famille, entourés du respect du peuple qui les visite.

Marquez, le terrible chef de l'état major de Queretaro, le général qui donnait des ordres brefs et impérieux à l'assaut du 14 mars, mange le pain de l'exil et rédige des libelles outrageants pour la mémoire du général de Miramon, oubliant

le legs de déshonneur que lui a laissé Maximilien dans la lettre que le Baron de Lago adressait aux colonels autrichiens qui se trouvaient à Mexico et qui se termine pas ces mots : *Maximilien m'a déclaré à plusieurs reprises à Queretaro, que Marquez est le plus grand des traîtres.* [1]

Un homme vit encore, abject et misérable, repoussé partout et méprisé de tous. Il se dérobe dans l'ombre, habitant une masure et vivant du pain que lui a procuré son infamie.

Vêtu d'un long paletot aux couleurs sombres, chaussant de grosses bottes et cachant son visage émacié sous les larges bords d'un chapeau de feutre, il ne s'aventure au dehors qu'armé d'un lourd gourdin, pour défendre sa misérable vie.

Il est haut de taille mais courbé, son visage est pâle, ses cheveux presque blancs, ses yeux bleus, fuyant les regards de mépris de ses concitoyens. Son allure est celle d'un négrier vieilli dans le crime et si le voyageur demande son nom, on lui répond :

C'est le rénégat de 1847, le guide de San Lorenzo, le *compadre* de Maximilien et le traître de Queretaro:..... Miguel Lopez.....!

FIN

[1] Lettre du Baron de Lago du 19 juin 1867 citée dans l'ouvrage : *L'intervention française au Mexique*, de *Clément Duvernois*, p. 934.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de l'auteur à Madame veuve de Miramon PAG. V
Avant-propos . . . . . „ VII

PREMIÈRE PARTIE

CHAPÎTRE I. *Chapultepec* . . . . . „ 3
„ II. *Dictature de Santa-Ana* . . . „ 13
„ III. *Religion y Fueros* . . . . . „ 24
„ IV. *Triomphe des conservateurs* . „ 40
„ V. *Présidence du général Miramon* „ 66
„ VI. *Anton Lizardo* . . . . . „ 92

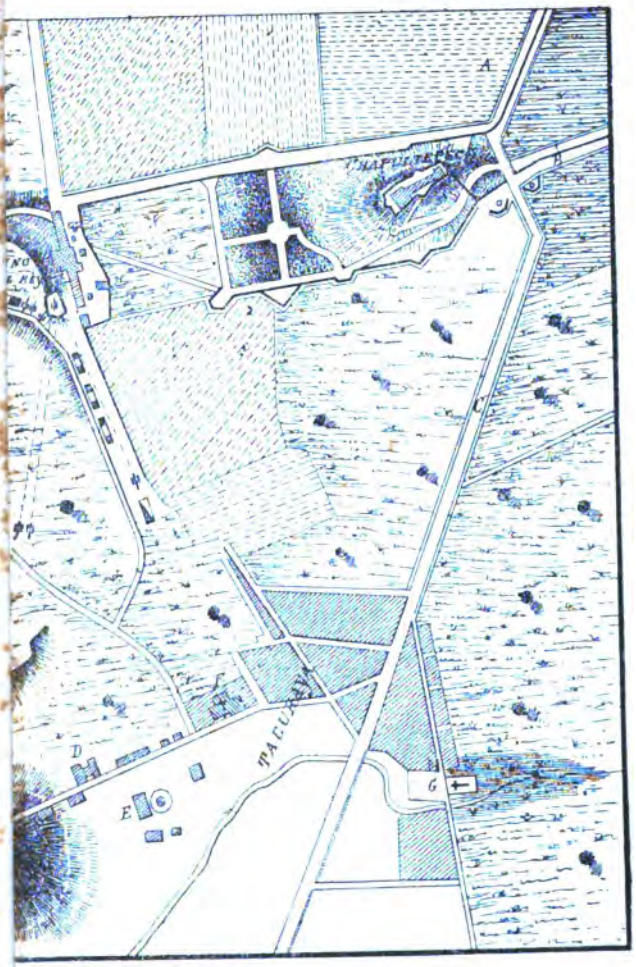
DEUXIÈME PARTIE

CHAPÎTRE I. *Cinq Mai* . . . . . „ 117
„ II. *Régence.* . . . . . „ 139
„ III. *Empire* . . . . . „ 159
„ IV. *Queretaro* . . . . . „ 177
„ V. *Trahison de Lopez.* . . . . . „
„ VI. *Cerro de las Campanas* . . . „

Épilogue, ... „ 251
PLANS N. 1 — 2 — 3 — 4 — 5 — 6 — 7 — 8 — 9

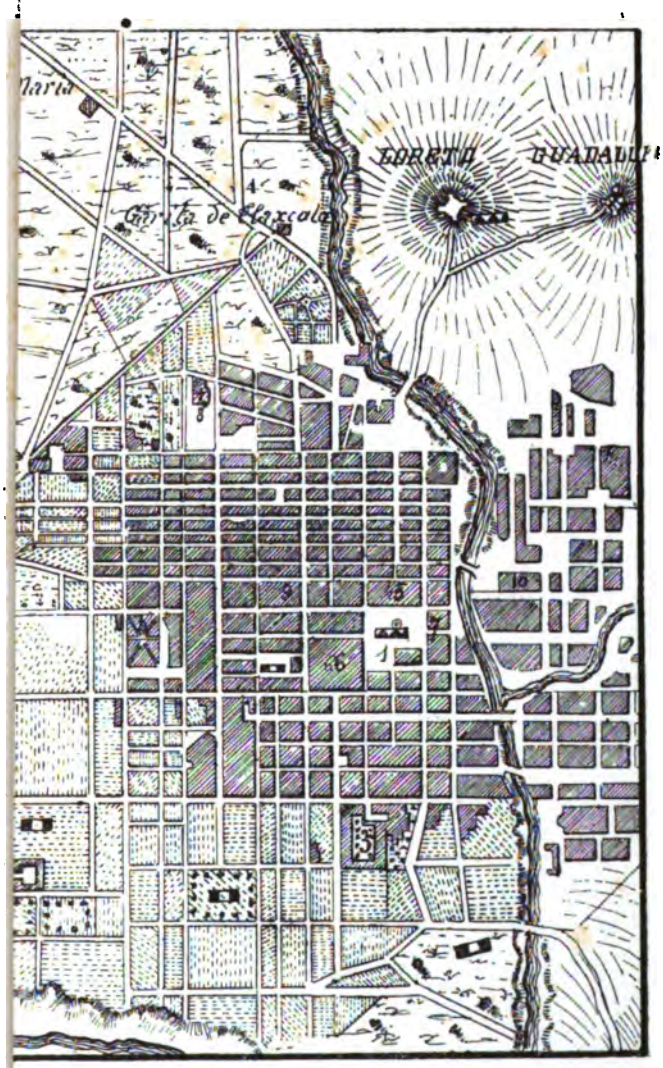
HAPULTEPEC

Plan N° 1



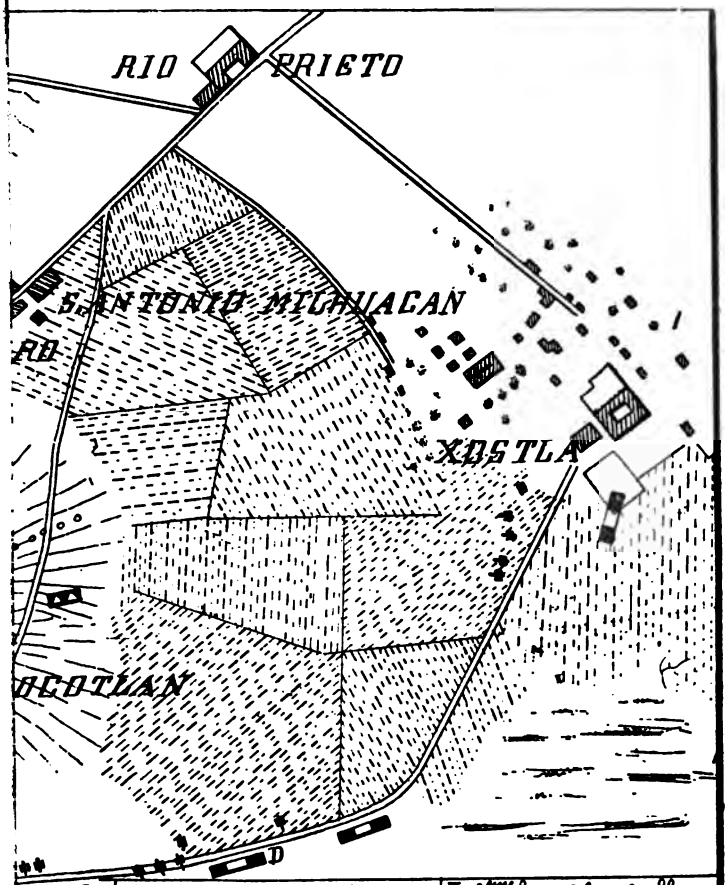
LA

Plan N° 2



D'OCOTLAN

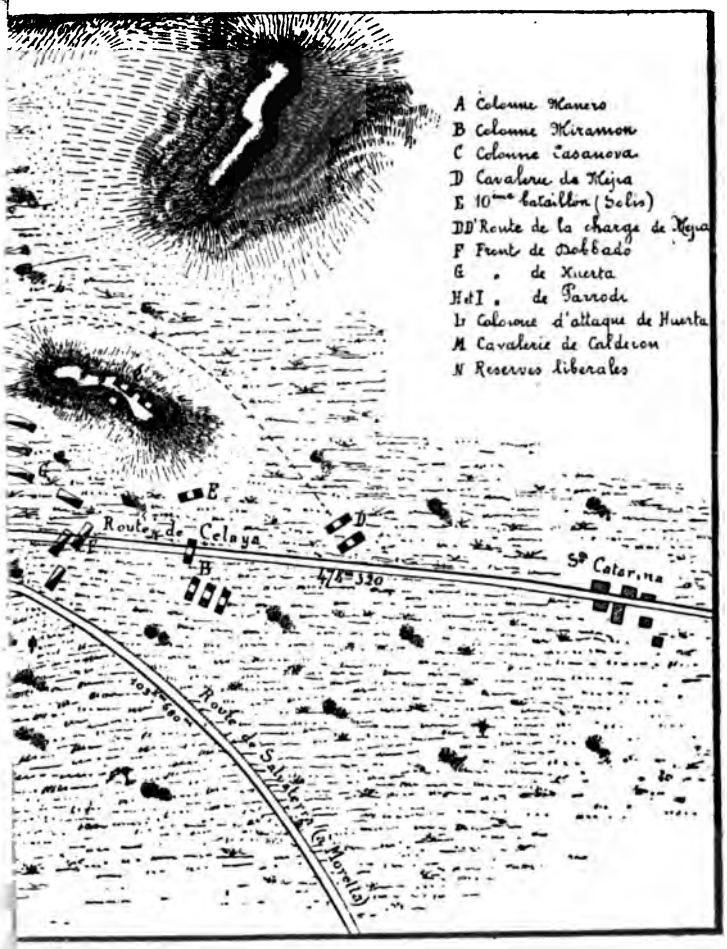
Plan N° 3



	A	1e Div.e	Parrodi	I 3ème leger Colon Osollo
	B	3e "	Zuloaga	K Sapeurs . Aljobin
	C	1ère Brigade	Tratonis	L 2ème de Guanajuato Col. Echeverria
	D	2ème "	Echeagaray	
R	E	3ème "	Trias	M Grenadiers Col Bastos
	F	1ère "	Rosas	N Cavalerie Col Guillen
	G	2e "	Doblado	O Grenadiers Colon Illoqui
	R	Gral en chef	Villarral	
	1	Bataillon	Trono	
	2, 3.	2ème et 11ème	deligne Blond	
		Solis lieut Col.	Miramon	

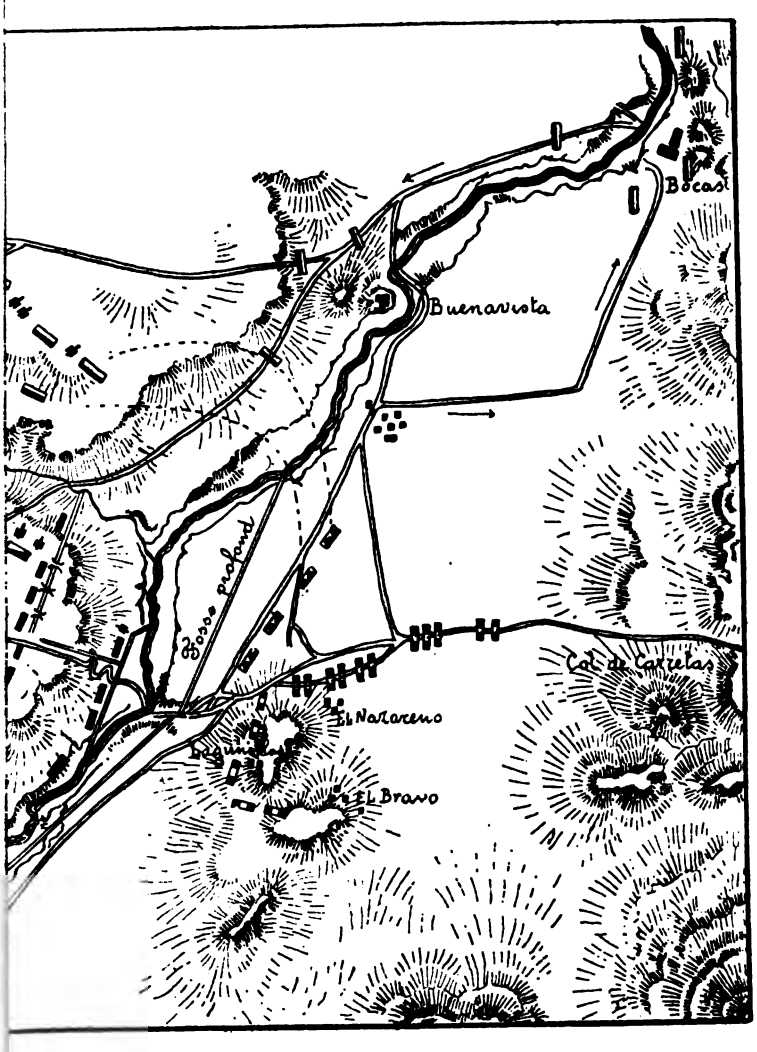
SALAMANCA

Plan N° 4



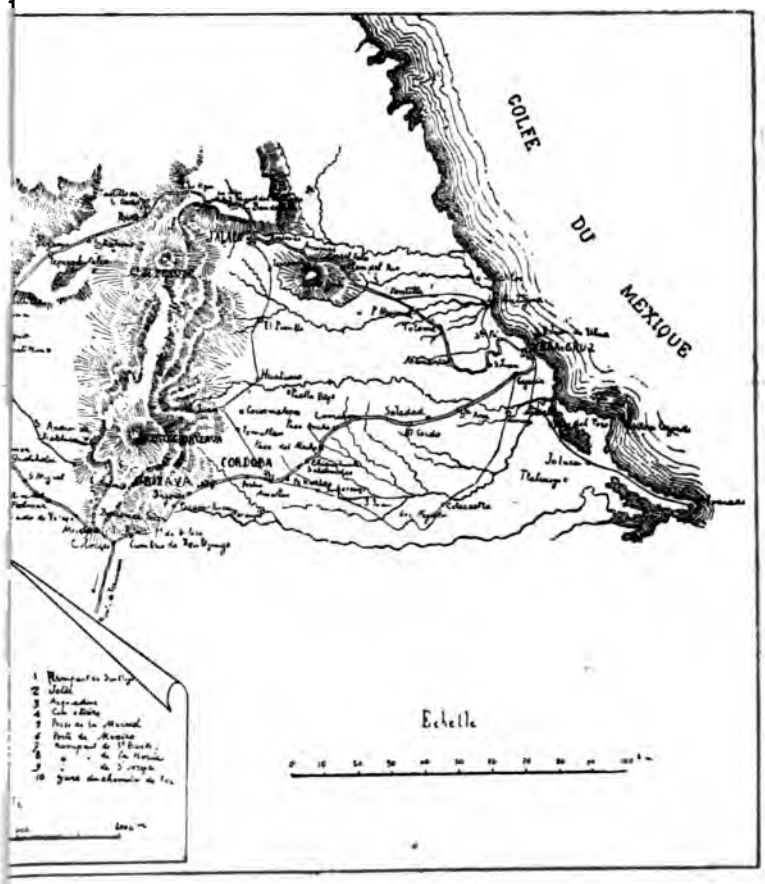
D'AHUALULCO

Plan N° 5



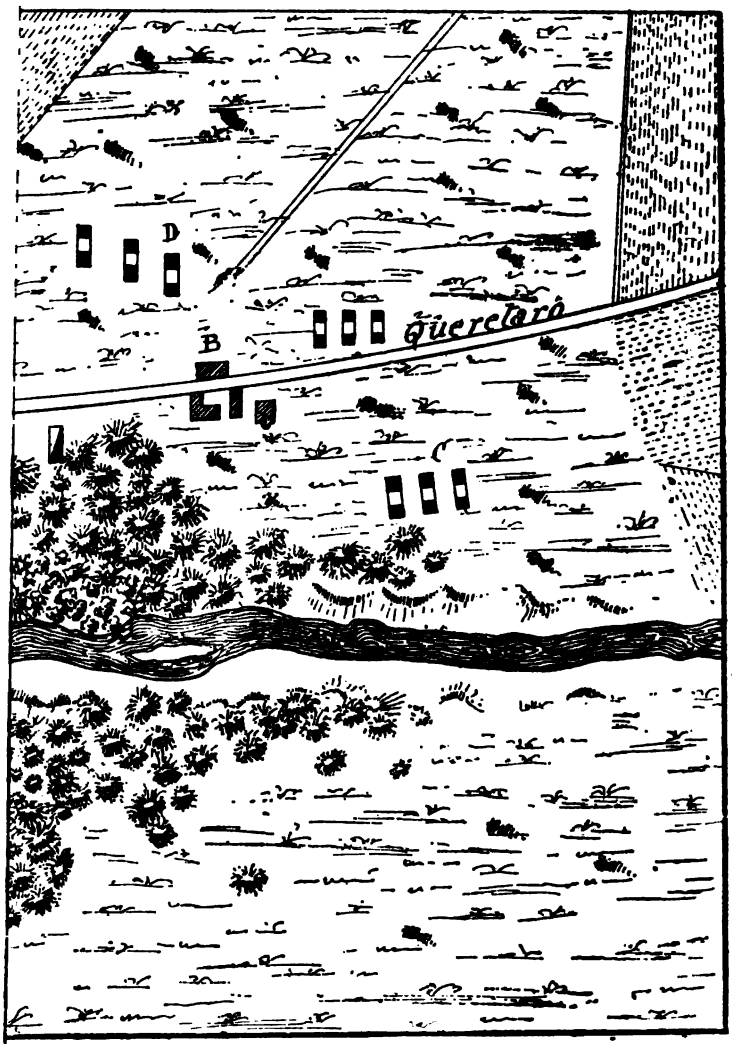
DE MEXICO A VERA-CRUZ

Plan N° 6



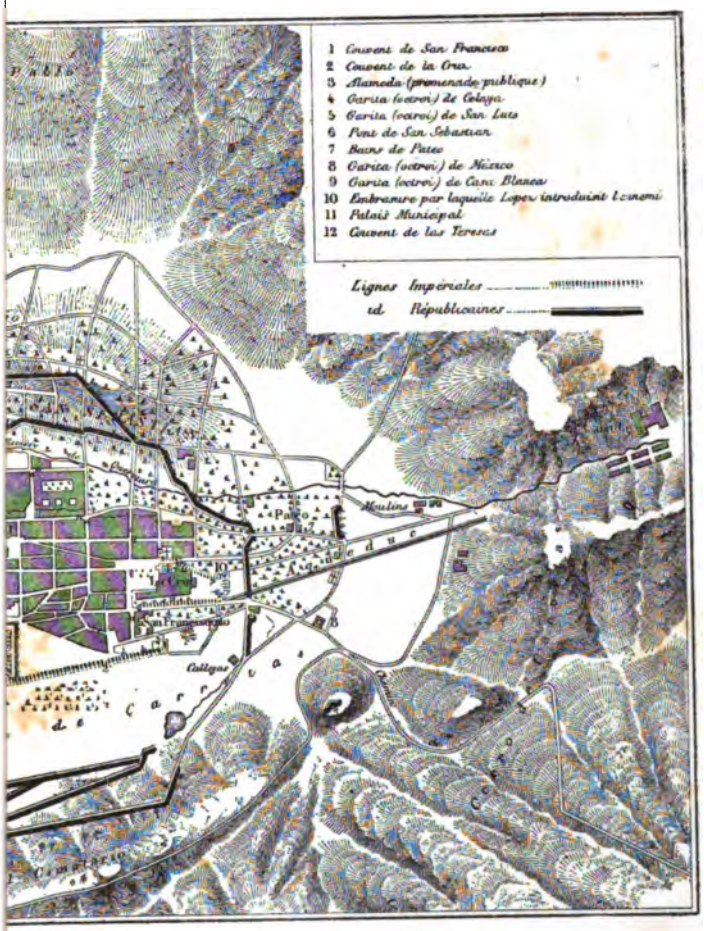
TANCIA DE LAS VACAS

Plan N° 7



ETARO

Plan N° 8



LE DES OPÉRATIONS

Plan N° 9

Hist 56